

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



SALLY STARR

Propos à Propos!

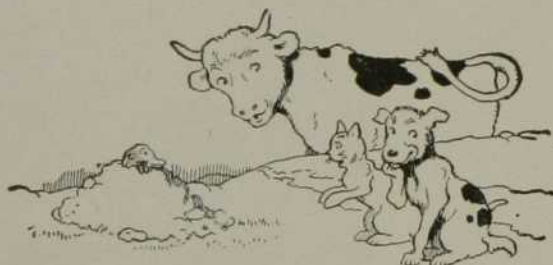
par Benjamin Taber



1. La Taupe :- Moi je vois tout en noir...



2. Le Taureau :- Moi je vois tout en rouge.



3. Le Chat :- Et moi la nuit, tout en gris.
Le chien - Mon maître, Monsieur Ladebouche voit tout en rose....



4. quand il boit une bouteille de bière DOW !!!



DOW

Old Stock Ale
Mûrie à Point

Prime par la force et par la qualité

Volume XLI

No 27

ABONNEMENT
Canada

Un an - - - \$3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - \$5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - - 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Tél.: LAncaster 5819 - 6002

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, rue de Bullion
MONTREAL - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under Act
of March 1879

Montréal,

30 novembre 1929

AVIS AUX ABONNES
Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces fourni
sur demande.

Carnet Editorial

Au nom de l'Amour!...



ES définitions de l'amour sont nombreuses; que dis-je, innombrables plutôt, tant par le choix des expressions explicatives que par la manière de les formuler.

Les uns se contentent de faire des yeux de poisson pâmé en poussant des soupirs à faire tourner un moulin à vent tandis que d'autres traitent ce sentiment à la façon d'une pièce anatomique, le passent au microscope de leur opinion

personnelle, procèdent par voie d'analyse et de comparaisons et ne sont pas plus avancés à la fin de leur opération qu'au commencement.

Des compositeurs célèbres ont fait grimper l'amour à l'échelle musicale, d'autre part il est devenu la proie des vers grâce aux poètes; des enthousiastes ont proclamé qu'il faisait vivre, des pessimistes ont prétendu qu'il faisait mourir et des sceptiques ont affirmé qu'il n'existait pas.

Les uns disent qu'il est partout, impossible à éviter et que, d'ailleurs, on ne peut pas s'en passer; les autres répliquent qu'il n'est nulle part et qu'on le crée simplement comme une illusion contraire à la tranquillité des gens.

Comment s'y retrouver dans tout cela? Qui croire? Quel jugement faut-il porter sur l'amour?...

C'est très simple. Point n'est besoin de s'égarer dans le labyrinthe des opinions millénaires ou de se congestionner les méninges à chercher une définition nouvelle car il en est une, vieille autant que le monde, et qui remplace toutes les autres:

L'amour est une excuse universelle et permanente.

Si le père Adam revenait parmi nous et qu'il s'entendit reprocher l'accès de gourmandise qu'il commit en croquant la pomme, il répondrait tout simplement: "Que voulez-vous, j'aimais ma compagne Eve et je ne pouvais lui faire l'affront de refuser!"

C'est si commode, une excuse comme celle-là! On fait une petite blague ou une grande folie et l'on dit ensuite: c'est l'amour qui fut cause de ça... Et l'excuse est tellement valable, elle est si bien admise par tout le monde que chacun s'en sert à l'occasion pour justifier sa conduite et proclamer son droit à l'indulgence des autres.

Ce n'est pas d'hier évidemment qu'on a trouvé que ce procédé avait du bon, mais c'est aujourd'hui principalement qu'on en fait un usage intensif, à tel point que l'amour est en passe de devenir un fléau dépopulateur auprès duquel la peste et les fines parties de ribouldingue ne seront plus qu des incidents sans importance.

Eh oui; l'amour qui est théoriquement chargé de veiller à la perpétuité de l'espèce humaine est bien en voie d'assumer des fonctions diamétralement opposées, car c'est en son nom qu'on se supprime avec entrain de la surface de cette planète, du moins en certains pays.

De l'autre côté de la mare aux harengs — géographiquement l'Atlantique — il est des pays où l'amour semble être tout bonnement devenu de la rage; on s'aime pour un oui, on se lâche pour un rien et on se tue pour un non.

Les journaux de ces pays abondent continuellement en "faits-divers", car ce n'est plus que cela, où il est relaté que monsieur Machin a tué madame Chose ou bien madame Chose trucidé monsieur Machin pour des raisons desquelles la raison est toujours absente. On arrête, pour la forme, le meurtrier ou la meurtrière; on prépare leur procès en baillant un peu d'ennui et cela se comprend quand il faut s'occuper de gens assommants, et puis, franchement ils sont trop, ils abusent, cela devient monotone. Bref, on les juge puisqu'il le faut et d'ailleurs cela permet aux avocats de faire de superbes effets de manches en déclamant de jolies phrases devant un auditoire principalement féminin venu là dans

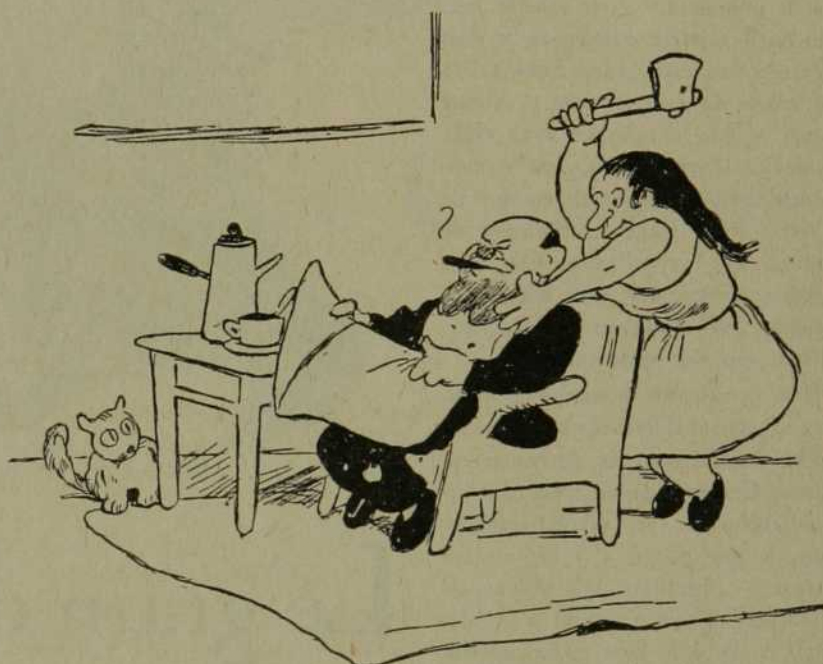
l'espoir d'un petit scandale inédit ou de savoureux détails qui n'ont rien à voir avec la morale. De braves jurés qui en ont vu bien d'autres sommeillent tout doucement pendant ce temps-là; pourquoi suivre les débats? leur opinion est faite d'avance, consacrée par l'usage; ils ne sont là que pour donner le mot final à la comédie qui se joue devant eux et ce mot c'est: acquittement. Cela s'est passé ainsi la veille et cela se passera encore ainsi le lendemain.

L'avocat de la défense a d'ailleurs la partie belle et facile, un simple barbotage dans des lieux communs mille fois ressassés; et puis cette conclusion inévitable autant qu'impérative: mon client — ou ma cliente — aimait trop, il — ou elle — a tué; l'excuse est valable...

Elle l'est en effet; si bien même qu'on se demande si, dans un avenir prochain elle ne se transformera pas en un titre honorifique donnant droit à une récompense quelconque ou à une décoration.

Accès de jalousie, de rancune ou de tendresse, tout cela se traduit de la même façon et sous la même invocation: Au nom de l'amour... On se tue par là-bas avec une désinvolture qui tient du prodige; on a commencé avec des apparences de motifs, on continue par le seul effet de l'habitude, pour voir si l'on réussira du premier coup, pour voir ce que les autres diront ou tout simplement parce qu'il faut bien faire quelque chose.

C'est devenu un sport tout comme un autre, c'est un petit jeu que l'on peut adopter également pour le dehors ou pour la maison et qui est illustré avec une savoureuse ironie par le dessin de Capy reproduit ici. La bonne femme qui se prépare à fendre la tête de son conjoint d'un coup de hache estime sans doute que c'est le meilleur moyen de lui faire entrer ses idées à elle-même dans la tête...



— FERME LES YEUX, J'VAIS TE FAIRE... UNE SURPRISE.

L'amour à la mode moderne, illustré par un amusant dessin de Capy.

L'amour, c'est le bouclier derrière lequel on abrite trop volontiers tous ses mauvais instincts et, le plus étrange de la chose, c'est que, généralement ceux qui invoquent son excuse sont ceux qui n'y croient pas ou tout au moins prétendent être plus forts que lui.

Jamais l'amour n'a été d'aussi mauvaise qualité que depuis quelques années, c'est une marchandise de camelote, de la fabrication d'après-guerre comme tant d'autre pacotille, c'est le digne comparse des danses simiesques de notre époque et de la musique bête qui les accompagne; c'est quelque chose de dégénéré, de veule, de difforme et souvent de malhonnête. Et c'est cela qui sert d'excuse!

Autrefois l'excuse pouvait être valable parce qu'elle était sincère, parce que l'amour était réel, profond et que les folies qu'il pouvait faire commettre avaient toujours quelque chose de chevaleresque; mais aujourd'hui que vaut l'excuse? ce que vaut l'amour lui-même et l'amour qui porte à tuer une personne pour la garder à soi tout seul peut s'appeler de la folie, du sadisme, tout ce que l'on voudra, mais pas de l'amour.

Et les définitions de ce sentiment si simple et si complexe tout en même temps s'enrichiront encore de la formule nouvelle due à notre époque et traduite par le geste criminel d'un tas de déséquilibrés.

L'amour? le vrai, le bon, le seul, ce n'est pas tuer, mais tout le contraire: c'est se sacrifier...

Fernand de Verneuil

ADIEU, Suzanne." — "Adieu, Jean." Voilà. C'était fini. Cette querelle stupide d'amoureux, sans cause sérieuse, s'achevait en rupture, en désastre irréparable. Lui, Jean, étudiant en médecine à Paris à la veille d'être reçu, était venu passer quelques semaines de vacances dans ce petit village de l'Yonne d'où il était originaire. Avec quelle joie, avec quelle ferveur passionnée, il était retournée vers cette petite Suzanne, la fille unique du meunier, dont la joliesse blonde, si fine, si délicate, avait charmé depuis longtemps ses yeux et captivé son cœur. Quel enchantement de la revoir et de sceller la promesse de s'unir un jour l'un à l'autre. Oui, mais le destin mauvais, en avait décidé autrement. Adieu le beau rêve d'amour. Va-t-en voir s'ils viennent, Jean!

Il se remémorait la phrase moqueuse en regagnant d'un pas alourdi, l'unique hôtel du bourg, afin de boucler sa valise. Car sa décision était prise irrémédiablement. Il allait regagner Paris, le soir même, à 5 heures, par le train — l'unique train d'ailleurs de la journée — qui s'arrêtait à 2 kilomètres de là, à la gare d'une commune plus importante. Il s'en irait pour toujours. Au fond, c'est une coquette, une orgueilleuse, cette petite. Elle lui avait tenu tête, les lèvres serrées, avec une flamme de défi dans ses yeux bleus, — de si beaux yeux! Et quelle jolie bouche. Bah! une de perdue, dix de retrouvées. Il chantonnait un refrain de caf' conc' en finissant de fermer sa valise, mais tout à coup il s'arrêta, car, dans sa gorge serrée, aucun son ne passait plus. Une envie de pleurer plutôt l'étreignait et, s'il ne s'était pas retenu, il aurait éclaté, brusquement, en gros sanglots déchirants de petit enfant qui souffre.

Allons! Allons! Il n'était plus un gamin. A vingt-cinq ans, on est un homme, que diable! Il oublierait vite.

Il regarda sa montre — un gros *oignon* d'argent qui lui venait de son grand-père — et dont la robustesse simple défiait la régularité des plus modernes chronomètres.

— Quatre heures.

Il aurait largement le temps, sans se presser, d'arriver à la gare.



PERDU DANS SON SONGE MELANCOLIQUE...

Le grain de poussière

par

ALPHONSE DUFAY

Il prit, un quart d'heure plus tard, la route en amitié, une longue route blanche, ensoleillée, qui serpentait comme un ruban d'argent entre de hauts peupliers dont le feuillage frémissait dans le vent léger. Son regard s'attardait aux détails du paysage familier, pourtant. Quelle paix sereine sous l'immense ciel bleu. Quelle beauté calme. Quel décor de charme reposant et incomparable pour les jours de bonheur qu'il avait rêvés. Un soupir gonfla sa poitrine. L'invisible blessure, si douloureuse, lui faisait mal. Mais néanmoins, farouchement, il avançait toujours, d'une allure régulière. Et chaque pas de plus dans la poussière dorée l'éloignait à jamais du rêve caressé si longtemps. Marche, imbécile! Avance, rêveur! C'est la vie, cela!...

— Où allez-vous, monsieur Jean? Pas prendre le train, je suppose?...

Perdu dans son songe mélancolique, à un kilomètre de la gare, il n'avait pas entendu venir une carriole où trônait le boucher du bourg, un bonhomme jovial au faciès rubicond. Il leva la tête, étonné, brusquement tiré de ses méditations grises, et balbutia:

— Mais si...

— Alors, reprit l'autre, avec un gros rire, vous repasserez demain. Il est cinq heures et demi à présent... Je vous ramène?

Jean fit signe "non" de la tête et la voiture, gaillardement tirée par une petite jument, s'éloigna, dans un nuage blanc... et le tintement de ses grelots. Le jeune homme avait sorti sa montre d'argent du gilet. Elle marquait toujours 4 heures. Il l'approcha de son oreille, mais le "tic-tac" familier ne l'habitait plus. Misère! Elle ne marchait pas. Pour la première fois depuis des années et des années,

elle s'était arrêtée. Sale mécanique, va! Pour un peu, de colère, il l'aurait jetée sur le sol à la pensée que, par sa faute, il lui faudrait rester là vingt-quatre heures de plus.

Il reprit le chemin du bourg, lentement, sa tristesse encore accrue. Mais quoi? Comme il allait arriver au village, à cinq cents mètres, il aperçut, sur la route, une silhouette familière, qui venait vers lui. Le sang battait dans ses artères, et il dut s'arrêter une seconde, car il y avait comme un nuage qui passait devant ses yeux. C'était elle... elle! Il avait envie de rire et de pleurer à la fois. Une allégresse immense l'envahissait à présent tout entier. C'était elle, mon Dieu! qui venait vers lui, la tête basse, les yeux rougis de larmes... Suzy... petite Suzy chérie...

— Je savais bien que vous ne partiriez pas, disait-elle.

Il lui ouvrit les bras et puis... et puis, à quoi bon insister? Le bonheur ne se raconte pas. Le nuage était parti bien loin. Rien n'obscurcissait le ciel d'azur. Ces enfants s'adoraient. Voilà tout.

* * *

Trois mois plus tard, Jean disait à sa femme:

— Tu as rapporté ma montre de chez le bijoutier, ma chérie?

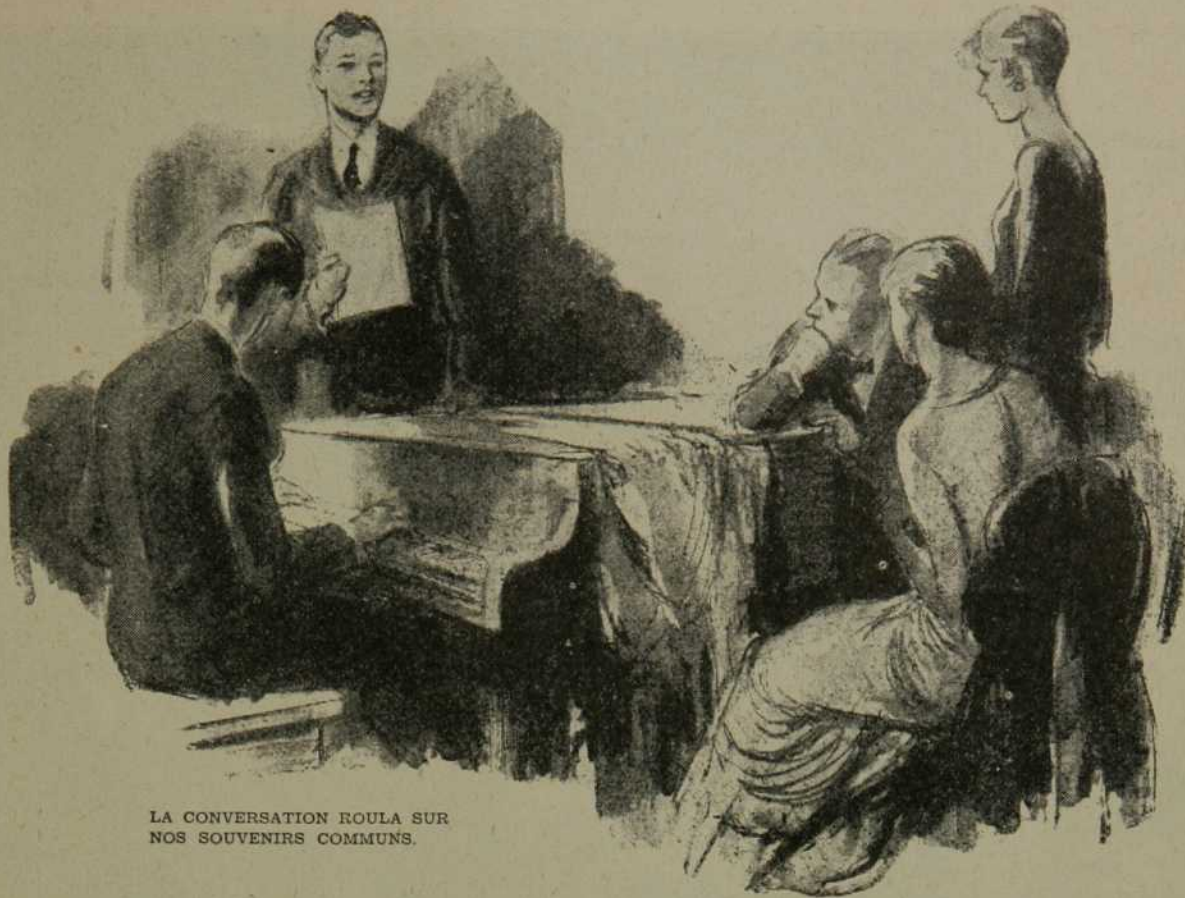
Elle eut un rire cristallin:

— La voici, mon amour. Tu sais, ce n'était rien. Il l'a ouverte, a regardé dedans avec sa grosse loupe, puis, après avoir soufflé vigoureusement, il me l'a rendue en disant: "Cette montre marche à merveille. Il n'y avait rien de détraqué, Madame, un simple grain de poussière qui s'était logé sous le balancier."

Jean avait légèrement pâli, envahi soudain par une émotion intense. Il se souvenait intensément... Ainsi, sans cet atome providentiel, il serait parti à temps pour la gare... et à jamais. Sans ce miraculeux grain de sable, leurs deux destinées eussent été changées... Ah! pygmées que nous sommes!

— A quoi penses-tu, mon chéri?

— Chut... je t'adore!



LA CONVERSATION ROULA SUR
NOS SOUVENIRS COMMUNS.

La Revenante du vieux Couvent

par Eugène Drevet

J'AVAIS enfin tenu la promesse que je lui avais faite dix ans auparavant, à Lyon, à l'expiration de notre service militaire. — Si tu passes un jour près de Saint-Jean-le-Diois, m'avait dit Pierre Albossier, un des camarades avec qui la similitude de l'éducation et des idées m'avait plus particulièrement lié, pousse jusque chez nous; tu seras le bienvenu à la maison. Je te ferai faire quelques jolies excursions dans nos montagnes.

Une cordiale poignée de mains, dans laquelle nous avions mis l'un et l'autre le meilleur de nous-mêmes, et l'on s'était séparé en gare de Perrache. Nous ne nous étions jamais revus.

Quelques lettres échangées les premiers temps; puis, finalement, une simple carte avec un mot d'amitié à la fin de l'année; c'était tout, hormis le faire part de son mariage et celui de la naissance de ses deux fillettes.

J'eus donc, en gare de Livron, une courte hésitation au moment de lui envoyer un télégramme pour le prévenir de mon arrivée; car il ne m'avait jamais renouvelé son invitation. Indifférence ou parti pris de sa part. "Je le verrai bien tout de suite, me dis-je, à la façon dont il m'accueillera. Et la dépêche était partie.

Trois heures dans un train d'une lenteur désespérante, sur une ligne assez accidentée, au milieu de montagnes peu élevées, boisées ou dénudées, ravagées par places et comme soulevées par des convulsions volcaniques, et je dé-

barquai à Saint-Jean-le-Diois, où subsistent quelques vestiges romains.

Albossier m'attendait sur le quai. Il me sauta au cou. A la cordialité de son étreinte, toutes mes inquiétudes s'étaient évanouies. Je retrouvais le bon camarade d'autrefois avec sa franchise, sa spontanéité, qui, dès notre arrivée au régiment, m'avaient attiré vers lui.

Mais, au physique, changement complet: au jeune homme mince, d'apparence un peu chétive, avait succédé un gaillard fortement râblé, la poitrine élargie par la vie au grand air, avec une longue moustache blonde à la gaULOISE, qui donnait à son visage plein et coloré une expression d'énergie atténuée par la douceur de ses yeux bleus.

— Sais-tu que tu as changé? lui dis-je en le félicitant de sa bonne mine; je ne t'aurais jamais reconnu.

Il sourit.

— La chasse, la campagne, rien de tel pour raffermir les poumons et vous donner du muscle. Mais dépêchons-nous; le déjeuner nous attend. A propos... et tes bagages?

— Je les ai laissés à Livron, car je ne puis rester que quelques heures.

— Et moi qui comptais te garder une semaine au moins et te faire visiter à fond nos montagnes et nos forêts!

— Impossible; je suis attendu demain soir à Marseille.

Nous atteignîmes la ville un peu distante de la gare et, par un dédale de rues étroites, humides et mal pavées, nous débouchâmes bientôt dans une voie un peu plus large, égayée celle-ci par une bordure de soleil.

D'un geste, Albossier m'indiqua sa demeure qui se distinguait des maisons voisines par sa porte cintrée, garnie de gros clous, à côté de la porte cochère ornée d'un fronton aux moultures presque entièrement rongées par le temps.

Mme Albossier nous attendait avec ses deux fillettes, qui au bruit du lourd battant retombant, accoururent et se jetèrent dans les bras de leur père.

Pierre me présenta à sa femme et je fus conquis aussitôt par la grâce souriante de cette jolie blonde dont le corsage de surah rose semblait faire ressortir la fraîcheur du teint et l'éclat doré de ses cheveux enroulés en une épaisse torsade sur la nuque. Elle m'invita à m'asseoir, s'excusant fort aimablement de me laisser seul avec son mari.

Au bout d'un moment, elle vint nous inviter elle-même à passer à la salle à manger. Ainsi que Pierre m'en avait prévenu, c'était la réception amicale, sans façon, qui vous met sans aucun effort à l'aise. Le repas fut donc empreint d'une franche gaieté. Comme il était inévitable, la conversation roula presque uniquement sur nos

souvenirs communs, sur les camarades perdus de vue depuis longtemps, sur nos escapades, qui, malgré les dix ans écoulés, faisaient éclater bruyamment la joie de mon ami.

— Je constate, dit Mme Albossier en souriant, que vous étiez deux mauvais sujets.

On descendit au jardin pour prendre le café. Et, assis en des fauteuils de rotin, tout en fumant nos cigares à l'ombre d'une magnifique tilleul argenté, nous continuâmes, au grand plaisir de Pierre, à dévider l'écheveau des vieilles histoires. Mais il n'était pas homme à rester longtemps au repos. Dès que sa femme se fût retirée, il me proposa une promenade autour de la ville, la visite obligatoire aux antiquités.

— Rien de meilleur pour la digestion, me dit-il.

II

Nous ne rentrâmes qu'à la tombée de la nuit, après avoir fait l'ascension de la colline où s'étagent, le long de ruelles escarpées, de pauvres masures qu'entourait, autrefois, la haute ceinture des murailles dont il ne reste plus qu'une partie.

La douce lumière tombant de la suspension rendit le dîner plus intime. Il ne fut plus question — le sujet étant épuisé — du régiment, ni des officiers et anciens camarades.

(Suite à la page 37)

"AH! HELENE, VOUS
VALEZ MIEUX QUE
MOI !..."

SUR le seuil où il avait accompagné le docteur, Henry de Crémone demanda :

— Alors, docteur, aucun espoir ?

— Aucun, je ne puis dire cela. En médecine, on ne doit être affirmatif ni dans un sens ni dans l'autre. La situation est très sérieuse, je ne vous le cache pas. Mais votre femme est jeune. Nous pouvons espérer une suprême réaction. Et... vous avez une infirmière ?

— Je l'attends, docteur.

Il y eut entre les deux hommes un serrement de mains silencieux. Henry de Crémone se dirigea vers son cabinet de travail où il s'assit, accablé. Après les graves paroles du docteur, il se sentait sans ressort, découragé. Il évoquait ses dix années de vie conjugale exemptes d'orages sinon de nuages, vécues dans une confiance et un dévouement réciproque. Son amour fait de plus de tendresse que de passion avait des racines profondes dans son cœur. La mort de sa femme, à laquelle sa pensée n'osait s'attarder, serait pour lui une chose affreuse.

Averti que le dîner était servi, il entra dans la salle à manger, triste et morne. On lui annonça à ce moment que la garde venait d'arriver et revêtait déjà son costume d'infirmière. La porte de l'antichambre s'ouvrit et une jeune femme apparut souriante et candide sous sa coiffe et dans sa blouse d'un blanc de neige.

Henry crut rêver, rentrer à nouveau dans le cauchemar de la guerre et dans la souffrance sur son lit d'hôpital. Il avait devant lui Mme Chastenois, Hélène Chastenois, la créature charmante et dévouée qui, pendant plusieurs semaines, avait lutté avec lui et pour lui contre la terrible affection qui le menaçait. Sa reconnaissance et une profonde sympathie les avait liés pendant sa convalescence. Et puis, la vie les avait séparés. Mme Chastenois, la guerre finie, avait dû reprendre sa place au foyer lyonnais qu'elle avait quittée pour secourir les soldats blessés. Henry de Crémone s'était marié. Peu après, il apprenait par des amis communs que Mme Chastenois avait perdu son mari, très riche industriel de Villeurbanne.

Ils ne s'étaient pas revus, mais la jeune veuve, instruite de la maladie de Mme de Crémone par des amis qui connaissaient son médecin, sachant d'autre part que l'épidémie de grippe s'étendait à la domesticité, était ac-

courue. Elle venait, avec la complicité du docteur, apporter, presque imposer son dévouement à un homme malheureux qu'elle considérait comme un ami.

Henry de Crémone, malgré le laps de temps, n'avait pas non plus oublié ce qu'il devait à cette noble femme. La revoir et l'entendre l'émut profondément, l'avoir à ses côtés dans cette passe terrible remonta son moral affaibli. Ensemble ils luttèrent contre le mal et en triomphèrent. Denise de Crémone reprit des forces. La fièvre tom-

ba. On la vie renaître et s'avancer vers la guérison. Le docteur considéra que c'était là l'oeuvre de Mme Chastenois.

— Si je croyais au miracle, lui dit-il, je certifierais, Madame, que vous venez d'en faire un.

Henry apprit que sa femme était sauvée, dans un étrange sentiment d'allègement et d'indifférence. Il descendit au fond de lui avec horreur. Suis-je un monstre ? se demandait-il, ayant con-

science qu'à sa joie sincère se mêlait insidieusement le regret trop vif de voir partir l'être délicieux qui avait secouru sa détresse et arraché sa chère malade aux mains glacées de la mort. Absurdité de la vie, mixture de joies et de tristesses, d'enthousiasmes et d'amertumes, de beautés et de laideurs humaines.

Henry de Crémone ne chercha point à dissimuler ses sentiments :

— Grâce à vous, Hélène, ma femme est sauvée. Mon bonheur devrait
(Suite à la page 41)



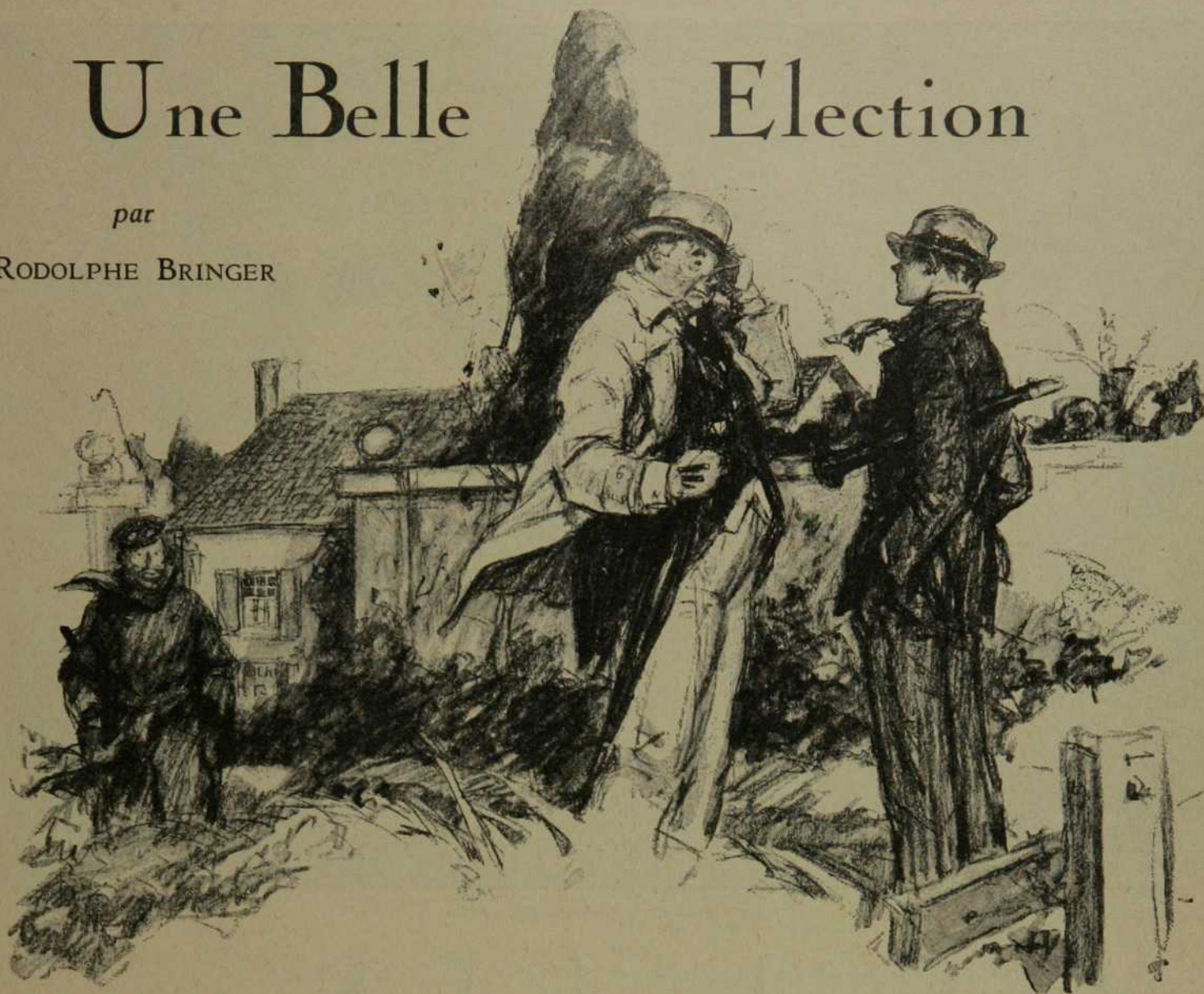
L'INFIRMIERE

par *Paul Lacour*

Une Belle Election

par

RODOLPHE BRINGER



BRAMOFAN ÉTAIT LE BENJAMIN DU CONSEIL MUNICIPAL.

L Y A quelques années de cela, le maire de Bédigas-sur-Dourgue vint à mourir; on l'appelait M. Pavon et ceux qui le voulaient gratter où cela le chatouillait lui disait "Monsieur de Pavon", gros comme le bras.

A Bédigas-sur-Dourgue, il ne s'était jamais connu d'autre maire que lui, et il ne serait venu à l'idée de nul au monde qu'un autre pût prendre sa place. D'ailleurs, rien qu'à voir M. Pavon, avec sa taille replète, son ventre pointant sous le gilet à fleurs, sa face rouge et ses joues cramoisies entre les poils blancs de ses côtelettes, vêtu semaine et dimanche d'une redingote, d'une chemise empesée et coiffé d'un chapeau haute forme, ne l'eussiez-vous pas connu que tout de suite vous auriez pensé: "Voilà sûrement Monsieur le maire!"

Aussi, les braves gens de Bédigas-sur-Dourgue se trouvèrent dans un embarras indicible quand M. Pavon tomba d'une attaque dans la septante-neuvième année de son âge!...

Après les obsèques, qui, comme vous le pensez, furent magnifiques et où l'on vint de dix lieues à la ronde, il fut question de se trouver un autre maire. Ce n'était pas commode! Nul ne voulait accepter la fonction de crainte de se faire moquer de soi. Chaque

dimanche, après la grand'messe, les conseillers se réunissaient à la commune, et allez donc, de travailler de la tête, comme les aïls... Après deux heures de parlotte, ils se dépitèrent, la bouche sèche, la tête lourde, et Gros Jean comme devant... Ils avaient beau repasser tous les habitants de la commune, pas un seul capable de faire un maire: celui-là avait de trop mauvaises façons, celui-là portait la blouse et la casquette, cet autre ne savait pas écrire et était obligé de signer d'une croix, ce quatrième se mouchait avec ses doigts, celui-ci n'était peut-être pas un imbécile, mais son père était encore aux galères, et, pour ce qui était de ce dernier, il avait bien ses qualités, certes, mais tout de même sa femme avait trop fait parler d'elle... Enfin, bref, les uns comme les autres possédaient quelque tare qui les empêchaient de se ceindre de l'échappe tricolore...

* *

Il y avait trois mois, pour le moins, que Bédigas-sur-Dourgue était ainsi comme l'oiseau sur la branche et privé de premier magistrat, et cela ne pouvait pas durer... Il fallait en finir d'une façon ou de l'autre!

Et c'est alors qu'un des conseillers proposa:

— Si nous nous en fions au sort? Tirons à la courte paille ou au plus fort numéro, comme les conscrits!...

— Fichtre, voilà une bonne idée, collègue... répartit le conseil d'une seule voix.

— Seulement, objecta Mérijane, la courte paille, cela me paraît tout de même trop simple, et l'on pourrait nous accuser de tricherie... Si vous voulez m'en croire, nous ferons rouler la courge! De cette façon, le jeu sera vu de tout un chacun, et nul ne pourra faire de tort à son voisin! Celui chez qui la courge pénétrera sera le maire, quel qu'il soit, conseiller ou non, gras ou maigre, riche ou pauvre... Qu'en pensez-vous?

Et tout le conseil d'approuver d'aussi sages paroles.

Pour comprendre la proposition de Mérijane, il faut savoir que Bédigas-sur-Dourgue est planté sur une colline; l'église est juchée tout au haut, sur une petite place et l'unique rue du village égrène ses maisons en cascade depuis cette place jusque là-bas au petit ruisseau qui gazouille sous les saules aux pieds de la montagne... C'est une rue roide et escarpée comme une échelle, et si vous avez le malheur de laisser

tomber quoi que ce soit devant l'église, balalin balalan, celui-ci suit la pente et va s'écraser ici ou là à l'angle d'une maison...

* *

Faire rouler la courge, comme le proposait Mérijane, consistait donc à lâcher, là-haut, une belle courge, bien ronde et bien dodue, et celui serait nommé maire à la porte duquel la courge viendrait s'écraser...

La chose ayant été annoncée à son de trompe par le trompetteur municipal, le dimanche suivant, après la messe, les conseillers municipaux se réunirent devant l'église, l'appareteur de la mairie portant la plus belle courge qu'il avait pu découvrir dans les jardins de Bédigas-sur-Dourgue. Comme vous le pensez, tout le pays était là qui bayait d'émotion; il était même venu des spectateurs de Gonfle-Bouffigue et de Saint-Coudounat, et chacun attendait, le cœur battant, le résultat de cette élection extraordinaire.

Ce fut Bramofan, qui est le benjamin du conseil municipal et par conséquent le plus fort, qui eut l'honneur de lancer la courge. Il la saisit dans

(Suite à la page 41)



LE SUPPLICE DE LA SORCIERE DARIA.

Le Supplice de la Sorcière

LE moujik et surtout la paysanne russe croient encore fermement au znakhar (celui qui sait tout).

Ils le consultent de préférence au médecin, en cas de maladie, bien que le znakhar ne soit en réalité qu'un vulgaire charlatan, qui guérit par des charmes, des sortilèges et des enchantements.

Il invite ses trop crédules clients à se décharger de leurs peines en les racontant à voix basse à la rivière qui les emportera sans trahir leurs confidences.

En cas d'épidémie, de choléra, de fièvre typhoïde ou d'épizootie, les veuves et les jeunes filles, après s'être concertées en secret, se rassemblent tard dans la nuit, à l'extrémité du village, sommairement vêtues d'une chemise sans ceinture et, les cheveux défaits, elles traînent une charrue. Le but de ce rassemblement est de labourer la terre autour du village pour empêcher l'épidémie de le contaminer.

La procession s'ouvre par une jeune fille qui marche en avant, portant une grande icône surmontée d'un cierge. Elle est suivie par une autre jeune fille attelée à la charrue que les autres femmes poussent par derrière, pour lui aider. Une troisième jeune fille les suit

en faisant sans cesse claquer un fouet, afin de chasser l'épidémie personnifiée dans le malin.

Toutes sont armées contre lui de tisonniers, de bâtons ou de balais. Elles chantent à demi-voix des prières, mais lorsqu'elles passent devant une isba, elles baissent la voix pour ne pas être entendues. Malheur au curieux qui voudrait assister à ce spectacle; s'il est découvert, il risque fort d'être mis en pièces. D'ordinaire, les jeunes filles et les veuves gardent, sur le jour et l'heure de la procession, le plus profond secret.

Lors d'une épidémie de choléra et la disette qui sévit, il y a quelques années, dans la grande Russie ont fait naître la légende suivante, qui n'est pas dépourvue de poésie, et montre combien l'imagination du moujik est encore naïvement créatrice.

Au dire des paysans russes, la sécheresse et la disette de 1891 furent l'oeuvre d'une sorcière.

En effet, cette année-là, on a pu voir tous les soirs cette fille du diable chevaucher sur un arc tendu et descendre dans les villages pour arracher cinq plumes de la queue de chaque coq. C'est pourquoi, pendant les étés

de 1891 et de 1892, on a pu entendre toutes les nuits les cris de ces intéressants gallinacés.

Les coqs qui se posaient sur des herbes échappaient seuls au supplice, parce que les dents de cet instrument forment une croix; la fille du diable n'osait pas les approcher.

La sorcière attachait toutes les plumes pour en former un grand plumeau, et, s'élançant avec frénésie dans les airs sur toute la surface de la Russie, elle balayait tous les nuages du ciel et empêchait la pluie de tomber sur le sol desséché.

Un jour, cependant, la sorcière sentit que sa dernière heure approchait, et il lui vint l'idée de s'humilier devant Dieu et de lui demander pardon du mal qu'elle avait fait aux hommes. Elle se rendit chez le prêtre et fit pénitence. Mais lorsqu'elle eut énuméré tous ses péchés mortels et véniels, l'église fut ébranlée sur sa base, et le prêtre dit à sa pénitente:

"Non, je ne peux pas t'absoudre, tu n'es pas digne du saint sacrement."

Ainsi la sorcière mourut sans avoir reçu l'absolution et sans avoir communiqué. On traîna son corps avec des cro-

chets de fer et on le jeta dans la fosse d'aisances.

Après la mort de la sorcière, les pluies commencèrent, mais il était déjà trop tard.

Aussi, bien qu'il n'y avait plus de raisons de craindre la disette ni le choléra, puisque la sorcière est morte, le moujik n'est-il qu'à moitié rassuré. Il est persuadé que les Russes auront bientôt à soutenir une guerre contre le tzar étranger, qui a fait répandre par ses agents le choléra en Russie.

* * *

L'idée qu'une année d'abondance est suivie d'une guerre sanglante est invétérée dans l'esprit du moujik, et se reflète dans la légende des trois coqs.

Un soir, dans le district de Novosilsk, le sacristain, en faisant sa ronde, entendit, au moment où les coqs chantaient au village, un autre coq chanter dans l'église même, et ce chant se répéta trois fois dans la nuit. Le sacristain s'étonna de voir un coq dans l'église, mais sans y attacher d'importance.

Le lendemain, à la même heure, quand les coqs du village chantèrent, de nouveau un coq chanta dans l'église. Le sacristain courut chez le pope,

le réveilla et lui annonça que quelque chose d'anormal se passait à l'église, que c'était déjà la seconde nuit qu'il entendait un coq chanter dans l'église.

Le prêtre s'habilla et se rendit avec le sacristain dans le temps, où tous deux entendirent le chant du coq. Le lendemain matin, le pope assembla ses fidèles, leur raconta l'aventure de la nuit et demanda :

"Qui de vous, mes fils, consentira à passer la nuit à l'église pour apprendre ce que signifie ce chant de coq?"

Après de longues hésitations, un jeune garçon du village répondit :

"Je consens à passer la nuit à l'église."

Le soir même on l'enferma dans l'édifice sacré, où il se mit à lire l'Evangile. Il passa la première partie de la nuit tranquillement, absorbée par sa lecture, lorsque les coqs du village se mirent à chanter. En ce moment les portes du sanctuaire s'ouvrirent et un coq, blanc comme la neige, se posa sur l'autel et chanta : ki ki ri ki, puis il rentra dans le sanctuaire et les portes se refermèrent.

Lorsque les coqs du village chantèrent pour la seconde fois, de nouveau les portes du sanctuaire s'ouvrirent et cette fois un coq écarlate vint dire ki ki ri ki sur l'autel.

Enfin, au troisième chant des coqs du village, ce fut un coq noir qui se posa sur l'autel. Après lui, un moine, tout de noir vêtu, s'avança vers l'enfant et lui dit :

"As-tu compris ce que prédisent les coqs?"

— Non, je n'ai rien compris.

— Ecoute, je vais te l'expliquer : le coq blanc signifie que l'année prochaine il y aura une récolte d'une abondance telle qu'on n'en a jamais vu de pareille. Le coq rouge prédit une guerre sanglante, et le coq noir, la mort, les cercueils, les tombes en telle quantité qu'il ne restera pas personne pour manger du pain."

De nos jours le Grand-Russien crée des légendes qui réjouiront le cœur des poètes symbolistes, et avec un peu de bonne volonté il y a là un joli motif pour un opéra wagnérien. La chevauchée de la sorcière, l'apparition des trois coqs qui chantent ki ki ri ki sur l'autel, — n'y a-t-il pas de quoi inspirer un disciple du maître de Bayreuth?

* * *

Si le moujik témoigne extérieurement beaucoup de respect au sorcier, au fond de son cœur il le redoute et le haït.

Souvent des cas d'envoûtement donnent lieu à des scènes sauvages, dont voici un exemple frappant :

Dans le village de Bouzoulina, près de Moscou, Daria Wassihevna, une pauvre femme qui vivait de charité, vint demander l'aumône à une paysanne nommée Loukeria. Celle-ci coupa

un morceau de pain et l'offrit à Daria ; au moment où la mendiante tendait la main pour le prendre, Loukeria crut reconnaître à son égard qu'elle avait le mauvais œil.

La paysanne poussa un cri et tomba par terre, écumante, se tordant sur le sol dans une crise d'épilepsie, et criant : "Malheur à moi, malheur à moi, Daria m'a jeté un sort!..."

Des voisines accoururent et en quelques minutes tout le village sut que Loukeria était tombée victime des malédictions de Daria. Tous les habitants de Zouzoulina se rassemblèrent devant l'isba de Loukeria et tinrent conseil. Quel châtement devait-on infliger à la sorcière? Après de longs débats, il fut décidé qu'avant de la punir il fallait la soumettre à une épreuve décisive, afin de savoir si réellement elle était possédée.

De temps immémorial le moujik sait par tradition que lorsqu'un cas d'envoûtement se présente, il faut passer au cou de la personne envoûtée le collier d'un cheval, et le jour même, par l'effet d'une puissance surhumaine, l'envoûteur vient chez sa victime.

La recette est infaillible ; jamais, de mémoire d'homme, l'expérience n'a manqué.

Loukeria mit un collier de cheval autour de son cou et tout le village attendit curieusement le résultat de l'épreuve.

Le lendemain matin, Daria se mit, comme tous les jours, en quête d'un morceau de pain. Elle frappa d'abord à la porte de sa sœur, mais celle-ci la renvoya durement en la traitant de sorcière. Daria se présenta chez plusieurs paysans pour leur demander l'aumône, mais partout on la repoussa d'un air terrifié. La pauvre femme ne comprenait pas pourquoi tout le monde la rudoyait ; elle se souvint que la veille Loukeria lui avait donné un gros morceau de pain, et elle eut l'idée de retourner à cette maison hospitalière.

On parlait haut dans l'isba et personne n'entendit quand Daria heurta à la porte. Elle vit Loukeria accourée d'un collier de cheval, entourée de plusieurs paysans, et elle s'avança en tendant la main. Dès que Loukeria aperçut la mendiante, elle poussa un cri et une nouvelle attaque d'épilepsie, criant de toutes ses forces, au milieu d'affreuses convulsions :

"Daria m'a ensorcelée... Oh ! elle a fait le malheur de mes pauvres enfants..."

Cette fois la malheureuse comprit ce dont on l'accusait.

"Mais que Dieu me confonde si je mens ! cria-t-elle ; je ne suis qu'une pauvre mendiante et je n'ai reçu aucun pouvoir ni de Dieu ni du diable !"

L'épileptique dans son délire se jeta alors sur Daria et, enfonçant ses doigts dans le cou de l'innocente, tenta de l'étrangler ; mais ses mains lâchèrent

prise et elle tomba en arrière, inanimée et insensible.

"Voyez comme Daria l'a ensorcelée !" crièrent tous les assistants en se signant.

Puis, d'un commun accord ils se ruèrent sur la mendiante, qui regardait hébétée, sans comprendre ce que lui voulait cette meute menaçante.

Un moujik la saisit par les cheveux, tandis qu'une autre, d'un croc-en-jambe, l'étendit sur le sol, et qu'un troisième lui cognait la tête contre le mur.

Daria se débattait, hurlait, mais les autres criaient plus fort :

"Va, sorcière du diable, attrape l'emporte ça à ton sabbat."

Et les coups de poing et de sabot tombaient dru sur la prétendue coupable.

L'adjoint du staroste entra dans l'isba pour demander ce que signifiait ce vacarme.

"Nous réglons son compte à la sorcière !"

Alors l'adjoint, oubliant qu'il représentait l'autorité, s'empara d'une planche et tapa sur la pauvre jusqu'à ce que le bois se fendit en deux.

L'isba de Loukeria s'était remplie et personne ne restait inactif ; hommes et femmes allongeaient qui un coup de pied, qui un coup de pelle ou de fourche à la sorcière qu'on finit par traîner au dehors, à l'aide d'outils et de crocs.

Une femme trouva des briques dans un coin et les lança à la tête de Daria ; chaque pierre faisait une blessure d'où le sang ruisselait. Le fils de la malheureuse, un garçon de huit ans, à tête de chérubin, de ses deux mains lança une lourde brique, pour bien montrer qu'il ne voulait pas d'une sorcière pour mère.

"Chrétiens, implorait Daria, ayez pitié d'une femme ! Dieu vous punira."

— Nous t'ôterons l'envie d'envoûter d'honnêtes femmes ! criaient les forcenés en redoublant de mauvais traitements...

Enfin, deux gars la saisirent, l'un par les jambes, l'autre sous les bras, et la jetèrent au fond du fossé qui bordait le chemin.

Daria s'était évanouie.

"Mais nous n'avons pas vu sortir de son corps le mauvais esprit ? dit le mari de Loukeria."

— Tu as raison, frère ! cria l'adjoint ; c'est moi qui lui ferai montrer ses cornes !"

Il courut vers la haie et eut bientôt formé une verge de longues branches flexibles ; il arracha la jupe en loques de l'infortunée et, découvrant son corps décharné, se mit à la fustiger à tour de bras.

Quand il fut fatigué, d'autres moujiks prirent sa place, brandissant la verge ensanglantée ; mais le mauvais esprit ne sortait pas.

Daria poussa un gémissement ; la douleur avait ramené la sensibilité dans ses membres contusionnés et des plaintes se succédèrent sans interruption.

Une voisine, qui accusait la sorcière des malheurs qui depuis quelques semaines s'étaient abattus sur sa maison, dit :

"Moi, je saurai te faire taire."

Elle s'empara d'un fléau et se mit à battre le squelette animé étendu devant elle, comme si c'était du blé mur.

La victime se tut, elle n'était pourtant qu'évanouie.

A cette phase du supplice de la malheureuse, un orage terrible éclata ; les éclairs, la pluie, la grêle se mêlaient et les coups de tonnerre roulaient sans trêve, avec un bruit effrayant.

Cette décharge d'électricité eut-elle pour effet de calmer les esprits des moujiks ? Quoi qu'il en soit, ils s'avisèrent tout à coup que cette sorcière était pourtant un être humain.

On la plaça sur une natte et on la transporta dans l'isba de sa sœur. On la laissa étendue sur le sol.

La sœur de la mendiante et toutes les personnes qui se trouvaient dans la maison s'enfuirent, pour ne pas subir le contact d'une sorcière.

Quand Daria reprit connaissance au milieu d'atroces douleurs, l'agonie commença pour elle ; personne ne sait combien de temps elle s'est débattue avec la mort.

Lorsque le décès de la vieille femme fut constaté, la justice demanda compte aux moujiks de Bouzoulina du meurtre de l'envoûteuse. Sur les vingt accusés, par un ne songea même à nier sa participation au crime ; au contraire, tous se vantaient d'avoir contribué à délivrer leur village d'une sorcière.

Depuis longtemps Daria était soupçonnée d'être en communication avec le mauvais esprit ; ne l'avait-on pas vue, un jour de noce, un couteau à la main, dans le grenier des nouveaux mariés, prononçant des incantations cabalistiques ?

Heureusement on s'en était aperçu avant que le sortilège fût consommé, et Daria avait été fouettée d'importance, puis chassée honteusement. Elle était rentrée chez elle, et ceux qui avaient regardé dans son isba par la fenêtre avaient pu constater qu'elle se baignait dans une eau de feu.

Le lendemain tout le village ne l'avait-il pas vue rose et fraîche, comme si personne ne l'avait touchée ?

Après ces témoignages irrécusables, qui pourraient mettre en doute que Daria fût une sorcière ?

Les juges de Moscou ne se laissèrent pas convaincre par ces arguments, ils condamnèrent aux travaux forcés les bourreaux de Daria, tout en ajoutant qu'ils solliciteraient leur grâce auprès du tsar.

FEUILLETON du "SAMEDI"

Détresse Maternelle

par HENRI GERMAIN

DEUXIEME PARTIE
No 13 (Suite)

VI

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Le comte de Presles vient de surprendre une correspondance anonyme qu'il a trouvée dans un coffret secret de la comtesse.

Se basant sur cette correspondance il croit que son fils est l'enfant de l'adultère et pendant l'absence de la comtesse il donne l'enfant à des aventuriers qui doivent le faire disparaître.

La comtesse revient et le comte lui demande des explications qu'elle ne peut donner sans déshonorer sa propre famille, car toutes les lettres saisies par le comte sont adressées à sa soeur.

En apprenant que le comte a fait disparaître l'enfant la comtesse devient folle.

Le comte de Presles quitte sa femme pour une destination inconnue.

— Non, répliqua nerveusement le jeune homme.

— C'est pas tout de causer, intervint l'aubergiste; faut d'abord emporter c'te pauvre femme à l'hôpital de Château. Allons, vite, mettons-la sur le matelas, et marchons !

En trois minutes cette opération difficile fut exécutée, sans que la victime eût fait entendre une seule plainte.

Et bientôt, le lugubre cortège silencieux se mit en route, conduit par Marcel.

Le trajet fut long et pénible. A une heure du matin, seulement, la malheureuse servante put être étendue, toujours évanouie, sur un des lits de l'hôpital, tandis qu'on allait, d'autre part, réveiller un médecin.

VII

Les Ledoux s'étaient mis en route pour Paris, après les tristes révélations de Madeleine, ils avaient pu prendre à Château-Thierry le train de dix heures du soir.

Ils arrivaient donc vers minuit à la gare de l'Est, très anxieux, et en même temps fort embarrassés de savoir comment ils devaient s'y prendre pour voir leur fils adoptif sans tarder.

*Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le numéro du 7 septembre 1929.*

Ignorants des usages parisiens, ils s'étaient naïvement imaginé qu'il leur serait possible, vu le cas désespéré d'André, de pénétrer dès leur arrivée dans l'hôpital Lariboisière.

Après s'être renseignés auprès d'un employé du chemin de fer sur l'itinéraire à suivre pour s'y rendre, ils s'étaient immédiatement mis en chemin, malgré l'heure tardive.

Lorsqu'ils arrivèrent devant cette longue grille, au travers de laquelle s'apercevaient les hauts et sombres bâtiments de l'hôpital, ils sentirent leurs coeurs battre plus vite, leur angoisse redoubler.

A leur douleur, à leur crainte d'arriver trop tard se joignait la timidité naturelle aux gens de la campagne, peu habitués à se mouvoir au milieu des formalités et des difficultés administratives.

Cependant Thérèse, plus hardie que son mari, sonna résolument et pénétra bientôt, sans hésitation, dans la loge du concierge, où veillait un gardien de nuit, somnolant à moitié.

— Qu'est-ce que vous demandez ? fit le gardien du ton bourru et désagréable d'un homme qu'on dérange mal à propos.

— Monsieur, nous arrivons tout exprès de la campagne pour voir notre fils qui est ici mourant.

— Qui vous a dit ça d'abord ?

— Une personne qui l'a vu aujourd'hui même, elle est venue nous chercher de sa part, à trente lieues de Paris, et nous avons pris le train aussitôt.

— Comment se nomme-t-il votre fils ?

— André Ledoux.

— Quelle salle ?

— Ah !... ça, par exemple, on ne nous l'a pas dit, intervint Victor, timidement.

Et si c'était un effet de votre bonté de nous renseigner, nous vous serions bien reconnaissants tout de même.

Comment voulez-vous voir un malade, si vous ne savez pas seulement où il est ?

En disant cela, le gardien, tout à fait réveillé, se levait en s'écartant les bras. En même temps il examinait curieusement ses visiteurs tardifs.

Il reprit, d'un accent un peu plus bienveillant, en remarquant l'expression soucieuse et attristée de leurs physionomies :

— Après tout, c'est bien possible ce que vous me dites là ; il y en a tant de pauvres diables de la campagne qui viennent mourir ici.

Mais voilà l'ennui, c'est que je ne peux pas vous laisser entrer comme ça, sans permission, surtout à cette heure-ci.

Les hôpitaux de Paris sont fermés au public, à trois heures, mes braves gens !

— C'est bien malheureux ! interrompit Victor navré.

— Oh ! oui, appuya Thérèse, c'est bien triste !

Pensez donc, monsieur, si notre pauvre enfant mourait sans nous voir, sans que nous puissions l'embrasser une dernière fois !

— Je comprends ; mais qu'est-ce que vous voulez, ma pauvre femme, moi j'ai une consigne, je ne connais que ça.

Et puis, voyez-vous, même si vous entriez, c'est pas bien sûr que vous pourriez le voir, s'il est dans une salle commune, comme c'est probable.

A l'hôpital on n'est pas comme chez soi, vous comprenez bien.

Il n'y a guère que les malades payants, ceux qui ont des chambres spéciales, qui puissent recevoir des visites en dehors des heures.

Cette prolixité de mots, parfaitement inutile, car le gardien savait, à n'en pas douter, qu'il n'était pas possible de pénétrer auprès du malade, finit par impatienter le caractère vif de Thérèse Ledoux.

— Enfin, monsieur, dit-elle brièvement, dites-nous seulement à quelle heure, au plus tôt, nous pourrions entrer, et ce qu'il faut faire pour cela.

— Faudra demander une permission à M. le directeur.

Seulement, vous ne pourrez le voir que demain matin, à partir de dix heures !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, attendre si longtemps gémit Thérèse, ça n'est pas possible, notre fils sera mort avant !...

— Y aurait-il pas moyen de s'adresser à une autre personne, à un autre chef ? demanda naïvement et à tout hasard Victor Ledoux, insinuant.

— Non, je ne vois pas trop.

En dehors du directeur, il n'y a que moi qui puisse vous faire entrer, acheva le gardien, se rengeant.

— Eh bien vous, monsieur, faites ça pour nous ? implora Thérèse, Vous nous rendrez un grand service... nous venons de si loin !

Et puis, continua-t-elle finement, tout en regardant son interlocuteur droit dans les yeux, s'il faut payer quelque chose, je ne refuse pas.

En même temps, elle fouillait dans sa poche, et en sortait son porte-monnaie.

— Enfin, on verra ça demain matin, répliqua le gardien en avançant un peu la main dans un geste dont la signification fut parfaitement claire pour Thérèse.

— Tenez, monsieur, pour votre peine, et en vous remerciant d'avance, dit-elle, en tendant au modeste fonctionnaire une pièce de cent sous en argent.

— Oh ! merci, merci, madame, croyez bien que si je puis vous rendre service...

Et le gardien, tout en empochant le pourboire, parut réfléchir un instant, la tête baissée, tandis que les deux attendaient anxieux sa décision.

Enfin, il releva le front.

— Tenez, fit-il, vous êtes tout à fait des braves gens, je vais faire quelque chose pour vous.

Venez donc, demain matin, à six heures, je vous promets de vous faire entrer ; je m'arrangerai avec Mme la surveillante générale ; nous sommes bien ensemble.

Ensuite, il prit une plume et s'apprêtant à écrire demanda, l'air intéressé :

— Le nom de votre fils, s'il vous plaît ?

— André Ledoux.

— C'est bon, quand vous viendrez, je vous dirai dans quelle salle on l'a placé, je vais m'en occuper dès la première heure.

— Ah ! merci, monsieur, vous êtes bien bon, dit Victor avec un sourire de reconnaissance.

— Oui, merci, monsieur, et à demain matin, fit Thérèse à son tour, en se préparant à sortir de la loge sur les pas de Victor.

— Y a pas de quoi, répliqua le gardien en refermant la porte sur eux.

Lorsqu'ils furent dehors, dans la nuit sombre, Thérèse et Victor se regardèrent un instant silencieux avec, dans les yeux, une expression de tel désappointement douloureux qu'ils durent se détourner l'un et l'autre pour ne pas pleurer.

— Allons, voyons, femme, faut pourtant se faire une raison, fit Victor en prenant doucement sa compagne par le bras.

Il essaya de l'entraîner, affectueux et simplement pitoyable.

Mais Thérèse résistait, désolée à la pensée de se savoir si près d'André, et d'être obligée de s'en éloigner, sans rien savoir.

— Voyons, répéta Victor, faut pas demeurer dans la rue... D'abord y a rien à faire maintenant, puisque le chef a dit d'attendre à demain.

Il disait « le chef » parce que l'uniforme du portier l'avait frappé de respect. Il s'imaginait naïvement que cette homme, dont le képi portait un galon d'or, disposait d'une influence considérable dans la maison des pauvres.

Malgré ses objurgations, Thérèse demeurait en place, les regards obstinément dirigés vers l'entrée, comme retenue par un pressentiment, une sorte de suggestion.

— Eh ! reste si tu veux, maugréa Victor impatienté, moi je m'en vais, tu me retrouveras dans la gare !

En disant cela, il fit deux ou trois pas en avant, avec l'espoir d'entraîner aussi sa compagne, mais sans avoir, en réalité, l'intention de l'abandonner dans la rue Ambroise-Paré, peu construite, très sombre, et absolument déserte.

Mais il s'arrêta tout à coup, dut se retourner.

Thérèse venait de l'appeler d'une voix si impérative qu'il lui

obéit, presque en dépit de sa volonté.

— Victor, viens, viens vite !

En même temps, la pauvre femme courait à un grand jeune homme, vêtu d'un long pardessus beige, et coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, qui venait de sortir de la maison de souffrance et descendait la rue S-Vincent-de-Paul.

— Pardon, monsieur, demandait-elle très vite en le rejoignant, est-ce que vous êtes de l'hôpital ?

Le jeune homme la considéra attentivement pendant quelques secondes, devina sans doute à son maintien, à sa mise et à sa physionomie une honnête femme, car le sourire d'ironie, d'abord exquissé disparut de ses lèvres aussitôt.

— Oui, madame, répondit, d'un ton obligeant, que me voulez-vous ?

— Mon Dieu, monsieur, je vous prie bien de nous excuser d'abord, reprit Thérèse, en montrant son mari qui venait de la rejoindre, nous sommes des gens de la campagne, et bien en peine, allez !

— Ah !... et pourquoi ?

— Nous sommes venus ce soir exprès de notre pays pour voir notre fils qui est là dedans, prêt à mourir.

— Oui, et on nous affirme que nous ne pouvons pas entrer avant demain matin, appuya Victor.

— C'est vrai, malheureusement.

Il n'y a que le personnel de service qui puisse pénétrer la nuit dans un hôpital, et encore.

Ainsi, moi, qui suis interne, continua-t-il, non sans une certaine fatuité excusable à son âge, je ne pourrais pas vous faire entrer, même si vous étiez mes parents.

— Quel malheur ! gémit Thérèse. Nous ne saurons rien décider.

— Qu'est-ce que vous vouliez savoir ?

— Ah ! monsieur, vous le demandez !... mais si mon fils est encore vivant ?

— Dans quel service est-il ?

— Nous ne savons pas.

— Et la salle ?

— Non plus.

— Alors comment voulez-vous qu'on vous renseigne ? Je suis bien fâché, mais pas moyen, avec la meilleure volonté du monde.

— Bonsoir, monsieur, madame !

En achevant, l'interne fit quelques pas pressés en avant.

Mais subitement il s'arrêta, comme saisi d'une idée, puis revint à Thérèse.

— Comment se nomme-t-il votre fils ?

— André Ledoux.

— André Ledoux ?... Un grand blond, n'est-ce pas ; un ingénieur, si je me souviens ?

— C'est ben ça, fit Victor ; tout à fait ça, un beau garçon.

— Et... fit Thérèse anxieuse, le cœur sautant dans sa poitrine, vous savez... vous le connaissez ?

— Il est dans mon service.

— Alors ?...

— Je crois bien qu'il est à peu près sauvé.

Oh ! par exemple, un miracle !

Une expérience du docteur Le Pallu ; un essai ; ah ! c'est un malin, celui-là, un rude maître !

— Oh ! monsieur, sauvé... quel bonheur !

Merci... merci monsieur, que vous êtes bon... sauvé, mon enfant !...

Thérèse n'en put dire davantage, étouffée par l'émotion, par cette joie inespérée, un torrent de larmes jaillit tout à coup de ses yeux.

Quelque peu troublé par cette courte scène, l'interne s'éloignait en hâte, sans attendre plus de remerciements, tandis que Victor riait sans savoir pourquoi, avec dans les yeux une humidité brillante trahissant des larmes refoulées à grand-peine.

— Viens, dit-il à Thérèse, nous le verrons demain matin, faut nous reposer, nous remettre un peu. Maintenant on est tranquille. Allons, viens !

Et il l'entraîna, facilement cette fois, sur le boulevard Magenta qu'ils se mirent à redescendre lentement, jusqu'à la gare de l'Est.

Les Ledoux se logèrent au hasard, près de la gare, dans un hôtel d'apparence modeste et propre.

Le lendemain matin, à six heures, ils portaient un peu reposés pour l'hôpital Lariboisière.

Fidèle à sa promesse de la veille, le concierge les fit entrer et, de la cour, leur indiqua clairement le chemin à suivre pour arriver à la salle Nélaton.

— Quand vous serez là, acheva-t-il, vous parlerez à l'infirmière avant d'entrer.

— Oui, m'sieur le chef, répliqua docilement Victor toujours respectueux des galons dorés.

Et les deux braves gens enfilèrent à leur tour les longs couloirs de pierre glacés, gravirent

les larges escaliers sombres que Madeleine avait parcourus avant eux.

Profondément impressionnés par le grand silence qui régnait, ils arrivèrent à la porte vitrée de la salle Nélaton, au moment précis où l'infirmière de garde l'ouvrait pour sortir.

— D'où venez-vous ? demandait-elle sévèrement tout d'abord, très surprise, en effet, de voir des visiteurs à cette heure matinale.

— Nous arrivons de bien loin, madame, répliqua Thérèse, sans s'émouvoir.

— Et qui donc vous a fait entrer ?

— C'est le chef, ma bonne dame, répliqua résolument Victor, soutenu par l'influence exercée sur son esprit par l'air important du concierge.

— Ah vous avez sans doute une permission spéciale ?

— Oui, madame, répondit Thérèse à son tour, sans que sa voix eût une nuance d'hésitation.

— Et que voulez-vous ?

— Savoir si André Ledoux est encore vivant... si on peut le voir.

— Ledoux... attendez donc, le 25, je crois. Oui, oui, c'est bien ça, un jeune homme, un blessé, repartit l'infirmière après un instant de réflexion. Vous êtes ses parents, sans doute ?

— Oui, madame.

— Eh bien, rassurez-vous, il n'est pas mort !...

Par exemple, il ne s'en est pas fallu de beaucoup, mais à présent il est hors de danger. M. Le Pallu est venu lui-même, hier soir, pour le voir ; et aussi pour faire une expérience nouvelle. Il a dit en partant que très probablement ça réussirait.

— Peut-on le voir, madame ? demanda timidement Thérèse.

— Ah ! ça non, par exemple, c'est bien défendu, pas avant un jour ou deux. Il est tellement faible !

Il a déjà eu trop d'émotions ces jours-ci.

— Alors, comment saurons-nous ?

— Revenez me voir, je vous donnerai des nouvelles tous les jours. Si vous ne me trouvez pas ici, vous demanderez Mme Mathieu.

Bon, bon, merci bien, ma bonne dame, dit Victor qui se mit en devoir de descendre aussitôt l'es-

Pas besoin de souffrir des cors ou de courir le risque de les extirper. Enlevez-les sûrement et sans douleur avec Holloway's Corn Remover.

calier, pressé de fuir ce lieu qui l'impressionnait péniblement.

Mais Thérèse demeurait près de la porte vitrée, les regards ardemment fixés dans la salle où tout dormait encore.

— Madame, faites-moi voir son lit? supplia-t-elle.

— Oh!... ça ne vous avancera guère, ils se ressemblent tous.

— Tout de même, je voudrais savoir où il est?

— Eh bien, tenez, le douzième, là, sur la rangée de droite.

Alors Thérèse compta de l'oeil, et durant quelques minutes resta collée contre la vitre, les regards obstinément attachés sur le lit qu'elle apercevait tout blanc, fermé par ses quatre rideaux de calicot.

Enfin elle se retira, en exhalant un grand soupir, et, transfigurée maintenant qu'elle croyait son fils adoptif sauvé, elle redescendit l'escalier plus alerte, toute son énergie reconquise.

Au moment où elle arrivait à la loge du concierge derrière son mari, elle s'arrêta subitement, comme clouée au sol par la stupefaction.

Victor, lui aussi, venait de s'arrêter court et demeurait les yeux écarquillés, la bouche entrouverte sans parler, tant il éprouvait de surprise.

Enfin une double exclamation jaillit en même temps de leurs lèvres :

— Monsieur Jacques !

— Vous, vous ici? fit ce dernier qui les reconnut aussitôt et leur sourit avec bienveillance.

C'était bien, en effet, M. Jacques qui, parti de Château-Thierry, on s'en souvient, après le tragique sauvetage de Madeleine, avait pris un express dans la nuit. Après avoir passé deux heures au buffet de la gare de l'Est, il s'était mis en route, dès le jour, pour l'hôpital où gisait son malheureux fils agonisant.

Et il allait à son tour monter à la salle Nélaton, lorsque sa rencontre inopinée avec les braves gens qui avaient élevé André le retint un instant.

En peu de mots, d'ailleurs, Thérèse le mit au courant de la situation du blessé.

A ce récit, M. Jacques respira, sa physionomie, jusqu'alors contractée par une horrible inquiétude, se rasséréna.

— C'est bien, dit-il à Thérèse, je verrai moi-même le médecin en chef, à l'heure de sa visite, et aussi le directeur. Et soyez certaine que tout ce qu'il sera possible de faire pour améliorer le sort d'André, je le tenterai.

Comptez donc sur moi et si vous le voulez bien, ne revenez pas ici avant que je vous aie donné d'autres nouvelles. Où logez-vous ?

— Hôtel de Mâcon, sur le boulevard, tout près de la gare.

— Bon, je vous trouverai là. Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter à déjeuner ?

— Oh! tout de même, c'est trop d'honneur, monsieur Jacques, affirma Victor confus.

— Allons, madame Ledoux, acceptez, insista le beau-frère de Doltaire, en se tournant vers Thérèse qui demeurait maintenant silencieuse.

En soi, elle réfléchissait, essayait de définir à quel mobile puissant obéissait M. Jacques pour avoir pris la peine de venir à Paris si vite s'informer d'André.

Elle se demandait aussi comment, ignorant la veille au soir du sort de son ingénieur, il avait pu, en si peu de temps, se trouver renseigné si exactement.

Et l'idée préconçue qu'il savait avant cela quelque chose lui revint plus nette, plus impérieuse. Elle ne pouvait pas s'imaginer qu'il eût vu Madeleine Dalbois.

Cependant sa curiosité féminine voulait être satisfaite—car elle n'abdiquait jamais ses droits. —De secrets pressentiments lui disaient qu'entre l'usinier et son fils il y avait un lieu mystérieux qu'elle voulait connaître absolument.

Aussi lorsque son interlocuteur lui offrit à déjeuner, en s'adressant plus particulièrement à elle, ce fut sans embarras et même avec une satisfaction évidente qu'elle répondit :

— Oui, monsieur, nous acceptons, nous serons tout à fait honorés d'être avec vous.

— A la bonne heure... Dans ce cas, attendez-moi à votre hôtel, vers onze heures, car j'ai plusieurs courses à faire dans la matinée.

En achevant, il sortit de la loge, suivi de Thérèse et de Victor, puis il prit aussitôt congé en leur serrant cordialement les mains.

Tandis que les Ledoux, fort intrigués, se communiquaient leurs réflexions réciproques au sujet de son intervention et de sa sollicitude, il partit vers le boulevard Rochechouart.

Arrivé là, il regarda l'heure à sa montre; sept heures et demie seulement !

C'était bien tôt pour se rendre où il voulait aller, cependant il

n'hésita pas longtemps, il fit signe à un cocher de fiacre qui sortait de son dépôt et, tout en montant dans la voiture, jeta cette adresse.

— Rue de Monceau, 29.

Vingt minutes plus tard, il descendait au numéro indiqué, pénétrait dans la loge de la concierge et demandait le docteur Le Pallu.

— Deuxième étage, en face, cria la brave femme stupéfaite de cette visite matinale.

Lentement, pour se donner le temps de grouper ses idées, de savoir exactement ce qu'il allait dire, M. Jacques gravit les degrés recouverts d'une épaisse moquette, aux dessins élégants.

Enfin il sonna doucement à la porte indiquée, et comme le domestique qui venait d'ouvrir s'étonnait, prêt à l'éconduire, M. Jacques lui mit un louis dans la main, en le priant de faire passer sa carte au docteur pour un cas urgent.

Le valet de chambre, curieux par état, lut la carte ainsi libellée :

Comte Jacques de Presles

Avec un salut obséquieux, il dit :

— Si monsieur veut entrer au salon; je vais prévenir M. le docteur.

M. Jacques s'assit commodément, dans l'un des nombreux fauteuils qui garnissaient la vaste pièce, très luxueusement aménagée.

Bientôt sous l'influence du silence et du calme, il s'absorba dans ses pensées d'avenir et, la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur les genoux, il demeura sans rien voir des bibelots rares qui l'entouraient.

Tout l'avenir, avec ses promesses de bonheur tardif dépendait maintenant de l'existence d'André.

Un bruit de porte discrètement ouverte lui fit relever la tête brusquement.

Le docteur entra.

C'était un homme grand, mince, de tempérament sec et nerveux, d'apparence très vigoureuse.

Le front sillonné de rides profondes, bien qu'il eût à peine dépassé la cinquantaine, indiquait l'effort habituel de la pensée, la tension continue des facultés intellectuelles, aussi bien que du regard.

A son entrée, M. Jacques se leva, attendit silencieux et correct.

— C'est bien à M. le comte de Presles que j'ai l'honneur de par-

ler? demanda le praticien d'une voix très douce, qui contrastait étrangement avec l'expression de fermeté, presque dure, empreinte sur toute sa physionomie.

— Oui, mon cher maître.

Et vous me voyez en solliciteur, très pressant, bien que je n'aie pas l'avantage de vous être connu.

— Qu'à cela ne tienne, je vous écoute.

En même temps, le docteur, d'un geste aimable, indiqua un siège et s'assit lui-même.

— Voyons votre requête? fit-il.

— Tout d'abord, commença M. Jacques, je vous adresse mes excuses pour vous avoir dérangé à pareille heure, mais je n'avais pas, à la vérité, le loisir d'attendre.

— Pas du tout, vous avez fort bien fait; une demi-heure plus tard, vous ne m'auriez pas trouvé.

Généralement je fais une ou deux visites le matin, les plus urgentes, et je me rends ensuite à l'hôpital Lariboisière où m'appelle mon devoir de chef de clinique.

Parlez donc, monsieur, sans crainte et sans regrets.

— Merci de votre amitié bienveillante, répliqua M. Jacques, et pour ne point compromettre un seul des instants si précieux à tous, je vais aller sans périphrases à mon but.

— C'est ce qu'il y a de mieux en tous les cas.

— Je viens vous entretenir justement de l'hôpital Lariboisière. Vous avez reçu dans cette maison, il y a huit ou dix jours à peu près, et dans votre service même, un jeune homme grièvement blessé dans un accident de chemin de fer, arrivé sur la ligne de l'Est, près d'Esblay.

J'en ai reçu plusieurs de ces malheureux.

— Je vais préciser. Celui dont je parle, et je vous le dis tout de suite, qui m'intéresse autant que s'il était mon fils, est un garçon de vingt-quatre ans environ, grand, blond, bien bâti.

— Ah! je crois en effet savoir: un ingénieur, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Beau sujet! fit le docteur, avec une satisfaction professionnelle évidente.

— Et que vous avez heureusement arraché à la mort, presque inévitable, m'a-t-on dit ce matin.

— Je le crois.

— Qu'avait-il donc ?

— Voici : je l'avais opéré il y a quelques jours.

Il m'était arrivé avec un bras cassé, un poignet luxé et des côtes enfoncées dont j'avais pratiqué de suite et fort heureusement, la résection.

Mais je t'en moque, malgré toutes mes précautions il survint, au moment où je m'y attendais le moins, c'est-à-dire après la période de fièvre et de dépression chloroformique, des complications mortelles absolument imprévues ?...

Une fièvre de cheval, une véritable décomposition sanguine.

Entre nous, je crois à une sorte de commotion cérébrale, causée par des influences étrangères, je veux dire une grosse émotion, une secousse morale.

Bref, je le croyais perdu sans rémission, car, hier, dans la journée, il se trouvait bien bas.

Ça m'ennuyait, il m'avait été sympathique à première vue, ce beau garçon.

— Alors comment l'avez-vous sauvé ?

— Ma foi, j'ai risqué le tout pour le tout.

J'ai tenté une expérience d'application toute récente encore, et dont les résultats sont, en somme, improbables.

— Qu'est-ce donc ?

— Voici :

J'ai fait au malade deux ou trois injections sous-cutanées d'un certain serum artificiel tout nouveau. Ce liquide, très puissant, est destiné à régénérer les hématies ou, si vous le préférez, les globules rouges du sang.

J'ai pratiqué hier soir, et à minuit l'interne de garde me téléphona que le blessé dormait, avec diminution notable de la fièvre.

J'en conclus qu'il est sauvé maintenant, du moins je l'espère fermement.

— Ah ! docteur, quel bien vous me faites en me disant cela ! s'écria M. Jacques, avec un éclair de reconnaissance attendrie dans le regard.

— Maintenant, reprit le docteur, qu'avez-vous à me demander pour lui ?

— Ceci, fit M. Jacques.

Son transport immédiat, si la chose est possible, dans une chambre spéciale de l'hôpital.

— Cela coûte cher, au bas mot six francs par jour, et si ce jeune homme n'est pas riche...

— Bagatelle ! répliqua le comte avec chaleur, j'ai de la fortune pour lui, car j'en ai trop pour moi seul.

— Fort bien, tous mes compliments pour cette philanthropie. Que désirez-vous encore ?

— Une recommandation sérieuse de votre part au personnel de service, des soins exceptionnels, fussent-ils être payés supplémentairement.

— Diable... diable ! répéta le docteur comme indécis, en caressant d'un geste familier ses longs favoris.

— Voyons, mon cher maître, je vous en prie, faites tout ce que vous pourrez pour mon protégé, je vous en garderai personnellement une profonde reconnaissance.

— Eh bien, c'est dit, répliqua le docteur en se levant, vous m'avez conquis par votre franchise, j'ai lu dans vos yeux que vous vouliez faire une bonne action, je vous y aiderai.

Donc, aujourd'hui même, si la chose est possible, et avec toutes les précautions désirables, on l'installera dans la chambre no 8, pavillon du fond.

Je sais qu'elle est libre.

D'ailleurs, si vous voulez la voir, et vous rendre en même temps un compte exact de l'état de votre blessé, trouvez-vous donc à l'hôpital à l'heure de ma visite, vers dix heures, vous me suivrez.

— J'y serai, mon cher maître.

Tous mes remerciements les plus sincères, avec l'expression de ma profonde reconnaissance !

Sur ces mots, M. Jacques prit congé, reconduit jusqu'à la porte du salon par le docteur souriant.

Puis il remonta dans la voiture qui l'attendait à la porte et donna l'adresse de l'hôpital.

Là, il fit passer sa carte au directeur, mais il dut attendre plus de quarante minutes avant d'être introduit. Le fonctionnaire descendait de son appartement particulier vers neuf heures et demie.

Enfin, il put pénétrer dans son cabinet et, après avoir raconté succinctement sa visite précédente au docteur Le Pallu, il en vint à ce qui l'amena.

— J'ai peu de chose, en somme, à vous demander, monsieur le directeur.

— Je me ferai un plaisir de vous l'accorder, monsieur, si cela n'est pas contraire à nos règlements.

— Oh ! je ne crois pas. Il s'agit seulement d'obtenir de votre aimable bienveillance deux entrées permanentes pour visiter mon malade.

L'une est destinée à de braves campagnards, venus exprès à Pa-

ris pour le voir, et qui, très probablement, demeureront quelques jours ici, l'autre est pour moi.

— Mais, répondit aimablement le directeur, je ne vais avoir aucun mérite à vous accorder ça.

— Pourquoi donc ?

— Tout simplement parce que les malades payants ont le droit, prévu par le règlement, de recevoir à toute heure, sauf la nuit cependant, les visites qui viennent pour eux.

Or, puisque votre protégé va devenir un payant, nul besoin de permission, vous ne ferez qu'user de votre droit.

— C'est juste.

Cependant permettez-moi, de recommander mon pauvre jeune homme à toute votre sollicitude administrative, si d'autres difficultés se présentaient.

— C'est entendu d'avance, cher monsieur.

A l'honneur de vous revoir.

Et l'aimable fonctionnaire reconduisit son visiteur jusqu'à la porte de son cabinet.

Mais, arrivé là, il le retint.

— J'oubliais quelque chose, dit-il.

— Quoi donc ?

— Une formalité simplement, mais qu'il est indispensable de remplir.

— Laquelle ?

— Oh ! peu de chose pour vous, monsieur.

Il est d'usage, lorsqu'un malade désire une chambre spéciale, d'acquitter au moins une quinzaine de location à l'avance.

— Très bien, je suis tout prêt à verser.

— Veuillez, en ce cas, passer à l'économe, ici, à gauche ; c'est l'affaire de cinq minutes.

Puis après l'avoir accompagné lui-même jusqu'à la porte du bureau désigné, le fonctionnaire se retira.

— Au revoir, monsieur, merci ! dit M. Jacques.

Et, tandis que le directeur réintégrait son cabinet, il entra chez l'économe.

Tout fut réglé en quelques minutes, et comme l'heure de la visite approchait, M. Jacques demeura dans la cour de l'hôpital, attendant impatiemment l'arrivée du docteur Le Pallu.

Peu d'instants après le célèbre praticien descendait de voiture et, reconnaissant son visiteur du matin, il l'entraîna, disant :

— Venez, cher monsieur, je vais commencer par votre protégé, car j'ai hâte de connaître son état exact.

En parlant ainsi, il pénétra sous les hautes voûtes, respectueusement suivi de son cortège d'internes et d'élèves qui l'attendaient au seuil, et, tout droit, il monta vers la salle Nélaton.

Puis on se dirigea vers le lit portant le numéro 25, dont le docteur s'approcha, non sans précautions.

— Ouvrez doucement les rideaux, commanda-t-il à voix basse.

L'infirmière obéit, en soulevant peu à peu les voiles qui masquaient la lumière, de façon que le grand jour ne vint pas frapper trop brusquement le malade.

Le docteur regarda longuement d'abord, faisant signe à M. Jacques de rester derrière lui.

Ensuite il se pencha vers le lit où le malheureux André gisait livide, les paupières closes, dans une sorte d'état comateux, résultat de sa grande faiblesse.

Puis il lui prit la main, tâta le pouls avec attention, regarda la tableau synoptique placé à la tête du lit, et sourit enfin d'un air satisfait et rassuré.

— Va bien, fit-il laconiquement, en se tournant vers M. Jacques, attentif aux moindres impressions de sa physionomie.

Puis, tenant toujours la main de son malade, il se pencha un peu plus, disant d'une voix très douce et bienveillante :

— Eh bien, mon cher enfant, nous sommes mieux, maintenant, n'est-ce pas ?

A cet accent pitoyable, André souleva péniblement ses paupières, attacha sur le médecin un long regard triste de ses prunelles sans éclat, et fit un effort pour parler.

— Maman Thérèse?... articula-t-il faiblement.

— Qui est-ce ? interrogea très vite le docteur, en s'adressant à M. Jacques.

— Sa mère adoptive ; dites-lui qu'elle va venir bientôt.

Alors le praticien sourit à André et répliqua :

— Oui, mon enfant, maman Thérèse est ici, elle connaît votre état ; et vous la verrez bientôt.

Mais, soyez patient, vous n'êtes plus en danger, tout ira bien à présent. D'ailleurs, aujourd'hui, on va vous donner une belle chambre, où vous serez tout seul, bien tranquille et bien soigné. Et tous vos amis viendront vous voir.

A ces mots, les yeux d'André s'agrandirent, son regard exprima l'étonnement le plus profond, aussi comme une sorte d'interro-

gation muette et de contentement à la fois.

— Oui, oui, reprit le praticien, je ne me trompe pas, je sais ce que je dis. Seulement, il faut être bien sage, bien raisonnable.

On va vous panser tout à l'heure, ensuite on vous portera dans votre belle chambre.

Maintenant, voyons un peu si toutes ces machines-là n'ont pas bougé.

En disant cela il découvrit le malade, et s'assura très rapidement, de ses mains expertes, que le pansement du torse n'était pas dérangé, non plus que les appareils des deux bras.

A la vue de ce pauvre corps tout emmaillotté d'ouate et de toile, de ces membres immobilisés dans le plâtre M. Jacques frissonna douloureusement.

Une larme humecta ses cils, sa gorge se serra, étranglé par l'émotion, mais il se contint devant tous ces jeunes hommes qui le regardaient avec curiosité.

Enfin, le docteur Le Pallu remonta doucement la couverture et, se tournant vers ses élèves, il dit seulement :

— Ah! messieurs, un succès!

Fameux tout de même ce sérum artificiel, retenez bien ça, pour les cas extrêmes.

Allons allons, tout va bien!

Et par un geste contumier, il se frotta vigoureusement les deux mains.

— Monsieur Lejeune, continua-t-il, en s'adressant particulièrement à son premier interne, vous surveillerez vous-même le transport à la chambre 8.

Puis à l'infirmière :

— Fermez les rideaux, qu'il se repose!

Maintenant, messieurs, la visite, redescendons!

En même temps, il se dirigea vers la porte de la salle, la tête penchée comme absorbé par de profondes réflexions professionnelles.

Lorsqu'il fut arrivé sur le seuil, il se retourna et, spontanément, tendit sa main large ouverte à M. Jacques.

— Eh bien!... êtes-vous content, cher monsieur?

— Enchanté mon cher maître, je ne sais vraiment combien vous remercier de tant de sollicitude.

— Bast! laissez donc, c'est si naturel et si agréable pour soi-même, ces choses-là! Au fond, c'est un peu d'égoïsme!

— Oui, mais pas à la portée de tout le monde.

Encore merci de tout mon cœur, je n'oublierai jamais cela, mon cher maître.

Puis, après un long serrement de main, M. Jacques s'effaça pour laisser descendre le praticien et ses élèves.

Il partit ensuite, le cœur battant plus vite, dilaté, et comme soulagé du poids énorme qui depuis la veille l'étranglait.

Tout en se dirigeant vers l'hôtel pour déjeuner, il se demandait avec une certaine perplexité s'il allait leur apprendre tout de suite la vérité.

A n'en pas douter, il avait retrouvé, en la personne d'André, un fils cherché depuis dix ans, un fils envers qui autrefois, il avait été si coupable.

Ne serait-ce pas, en faisant à brûle-pourpoint cette révélation, porter aux braves gens qui avaient élevé l'enfant avec tant d'affectueuse sollicitude un coup d'autant plus douloureux et cruel qu'il était imprévu?

Car sa personnalité paternelle venant se placer brusquement entre eux et André devait avoir pour moindre conséquence, et dans un avenir très prochain, sans doute, la séparation inévitable de l'ingénieur et de ses parents adoptifs.

Forcément aussi, le jeune homme retrouvant d'abord son père, et bientôt après, il fallait l'espérer, sa véritable mère, vers qui devaient être montés tant de fois ses rêves les plus purs, ses espoirs d'enfant et aussi ses regrets, verrait-il diminuer l'affection qu'il portait aux Ledoux de toute la part qu'il donnerait à ses vrais parents?

Non, décidément, il valait mieux attendre, préparer les braves gens par d'adroites paroles, à des événements possibles et proches.

Ce parti arrêté, sauf à le modifier suivant les circonstances, il pénétra dans l'hôtel où les Ledoux l'attendaient dans leur chambre, impatients d'avoir des nouvelles.

— Eh bien, monsieur, demanda Thérèse, dès qu'elle le vit paraître, est-ce vrai, est-il sauvé?

— Oui, oui, ma chère dame, oui, c'est à peu près certain maintenant le docteur en répond.

— Vous l'avez vu? interrogea Victor d'un accent incrédule, les

traits contractés par une incertitude qui subsistait en dépit de la réponse de M. Jacques.

— Comme je vous vois, seulement je ne lui ai pas parlé; le médecin seul lui a fait entendre quelques mots d'espoir et d'encouragement.

Il a bien voulu lui annoncer aussi votre visite prochaine.

— Alors nous le verrons bientôt? fit Thérèse anxieuse.

— Demain matin, vous viendrez avec moi.

— Est-il au moins bien soigné, dans cette grande maison? reprit curieusement Victor.

— Oh! très bien.

J'ai fait tout le nécessaire; il va maintenant, occuper une chambre spéciale, où il sera beaucoup mieux encore, et vous pourrez le voir quand vous voudrez, sans difficultés.

— Comment avez-vous obtenu ça? demanda Thérèse étonnée de la facilité, et surtout de la rapidité avec laquelle M. Jacques avait amené ces changements.

— Bien simplement, ma chère dame... en payant.

— Mais, c'est que nous ne sommes pas riches, fit remarquer judicieusement Victor, faudra p't-être ben nous donner un peu de temps pour vous rendre c't'argent-là.

— Tout le temps que vous voudrez, mes bons amis. Mais, je vous en prie, ne vous inquiétez pas à présent de ce détail, nous en causerons plus tard, lorsque André sera tout à fait rétabli.

Maintenant, allons déjeuner, je meurs de faim.

— C'est ça, allons casser une croûte, acquiesça Victor, qui, lui aussi, habitué à manger dès le matin comme tous les campagnards, se sentait l'estomac creux.

Installés un instant plus tard dans une petite salle du restaurant de l'hôtel, ils eurent la chance d'y demeurer seuls.

Ceci les mit tout à fait à l'aise, et permit à M. Jacques de faire à ses excellents invités quelques demi-confidences touchant sa sollicitude pour André.

Et comme leur étonnement croissait à mesure qu'il parlait, il ajouta :

— Ne vous étonnez pas trop de tout ce que je fais pour votre enfant adoptif.

Comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai cru découvrir, en supputant les renseignements que vous m'avez fournis chez moi, hier soir, qu'il devait être de ma famille.

— Un de vos parents, alors? s'exclama naïvement Victor stupéfait.

Et ce serait ben, comme je l'avais dit dans le temps, un enfant de riche, vois-tu Thérèse?

— Oui, nous l'avons toujours supposé, répliqua cette dernière, devenue subitement pensive et triste.

Puis, relevant la tête tout à coup et regardant M. Jacques droit dans les yeux, comme pour juger de sa parfaite sincérité, elle reprit :

— Alors, si la chose est comme vous dites, vous avez probablement connu le vrai père et la vraie mère d'André; et puisque vous l'avez retrouvé, vous le leur rendrez peut-être?

— En effet, j'ai parfaitement connu les parents d'André, dit M. Jacques, sans répondre directement à la dernière partie de la question posée par Thérèse Ledoux; et comme vous le pensez, il sera riche bientôt, sans doute.

Sa situation doit se modifier, car il est de mon devoir de m'en occuper activement; mais que votre affection se rassure, ma bonne madame Ledoux il ne vous oubliera pas, j'en suis sûr.

Il vous doit trop de reconnaissance, et nous aussi, pour tout ce que vous avez fait pour lui, depuis son enfance.

N'est-ce pas à vous deux qu'il doit d'être l'excellent sujet, le brave garçon qu'il est aujourd'hui?

Oui, soyez sans crainte, il continuera de vous aimer comme par le passé, et moi aussi, je vous demanderai votre amitié, en souvenir de lui.

Mais il faut avant tout le laisser se rétablir complètement, et me permettre, d'autre part, de m'assurer que mes présomptions sont bien fondées, que sa parenté avec nous est indiscutable.

D'ailleurs, à ce sujet, je vous demanderai, lorsque nous serons tous de retour à Château-Thierry, de bien vouloir me montrer tout ce que vous avez conservé de son enfance.

— C'est juste, appuya Victor, parce que des fois, on peut se tromper, pas vrai?

— Enfin! murmura seulement Thérèse d'un accent attristé, qu'il vive, et soit heureux plus tard, c'est tout ce que je demande.

On n'empêche pas les événements de se produire, même ceux que l'on redoute le plus, et j'ai pensé souvent à ce que vous m'apprenez aujourd'hui.

Etranglé par l'asthme est la seule expression qui paraisse convenir à ce que l'on endure d'une attaque de ce mal. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg est au-dessus d'évaluation. Où sont tous ceux qui souffraient, vient le confort et le soulagement. La respiration devient normale et les bronches complètement libres. Ce remède sans égal vaut bien des fois son prix pour tous ceux qui l'emploient.

— Vous avez raison conclut M. Jacques; il faut aimer ses enfants non pour soi, mais pour eux-mêmes, — et leur souhaiter dans la vie la plus grande somme de bonheur possible, ce bonheur dût-il vous coûter quelques sacrifices.

La conversation ainsi engagée continua sur ce ton de confidences intimes, dont la personne de l'ingénieur faisait à peu près tous les frais.

Peu à peu, l'idée d'une séparation possible entraînait en l'esprit de Thérèse, doucement, ainsi que l'avait désiré M. Jacques, en sa pitié généreuse.

Puis il fallut songer à l'organisation du séjour à Paris des Ledoux, car Thérèse ne voulait pas repartir pour Brasles sans avoir vu son fils adoptif, et sans être bien certaine de sa guérison prochaine.

Vers la fin du déjeuner, une discussion cordiale s'engagea entre elle et son mari.

Il fallait de toute nécessité que l'un des deux repartit le jour même pour le pays. Il y avait là-bas, à la petite ferme, des animaux qui ne pouvaient demeurer sans nourriture pendant vingt-quatre heures.

Ce fut une lutte généreuse de cœur, de dévouement et d'amour quasi paternel, mais, comme presque toujours en pareil cas, la femme l'emporta, grâce à sa diplomatie, toute sentimentale qu'elle fût en l'espèce.

Il fut entendu que Thérèse resterait huit jours à Paris, à l'hôtel de Mâcon, où M. Jacques lui-même allait se loger pour être à proximité de l'hôpital.

Donc, le café dégusté, Victor Ledoux, bien à regret, et avec de profonds soupirs, dut reprendre le train de trois heures pour Château-Thierry.

Après son départ, M. Jacques écrivit une longue lettre à son beau-frère, M. Doltaire, pour le mettre au courant de tous les événements imprévus qui venaient de bouleverser son existence. En même temps il lui annonçait son intention de séjourner à Paris pendant quelque temps, et il le priait, en conséquence, de revenir à l'usine sans tarder.

Le lendemain matin, vers huit heures, M. Jacques et Thérèse se rendirent ensemble à Lariboisière, et ils purent voir leur malade pendant quelques minutes.

La scène fut touchante et remua profondément le cœur de M. Jacques.

Le blessé ne pouvait se lasser de regarder et d'embrasser sa mère adoptive, et ses yeux affaiblis par la maladie brillaient d'une joie intérieure et intense que, redoutant une émotion trop forte, l'associé de M. Doltaire crut devoir y mettre bientôt un terme.

En ce qui le concernait personnellement, et bien que son cœur bondit au-devant de ce cher fils, retrouvé presque miraculeusement, M. Jacques ne se trahit point.

Il se contenta, ce jour-là, de se faire reconnaître comme un bon ami, de presser longuement la main du malade, en lui disant quelques paroles bienveillantes et remplies d'espoir, puis il se retira, en proie à une telle agitation intérieure que Thérèse Ledoux s'en aperçut.

Deux ou trois journées se passèrent ainsi, à l'entière satisfaction des deux bons génies qui veillaient sur les jours d'André.

Tous les soirs, M. Jacques et Thérèse dinaient ensemble dans le petit salon de l'hôtel et, insensiblement, celui-ci avait amené à lui confesser sa conduite étrange et peu digne de son caractère avec Madeleine Dallebois.

Alors, prenant bravement le parti de la jeune fille méprisée, M. Jacques amenait tout doucement Thérèse à changer d'opinion sur son compte, et à regretter sa dureté.

Elle apprit donc avec une profonde émotion, et non sans soulagement, tout à la fois, la tentative de suicide de la jeune fille et son sauvetage.

Souvent aussi, le matin, les deux amis se réunissaient tout au moins les jours où les courses que faisait M. Jacques lui permettaient de revenir pour l'heure du déjeuner.

Ce matin-là, c'était le jeudi, l'associé de Doltaire s'apprêtait précisément à partir vers huit heures, lorsqu'un facteur de télégraphe lui remit une dépêche ainsi conçue :

« Monsieur Jacques,

« Hôtel de Mâcon, 98, boulevard de Strasbourg, Paris.

« Venez immédiatement; une femme, victime d'un crime terrible, transportée mourante, hôpital Château-Thierry, veut confier secret important.

« Signé: Doltaire. »

Profondément troublé, avec le vague pressentiment que cela se

se de son départ subit, en la ratachait à l'histoire d'André, M. Jacques prévint aussitôt Thérèse de son départ soudain, en la priant d'attendre son retour qui, probablement, aurait lieu le lendemain.

Une demi-heure plus tard, il prenait l'express de neuf heures dix du matin pour Château-Thierry.

VIII

Après que Marcel eut rempli les quelques formalités indispensables pour l'admission de la malheureuse Rosalie à l'hôpital de Château-Thierry, il laissa repartir les gens de Blesmes qui avaient apporté la pauvre femme.

Et, après avoir réfléchi à ce qu'il convenait de faire, il se décida, comme c'était son devoir, à prévenir la justice, cependant soucieux de ne point faire intervenir dans l'affaire la personnalité de Mme de Presles qui, implicitement, s'y trouvait mêlée en la personne du pseudo-Georges.

Il se rendit chez le procureur de la République dont il connaissait la demeure et, après avoir insisté pour qu'on réveillât le magistrat, malgré l'heure indue, il fut enfin invité à attendre.

Encore tout ensommeillé et de premier accueil maussade, le procureur pria le jeune homme de lui exposer brièvement l'objet de cette visite intempestive.

Il ne pouvait se douter encore de l'importance qu'elle allait revêtir bientôt; importance qui devait infailliblement solliciter ses facultés et ses aptitudes professionnelles.

— Monsieur le procureur, commença le jeune homme, je vais être aussi concis que possible.

Je suis certain, d'ailleurs, que vous voudrez bien m'excuser de vous avoir dérangé à pareille heure, lorsque vous connaîtrez le crime affreux dont je viens d'être le témoin.

— Quel est ce crime ?

— Une femme, une servante de ferme du pays, vint d'être assassinée, il y a deux ou trois heures environ, près du village de Blesmes.

— Assassinée! vous êtes sûr ? demanda le magistrat d'un accent incrédule et ironique; dévalisée, plutôt ?

— Si ce n'était que cela, j'aurais attendu peut-être, monsieur le procureur, que le jour fût venu pour vous en informer. Mais, je vous le répète, il s'agit d'un crime horrible.

La femme assaillie près du pont du chemin de fer, sur le chemin de la Marne, où elle avait été attirée sans doute, tout renversée, ligotée à l'aide de cordages et portée sur la voie ferrée au moment de l'arrivée d'un express.

— Oh! oh! voilà qui se corse! murmura le magistrat plus intéressé déjà, et d'un ton plus sérieux aussi.

— Malheureusement, continua Marcel sans s'émouvoir, la scène eut lieu si vite, qu'en dépit de mon désir de le faire, je ne pus me porter à temps au secours de la malheureuse femme.

Je remontais en cet instant vers Blesmes et, de loin, j'avais aperçu la lutte, mais sans pouvoir m'interposer.

Cependant je courus au-devant de l'express et je criai d'arrêter, j'agitai les bras, faisant en vain des signaux avec l'espoir d'être vu ou entendu par le mécanicien ou le chauffeur.

Ce fut inutile, le train lancé à toute vitesse passa comme une trombe.

— Et la femme? demanda le procureur d'un accent avide.

— Fut à moitié broyée! répliqua Marcel avec un long frissonnement au souvenir de l'événement tragique auquel il avait assisté impuissant.

Oui, continua-t-il, les yeux baissés à terre, comme s'il revoyait la terrible scène, la machine arrivant sur elle la rejeta d'abord à l'aide de son chasse-pierres, mais le pauvre corps, déjà mutilé, roula sur les rails de telle façon que le train tout entier lui passa sur les jambes.

— C'est affreux! s'écria le procureur attentif et haletant.

Et, reprit-il, cette femme est-elle morte ?

— Non, pas encore.

Je m'élançai à son secours et je la traînai toute sanglante sur un côté de la voie, et je courus à Blesmes chercher des aides.

Elle vient d'être apportée ici par des gens du village qui ont



Montre-Bracelet pour Dame ou Monsieur, Sacoche perlée, Allumeur automatique, Cadran musical, Horloge, Set de Toilette, Set de Pipes, Agrandissement de portraits au crayon, sépia, ou en couleur, votre choix pour la vente de 20 bouteilles de parfum.
Metropolitan Premium Reg'd
853 rue Roy,
Chambre 4, Montréal, Que. Dept.

bien voulu la transporter sur une civière improvisée. Elle a été admise à l'hôpital il y a une heure environ, et le médecin, aussitôt prévenu, doit être à son chevet maintenant.

— Bien, je l'interrogerai ce matin même, si toutefois elle peut parler.

Peut-être connaît-elle ses assassins ? ... car ils étaient plusieurs, sans doute ?

— Deux exactement.

— Comment le savez-vous ?

— Je les ai vu s'enfuir au moment précis où j'arrivai sur le pont.

— Les connaissez-vous... au moins de vue ?

— Pas du tout.

En disant cela, Marcel abaissa son regard et détourna la tête un peu confus du mensonge qu'il faisait, mais en soi il le jugeait indispensable à la tranquillité de Mme de Presles.

— Pourriez-vous néanmoins me donner quelques indications sur les individus aperçus ? demanda le procureur, tout à son sujet maintenant.

— Ma foi, monsieur le procureur, je cherche à me souvenir, à me représenter les attitudes, les allures générales, la mise ; quelque chose enfin qui puisse guider les premières démarches.

Mais il est bien évident que je ne puis vous donner des signalements précis. J'ai vu ces misérables d'assez loin, et durant de trop courts instants.

Vous comprenez aussi, la nuit, les détails vous échappent.

Cependant, je crois pouvoir vous affirmer ceci :

L'un des assassins est grand et maigre, un peu voûté, avec l'allure, les apparences d'un homme d'une cinquantaine d'années. Assez bien vêtu, de sombre, genre d'un vieux professeur.

L'autre, plus petit, paraissait plus jeune.

Il doit être brun, très probablement, portant des vêtements de coupe assez élégante.

Ni l'un ni l'autre ne doivent être du pays.

— Qui peut vous faire croire cela ?

— Rien, une impression, une intuition plutôt.

— Oui, je comprends, répliqua le magistrat, vous devez connaître certainement les allures des gens de Blesmes.

Mais, bien que ces signalements soient assez vagues, en effet, ils constituent cependant une sorte de base, fragile en vérité, mais pouvant permettre d'attirer l'attention sur des individus sem-

blables à ceux-là. Je vais immédiatement faire télégraphier à toutes les gares de la ligne, et faire prévenir aussi les brigades de gendarmerie du département, ainsi que le procureur de la République de Paris.

J'irai ensuite à l'hôpital, pour interroger la victime.

En achevant le procureur se levant pour congédier Marcel, celui-ci, d'ailleurs, parut heureux d'échapper à de nouvelles questions qui l'eussent peut-être embarrassé.

Comme il franchissait le seuil de l'appartement, reconduit par le magistrat, ce dernier le retint un instant.

— J'oubliais, dit-il, de vous demander votre nom et votre adresse. Tout en vous remerciant au nom de la justice même d'être venu spontanément nous dire ce que vous saviez, et aussi d'avoir secouru la victime de ces misérables, il nous est indispensable de savoir qui vous êtes.

Nous aurons, sans doute, besoin de vous encore, et je vous serais reconnaissant de bien vouloir demeurer à notre disposition.

— Je comprends fort bien cela, et je vais vous satisfaire, répondit le jeune homme, intérieurement perplexe et hésitant, en dépit de la fermeté de son accent.

Mais il reconnut vite qu'il lui serait difficile, sinon même préjudiciable pour l'avenir, de déguiser sa personnalité.

— Je me nomme M. Marcel, tout court, j'habite le château du Roc, chez ma marraine, Mme de Presles.

— Ah ! très bien, très bien, fit le magistrat, tout en notant rapidement ces indications, sur un carnet de poche.

J'ai eu l'honneur de rencontrer plusieurs fois Mme de Presles en ville, continua-t-il, souriant et beaucoup plus affable pour son visiteur, maintenant qu'il le savait si bien apparenté.

En même temps, il tendit la main au jeune homme.

— J'espère, monsieur, que j'aurai l'honneur de vous revoir ; présentez, je vous prie, mes hommages à Mme de Presles.

— Au revoir, monsieur, à votre disparition.

Sur ces mots un peu secs, Marcel se retira, pressé d'en finir et de pouvoir réfléchir en la solitude de son esprit.

Quelques minutes plus tard, il rentrait à son hôtel, tout en prévoyant bien qu'il ne pourrait dormir, en raison des diverses émo-

tions éprouvées ; il se coucha, cependant, désireux au moins de reposer ses membres lassés.

Vers le jour, il s'endormit enfin d'un sommeil agité, nerveux, et se leva seulement vers neuf heures du matin.

Il fit aussitôt sa toilette, solda sa petite note à l'hôtel, et se mit en route pour le Roc.

Il faisait bon marcher, la nuit avait été froide, une petite gelée blanche poudrait à frimas les grands arbres et les champs, la bise frappait le visage, activant la circulation sanguine.

En route, il réfléchissait à ce qu'il allait apprendre à sa marraine, et comment il le lui dirait.

Il commença par élaborer plusieurs plans à cet égard, tous plus compliqués les uns que les autres, et destinés peut-être à amortir le coup, sinon douloureux, tout au moins pénible qu'il porterait à la comtesse.

Sans doute, les espoirs maternels de la pauvre femme devaient avoir pris plus de consistance, depuis son départ. Elle commençait, peut-être, aveuglée par ses désirs de tendresse inassouvie, à s'attacher au misérable dont elle était la dupe ?

Mais, comme il arrive presque toujours en pareil cas, il rejeta une à une les différentes combinaisons, pour finir par adopter la plus simple ; c'est-à-dire qu'il se promit de dire toute la vérité.

Une seule chose l'embarrassait cependant ; la présence possible du misérable nommé monsieur Georges.

Comment allait-il en user personnellement avec lui ?

Quelle attitude Mme de Presles allait-elle prendre, en raison de l'extrême gravité de cette situation ?

Allait-elle le chasser honteusement ou serait-elle assez forte, assez maîtresse d'elle-même pour s'infliger ce supplice moral de le conserver à sa vue pendant un jour ou deux encore ?

Ce parti lui semblait, à lui, Marcel, le plus habile.

Et l'idée lui vint de conseiller à Mme de Presles, de paraître absolument ignorante, vis-à-vis de l'ignoble personnage, pour le laisser s'endormir dans la plus parfaite sécurité, tandis qu'on déciderait des mesures à prendre ultérieurement.

Prévenir la justice, et faire prendre Georges au château même, lui paraissait le plus sûr, quant à sa capture.

Cela n'aurait d'autre inconvénient que de mêler plus directement la comtesse à la cause.

Mais après tout, comment éviter cela sans risquer de laisser impuni le crime commis sur la servante des Fresnes ?

Enfin Mme de Presles, d'autre part, avait le droit d'exiger un châtement pour l'infâme leurre dont elle était victime.

Sur cette conclusion, Marcel pressa le pas, désireux d'arriver le plus vite possible au château, et de s'y décharger du secret terrible qui l'obsédait, en même temps que d'éclairer sa marraine sur les ignobles menées du personnage, si bénévolement accueilli par elle.

Il arriva bientôt à Blesmes, et malgré tout son désir de ne perdre aucun instant, il dut s'arrêter plusieurs fois dans le village.

Les habitants, mis au courant, dès le matin, de l'horrible crime qui s'était accompli dans la nuit, et de la part active que le jeune homme avait prise au sauvetage de la victime, sortaient de leurs maisons pour l'interroger au passage.

Il répondit à tous brièvement, que la Borgne était entrée à l'hôpital de Château-Thierry, qu'elle n'était pas morte encore, et qu'enfin la justice avait été informée par ses soins.

D'autre part, il apprit que maître Dallebois prévenu, dès la première heure, par l'obligeant aubergiste de la route, s'était rendu à la ville, où il allait s'assurer par lui-même de l'état exact de la malheureuse servante.

Et ces quelques mots, ramenant brusquement en son esprit le souvenir de la ferme des Fresnes, eurent pour conséquence logique de lui rappeler Madeleine, en ravivant du même coup la plaie saignante de son amour méprisé.

Mais, nous l'avons dit déjà, l'heureuse transformation commencée en lui, par cet amour même, s'était accentuée sous l'empire tout-puissant de la souffrance, et faisait chaque jour de nouveau progrès.

Son âme s'affinait, sa sensibilité, pour ainsi dire, et la haine qui, autrefois, l'animait contre André, la passion farouche et brutale qu'il nourrissait pour Madeleine, tout cela s'était adouci, fondu au feu purificateur de la douleur.

Puis l'épouvantable accident dont l'ingénieur avait été victime, la fuite de Madeleine, sa noble résignation à souffrir, son courage à partager le travail, à supporter la misère des dames Carrol, tout cela l'avait touché profondément aussi.

Et tout naturellement aussi, la comparaison s'était établie, mais non à son avantage.

Il s'était jugé, avec pleine justice, et s'humiliant en soi, reconnaissant ses torts passés, il avait pris le secret engagement de se rendre meilleur encore.

De sorte qu'à cette heure, où le doux et si cruel souvenir de Madeleine venait hanter son cerveau, et faire battre plus vite son cœur débordant d'amour, il s'efforçait de ne ressentir pour la jeune fille malheureuse qu'une généreuse pitié, capable d'aller bientôt jusqu'au sacrifice.

En lui-même, il ne craignait pas de souhaiter la guérison d'André, il pensa que l'ingénieur mériterait tout le bonheur que pourrait lui apporter Madeleine.

Et, devenant presque sublime d'abnégation, sans bien s'en rendre compte, il se jura d'aider par tous les moyens en son pouvoir à la réunion définitive des deux jeunes gens.

Ainsi le Marcel des jours passés était bien loin, s'effaçait peu à peu, pour faire place à un homme nouveau, plus grand, plus noble et plus digne.

Cependant comme le jeune homme, après avoir dépassé le village de Blesmes, et gravi la rude côte qui mène au Roc, en traversant le haut des bois de Presles, débouchait dans le chemin du château, bordé de ses grands frênes, son cœur eut un tressaillement subit; il reçut comme un choc.

Il apercevait maintenant les grands bâtiments de la ferme, derrière lesquels les tourelles du château se profilaient dans la brume matinale.

Madeleine était-elle là ?

La verrait-il seulement, pourrait-il seulement lui dire quelques mots, simplement respectueux, mais suffisants pour la bien assurer de son dévouement, de son abnégation, et pour mériter peu à peu, à défaut de son amour, son estime et son affection.

— Ah! Madeleine, Madeleine, gémit-il intérieurement, comme je vous aime !

Mais il fit un effort de volonté, se roidit contre l'émotion personnelle qui l'envahissait, pour ne songer qu'à la gravité des circonstances le ramenant au Roc ce jour-là.

Enfin, il franchit la grille du château, gravit rapidement les marches du perron, et pria la femme de chambre de la comtesse de prévenir immédiatement celle-ci de son retour.

Il n'eut pas à attendre longtemps, Mme de Presles entra bientôt, le visage soucieux, le front barré d'une ride.

— Ah! mon cher enfant mon cher Marcel, fit-elle cependant dès le seuil, tandis que son regard s'illuminait d'une lueur joyeuse, que je suis heureuse de vous revoir !

— Moi aussi, marraine, je suis bien heureux d'être de retour, croyez-le.

Mais avant de vous dire ce que je pense sur ce sujet intime, permettez-moi de vous parler d'abord de choses pressées et très graves, dont la communication ne comporte aucun retard.

— En effet, Marcel, vous avez l'air tout agité.

— On le serait à moins, marraine.

— Je suis certaine que vous avez appris en route la triste nouvelle ?

— Parlez-vous du crime de cette nuit ?

— Oui, mon enfant, c'est cela même; je l'ai appris ce matin, j'en étais terrifiée.

Alors vous savez, vous aussi, on vous a dit ce qui était arrivé ?

— Je sais tout, j'en sais même beaucoup plus long que personne sur ce triste et épouvantable sujet.

Aussi vais-je vous prier, marraine, de donner des ordres sévères pour qu'on ne nous dérange pas, car j'ai à vous apprendre sans retard des choses de la plus haute importance.

— Vous m'effrayez, mon enfant.

Tout en disant cela, la comtesse sonna sa femme de chambre, et, comme le désirait Marcel, elle lui intima l'ordre, de ne laisser entrer personne, sous aucun prétexte.

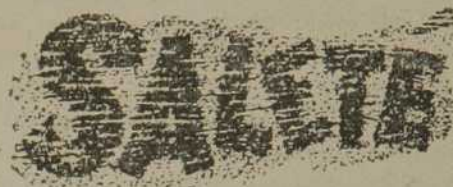
La porte soigneusement refermée sur la camériste, Marcel rapprocha son fauteuil de celui de Mme de Presles, pour parler de plus près.

— Dites-moi, marraine, commençait-il brusquement, tout en abaissant le timbre de sa voix, où en êtes-vous avec ce Georges, avec cet individu que vous avez accueilli si facilement ici, sous prétexte d'une parenté problématique ?

— Pourquoi cette question, indiscrete d'abord et un peu brutale dans la forme, mon cher enfant? répliqua la comtesse piquée, sans savoir où le jeune homme voulait en venir.

— Oh! marraine, je vous en prie, promettez-moi d'excuser à l'avance, pour l'entretien que

Old Dutch Cleanser chasse la



et sauvegarde votre famille par sa

Propreté Hygiénique

La santé règne dans les maisons où Old Dutch Cleanser est en honneur

Old Dutch Cleanser protège votre foyer par sa propreté hygiénique en supprimant les impuretés dangereuses et invisibles aussi bien que la malpropreté visible. Old Dutch chasse toute la saleté—il n'en laisse pas un atome.

Il n'y a rien comme Old Dutch. A l'oeil nu ce n'est qu'une fine poudre, mais sous le microscope on voit des milliers de paillettes plates d'un caractère particulier. Ces particules possèdent des qualités détersives—elles détachent la saleté.

Ce dessin très amplifié d'une particule de Old Dutch montre comment elle opère efficacement et sûrement. Etant plates, ces particules ont un parfait contact avec la surface. Elles nettoient à la perfection et laissent la surface douce et sans la moindre égratignure. Old Dutch n'endommage pas les mains.

Old Dutch n'égratigne pas.

Evitez le silex dommageable. On voit ici, à droite, la photographie considérablement agrandie d'une particule de silex au travail. Etant de forme irrégulière, ses pointes rugueuses pénètrent dans la surface et laissent des stries qui non seulement portent atteinte à sa beauté mais forment des cavités où la saleté et les impuretés viennent se loger.

Fabrication Canadienne.



Des beaux romans !

Encore des beaux romans ! !

Toujours des beaux romans ! ! !

DANS

La Revue Populaire

DE DECEMBRE

Au Château de l'Ours

Par
B. Neullies

Un abonnement d'un an à la Revue Populaire constitue un cadeau très apprécié.

Chez tous les
dépositaires
15 SOUS
le numéro

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

nous allons avoir, tout ce qui pourrait vous paraître de ma part indiscret ou un peu rude.

Le seul mobile qui me guide, en ce moment, est le souci de l'honneur de votre nom respecté, de votre repos et enfin de votre bonheur futur.

— Eh bien, parlez, mon enfant, comme vous l'entendrez; questionnez-moi, si vous le désirez, je vous répondrai sincèrement. Rien qu'à votre accent, je devine, je comprends que votre cœur vous inspire ces paroles, et je vous crois à l'avance.

— Merci, marraine. Donc, aimez-vous ce Georges ?

— Hélas ! non. Je l'aurais voulu, mais je n'ai pu arriver à ce résultat; mon âme, malgré moi, s'est révoltée, s'est rebellée contre tous les raisonnements de mon esprit.

L'instinct, chez les femmes, est souvent plus puissant et plus clairvoyant que la raison.

D'ailleurs, à propos de cet homme, je dois vous apprendre une chose extraordinaire; il a disparu depuis hier soir, après dîner.

— Disparu ! s'écria Marcel, en se levant, comme soulevé par l'étonnement, alors j'arrive trop tard.

— Oui, disparu, mon enfant ! J'ai interrogé les domestiques, j'ai fait demander à la ferme, et même à Blesmes; on ne l'a vu nulle part.

— Trop tard ! trop tard ! murmura Marcel d'une voix sombre.

— Que voulez-vous dire ? demanda la comtesse surprise à son tour, par les mots, l'attitude étrange, et le ton dont avait parlé son filleul.

— Vous allez le savoir, marraine.

Mais, avant cela, pouvez-vous m'affirmer que ce misérable s'est enfui sans vous avoir volé ?

— Ce misérable ? c'est enfui ?... me voler ?... répéta la comtesse d'une voix étrange, le regard avidement fixé sur celui de son filleul.

Je vous en prie, Marcel, parlez vite, mon enfant, expliquez-vous ?...

Vous me faites craindre des choses effrayantes.

Après le crime commis cette nuit sur cette pauvre servante... cette fuite, votre air agité, vos réticences et ces épithètes, ces soupçons ?...

Y aurait-il... serait-il possible qu'il existait vraiment entre ces deux faits une corrélation quelconque !

— Oui, marraine, malheureusement, fit gravement Marcel, cela est absolument certain.

Cet homme, le misérable que vous aviez recueilli dans votre maison, à qui vous aviez follement rêvé peut-être de donner votre nom, votre fortune, et sans doute aussi la plus large place en votre cœur généreux, cet homme dis-je, est l'un des deux assassins de Rosalie !

— Lui, un assassin !... l'un des deux... Oh ! c'est horrible, horrible !...

Et cette révélation laissa la comtesse de Presles un instant anéantie, écrasée sous l'énormité de l'événement...

— Mais comment avez-vous appris cela ? reprit-elle, après un instant.

— J'ai tout vu, marraine, tout entendu; j'ai malheureusement assisté, sans pouvoir l'empêcher, à l'exécution du crime.

Rosalie a été attirée dans un guet-apens par ce Dufresne, l'homme d'affaires que vous avez reçu avant-hier, ici même; je le sais, et par ce Georges qui était votre hôte.

Cette femme était la complice de ces deux hommes, et le but ignoble de ces trois misérables était d'exploiter votre douleur maternelle, vos angoisses et vos désirs, pour s'approprier une partie de votre fortune, tout au moins pour vous extorquer de fortes sommes.

Le refus seul de la servante, de prêter momentanément à la combinaison de l'homme d'affaires, a causé sa mort; ses complices ont craint qu'elle ne les dénonçât.

En arrivant à cette partie de l'entretien, Marcel baissa la voix davantage pour raconter par le menu, à Mme de Presles, indignée et bouleversée tout à la fois, la scène entière qui avait eu lieu entre Dufresne, Monseigneur du Surin et la Borgne.

Cependant, comme il se l'était promis à lui-même, il évita de prononcer les mots qui eussent pu laisser supposer à la comtesse que Rosalie avait jadis joué un rôle dans l'enlèvement de son enfant.

Il craignait de rallumer des espoirs irréalisables.

Puis il dit comment s'était exactement accompli le meurtre, dans quel état lamentable il avait retrouvé la servante après le passage du train.

Enfin, après avoir informé la comtesse de l'admission de la malheureuse victime à l'hôpital de Château-Thierry, il raconta sa visite nocturne au procureur

de la République et lui répéta mot pour mot l'entretien qu'il avait eu avec ce magistrat.

— Ai-je bien fait de parler ainsi ? demanda-t-il en terminant.

— Certes, mon cher enfant, je vous remercie de tout mon cœur pour la délicatesse et la circonspection que vous avez montrées en cette circonstance très difficile.

Mais si pénible qu'il me soit d'avouer mes secrètes douleurs, et d'ouvrir à des étrangers la plaie intime de mon âme, de leur laisser ainsi fouiller dans l'incurable détresse de mon passé, je n'hésiterai pas à confesser toute la vérité.

Il faut que ces misérables soient punis...

Je compte sur vous, mon cher enfant, pour m'accompagner, dès tantôt, chez le procureur de la République ?

— Nous irons, marraine.

— Nous essayerons aussi de voir cette malheureuse femme.

Peut-être, saurai-je par elle quelque chose du mystérieux et si cruel passé !

Car, pour avoir essayé de m'exploiter ainsi, n'a-t-il pas fallu, de toute nécessité, que ces gens en soient instruits ?

— Je le souhaite de tout mon cœur, ma chère marraine, répliqua Marcel d'une voix si étrangement émue que Mme de Presles en fut touchée.

Et j'admire en vous combien la tendresse maternelle est puissante et vivace, qui peut ainsi vous conserver la foi dans l'avenir si improbable.

— Oh ! Marcel, fit-elle, qu'il m'est doux, en ces heures douloureuses, de vous entendre parler ainsi.

C'est pour mon pauvre cœur, si affreusement déçu par l'infamie dont je suis victime, une précieuse consolation.

Merci, mon enfant, merci !

En disant ces mots d'une voix attristée, mais empreinte d'une véritable affection reconnaissante, la comtesse se leva, prit à deux mains la tête de son filleul et l'embrassa longuement au front.

Sous ce baiser Marcel se sentit tressaillir généreusement, il releva la tête avec un regard de fierté, comme satisfait en soi de la loyauté de sa conduite et de la dignité de ses sentiments.

— Allons, mon enfant, remettons-nous, dit Mme de Presles avec effort; nous aurons besoin bientôt de toute notre fermeté, de tous nos moyens.

Mais surtout, je vous en prie, pas un mot à personne, avant que nous ayons vu le procureur de la République.

— Ne craignez rien, marraine, je comprends aujourd'hui bien des choses qui m'échappaient avant, et la discrétion me vient avec le reste.

Il reprit d'une voix subitement changée, et dont l'inflexion, tendrement douloureuse, contrastait singulièrement avec son accent de fermeté précédent.

— Puis-je, maintenant, vous demander si vous avez des nouvelles de Madeleine Dallebois ?

— De Madeleine ?...

Non, mon cher Marcel, je n'ai reçu qu'une seule lettre d'elle; lettre que vous avez vue d'ailleurs, et qui, je l'ai pensé, avait un peu décidé de votre départ.

— C'est vrai, car je m'éloignais à contre-cœur.

Alors depuis sa fuite vous ne savez rien de nouveau ?

— Rien.

— Pourtant elle a quitté Paris, pour revenir dans le département.

— En êtes-vous certain ?

— Absolument. Je me suis rendu, il y a deux jours, chez les amis où elle habitait, rue de Charonne, et j'ai appris là son départ pour Brasles.

Elle venait, à la prière d'André Ledoux blessé, et en traitement à l'hôpital Lariboisière, chercher ses parents.

Et j'ose vous avouer, marraine, que je comptais bien la retrouver ici; j'espérais la revoir chez son père pardonnée et plus heureuse.

— Elle n'y est pas revenue.

— Alors, où est-elle ? que peut-il lui être arrivé ?

— Peut-être recevrai-je prochainement de ses nouvelles.

En tout cas je vous recommande, Marcel, si vous allez à la ferme des Fresnes, de ne parler d'elle en aucune façon.

Dallebois est toujours aussi sans nouvelle, je le sais, et il a beaucoup changé depuis quelque temps.

Il s'affecte, le chagrin le mine, il fait peine à voir; car, sous son enveloppe fruste, c'est au fond un excellent homme. Il adorait sa fille et il la pleure maintenant tous les jours.

— C'est bien, marraine, je vous promets de ne point parler d'elle, répliqua Marcel d'une voix sourde, comme voilée d'une tristesse insurmontable.

Puis il sortit tout pensif, le cœur gonflé d'amertume et de chagrin à la pensée que, peut-

être, Madeleine, poussé par le désespoir, avait disparu pour toujours.

S'il eût été moins préoccupé de la disparition de la jeune fille, il eût alors réfléchi à ce que lui avait appris Mme de Presles, relativement au départ subit du pseudo-Georges.

Il était exact que le misérable n'avait pas reparu au château depuis la veille au soir.

Il n'y pouvait plus reparaître.

En effet, dès que Rosalie la Borgne, ligotée, avait été déposée sur la voie ferrée, offerte ainsi à l'épouvantable mort qui l'attendait infailliblement, Dufresne et Monseigneur du Surin s'étaient empressés de gravir le sentier qui remontait sur le chemin de la Marne.

Arrivés là, et après avoir fait quelques pas, ils s'arrêtèrent tous deux, se retournèrent en même temps, inconsciemment attirés par le bruit que faisait l'express arrivant à toute vapeur.

C'est alors qu'ils aperçurent de loin, avec une stupéfaction mêlée d'effroi, Marcel courant en avant le long de la ligne, en agitant les bras pour essayer de faire arrêter le train.

— Pincés! hurla Dufresne, livide et frémissant: vite, vite, fuyons vers Château-Thierry, il n'y a pas une minute à perdre.

— Oh! là, là, cria du Surin, en v'là une guigne!

C'te canaille de Rosalie nous a porté malheur!

— Détalons, détalons! reprit Dufresne pour toute réponse.

En même temps, il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes pour rejoindre la grand'route.

Son complice l'imita, et tous deux franchirent, sans parler, les trois kilomètres qui séparent Blesmes de Château-Thierry.

Cependant, lorsqu'ils arrivèrent près du passage à niveau, Dufresne, que la course avait essoufflé plus encore que du Surin, mais dont l'esprit d'abord bouleversé s'était un peu ressaisi, commanda d'un accent étouffé:

— Au pas, et soyons prudents. Suis-moi, sans un mot. Plus tard, et plus loin, nous causerons.

Monseigneur du Surin obéit sans répondre.

Ils traversèrent alors le quartier de la gare, dénommé la Nouvelle France, sans, d'ailleurs, rencontrer personne.

Quelques minutes plus tard, et comme les deux hommes arrivaient à l'entrée du faubourg de Marne, où se trouve un petit

square qui forme rond-point, Dufresne tourna sur sa droite et pénétra dans le faubourg endormi, franchit bientôt le pont de la Marne, et s'engagea enfin sur la route qui conduit à Mareuil-sur-Ourcq, en tournant le dos à la ville.

Il allait ainsi à l'aventure, convaincu cependant qu'il marchait à peu près dans une direction vaguement préconçue, mais qu'il espérait préciser bientôt.

Il continua son chemin, pendant près d'une heure, sans prononcer une seule parole, bien que du Surin se tint constamment à son côté, le regard souvent fixé sur lui.

Ce fut seulement après avoir dépassé le village de Mareuil que, voyant devant eux s'allonger la route plate, dénuée d'arbres, entre les champs immenses et déserts d'un côté, et la Marne de l'autre, les deux misérables s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine.

— Maintenant, dit Dufresne, parlons vite et bien.

Il s'agit de s'éloigner de la contrée au plus tôt, et rapidement, si nous tenons à notre peau, ou si tu le préfères, à notre tête.

— Si j'y tiens, tu penses, mon vieux! répliqua du Surin, frissonnant de peur.

— On nous a vus, c'est certain, continua Dufresne, peut-être même nous a-t-on entendus?

Savoir qui c'est, si nous sommes reconnus ou si nous ne le sommes pas, c'est impossible, et d'ailleurs inutile, à présent.

La partie est perdue, et nous avec.

— Je te crois, approuva du Surin, nous v'là dans de sales draps.

— Nous n'avons donc qu'une chose à faire, filer au plus vite, essayer de mettre toute la distance que nous pourrions entre nous et Château-Thierry.

— Et surtout entre nous et les gendarmes, répliqua du Surin, raillant sinistrement.

— Tu l'as dit, mon petit. A l'heure qu'il est, ils doivent être p'venus déjà, et à nos trousses.

C'est pas pour rien qu'on a inventé le télégraphe.

— Brou!... j'en ai froid dans le dos! fit le jeune escarpe, en tressaillant involontairement.

— Blague pas, reprit Dufresne, nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, il s'en faut de beaucoup.

— Malheureusement!

— Et nous n'avons pas de temps à perdre, au contraire.



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabrique à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:		
Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie: Berthierville, Qué. Bureau chef: Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

— Ben, qu'est-ce qu'on va faire, maintenant?

— Je vais te le dire; d'abord nous allons marcher toute la nuit.

— Où va-t-on?

— Je ne sais pas encore.

Cependant, voilà mon idée, en bloc:

Nous allons nous éloigner de la ligne de l'Est, et obliquer vers le Nord.

Attends un peu que je m'oriente, continua-t-il, en cherchant à se placer aussi exactement que possible dans la direction de Paris par rapport à Château-Thierry.

Bon, fit-il encore, après quelques tâtonnements, la ville Lumière est là, donc le Nord est un peu à ma droite, c'est par là qu'il faut aller, en appuyant légèrement vers l'Ouest, pour trouver Creil.

Nous tâcherons d'atteindre dès demain cette ville; d'ailleurs, le département de l'Oise touche à celui de l'Aisne.

Arrivés là, nous nous séparons pour rentrer isolément dans Paris par le chemin de fer.

— Ah! tu y retournes? demanda du Surin, anxieux, et en dardant un regard méfiant sur son complice.

— Parbleu, où veux-tu aller?... C'est encore là qu'on se cache le mieux; on peut trouver les copains de la pègre qui vous offrent un gîte sûr.

Mais, objecta du Surin, et de la galette pour prendre le train, et pour boulotter en route?

— Je m'en charge.

J'en avais un peu sur moi, je te donnerai ce qu'il faudra, du moins ce que je pourrai.

— Et puis c'est tout ton plan? demanda le jeune escarpe, surpris de tant de simplicité.

— Pas tout à fait.

Demain matin, dès qu'il fera jour, et dans le premier village que nous rencontrerons, nous achèterons de quoi nous maquiller en paysans.

C'est indispensable.

— Oui, t'as raison; ça c'est fameux pour dépister les cognes.

— Ce n'est pas tout encore:

En entrant dans le village en question, et pour éviter qu'on puisse plus tard signaler notre passage, tu dissimuleras ta démarche en boitant fortement d'une jambe.

— Ah! bon, et toi?

— Moi, je me voulerai, je me tiendrai en deux, ça me donnera l'air d'un bonhomme tout à fait cassé, presque d'un vieillard; et les vieillards, tu sais, mon petit, ça se respecte.

— Bon, ça va, mon vieux Fouinard; je te suis toujours, parce que sans toi je crois bien que je ne pourrais pas m'en tirer facilement.

Tu sais, dans le fond, j'ai une frousse épouvantable!

— Moi aussi, riposta Dufresne en serrant involontairement ses dents qui claquèrent.

— Pense donc, si cette rosse de Rosalie n'est pas morte sur le coup, elle va débiter, nous sommes vendus!

— J'en ai grand'peur.

Enfin, demain, nous tâcherons de savoir quelque chose par les journaux.

Pour l'instant, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous esbigner sans attirer l'attention.

Allons, en route, et surtout sois prudent, ou trouve des oreilles ouvertes partout, tu m'entends bien, petit.

— As pas peur, je vas ouvrir l'oeil, et les esgourdes aussi, je tiens trop à conserver ma caboches sur mes épaules!

Et puis, acheva du Surin, cynique et sinistre à la fois, je m'en fiche, si je suis chopé, j'ai mon lingue, je crève la peau du premier qui me colle la main dessus.

Au moins, j'estourbirai tout un cogne avant d'aller à Monte-à-Regret !

— Tais-toi ! siffla Dufresne, tu me donnes la chair de poule !

Sans ajouter un mot, mais hanté de lugubres pensées, il se remit en route à grands pas, suivi de son complice qui, plus petit que lui, avait peine à se maintenir à sa hauteur.

Tout en marchant, Dufresne avait analysé profondément la situation fâcheuse dans laquelle le plaçait le meurtre de la Borgne.

Il avait pesé une à une, avec une réflexion, un soin méticuleux, les très maigres chances qui lui restaient de se tirer d'affaire en rentrant à Paris.

Mais une secrète intuition lui disait que le terrain brûlait sous ses pieds, il sentait qu'il allait avoir affaire à forte partie.

Mme de Presles, mystifiée, dupée par lui, abandonnée brusquement par celui qu'elle avait pu croire un instant son fils, ne manquerait pas de signaler cette étrange et subite disparition.

Or, elle ne pouvait le faire, sans parler de lui, Dufresne, l'inventeur de cette machination.

Peut-être aussi, certaines coïncidences impossibles à prévoir, pour le moment, établiraient-elles la connexité du meurtre de la Borgne et de l'installation du pseudo-Georges au château du Roc.

La justice est souvent habile à relier, par un fil ténu, des incidences en apparences étrangères.

Puis la comtesse était riche, puissante, par le nom tout au moins, elle disposerait vraisemblablement d'influences qui se refuseraient à un malheureux, ou du moins le serviraient avec moins d'empressement.

Les recherches seraient donc plus active, plus complètes ; si avec cela le malheur voulait que la Borgne ne fût pas morte immédiatement, elle ferait, sans aucun doute, des révélations fort compromettantes.

En ce cas, il lui serait difficile d'échapper à la justice et à ses limiers, car il se savait connu de la police parisienne.

Il n'en voulait pour preuve que les récentes filatures dont il avait été l'objet.

En somme, il ne lui restait à prendre qu'un seul parti, vraiment sage, pour sauver sa tête.

Celui auquel depuis longtemps il songeait en cas de déconfiture, et qui, à présent, s'imposait absolument.

Filer en Belgique, essayer d'y vivre, en attendant la proscription, peut-être même, y demeurer toujours.

Raison puissante pour marcher vers Creil, où il lui serait facile, pensait-il judicieusement, de prendre un express pour Bruxelles après avoir trompé Monseigneur du Surin sur ses intentions, et l'avoir jeté avant lui vers Paris, c'est-à-dire dans la gueule du loup.

Mais qu'importait à Dufresne le sort de son complice, maladroït et par trop jeune, qu'il accusait en secret de toutes les fautes commises en l'affaire de Presles, et, par conséquent, de son résultat déplorable.

Il y avait longtemps déjà que les deux misérables marchaient, se reposant pendant quelques minutes seulement, toutes les heures environ, lorsque Dufresne, sentant la bise fraîchir assez vite, se retourna pour regarder derrière lui.

Là-bas, vers l'Est, l'horizon s'éclaircissait d'une lueur blafarde, teintée de mauve, annonçant le petit jour prochain.

Déjà, les choses semblaient se dégager par degrés de l'obscurité ambiante, leurs contours se précisaient davantage, devenaient plus faciles à distinguer, plus nets.

En avant de lui, Dufresne vit émerger un clocher, dont la pointe se rosait sous les feux de l'aurore, puis des maisons blanchirent, s'accusèrent avec leurs toits rouges, tranchant sur le ciel encore sombre. Il y avait là un gros bourg, à peine éloigné maintenant de cinq cents mètres.

— Arrêtons-nous, fit Dufresne à voix basse, en donnant l'exemple.

— Pourquoi ?

— Tu le sauras tout à l'heure, mon petit.

Et, jetant autour de lui un long regard circulaire, l'ex-homme d'affaires scruta soigneusement les environs.

Quelques silhouettes de paysans apparaissaient dans les champs ; le paysage se dessinait tout à fait.

— Bon, reprit-il, après un moment de silence qui parut long à son complice, voilà notre affaire.

— Où ça ! demanda du Surin très intrigué, car il ne voyait rien de particulier.

— Tiens, là-bas, sur ma droite, ce petit bois...

— Oui, eh bien, quoi ?

— Nous allons y entrer et nous y reposerons, pendant deux ou trois heures, jusqu'à ce que le grand jour soit tout à fait venu.

Bien que les arbres soient dépouillés, nous y trouverons peut-être un abri.

— En voilà une idée, ça va nous retarder, t'es donc fatigué ?

— Un peu, mais ce n'est pas seulement pour ça.

— Alors ?

— C'est parce qu'il n'est pas prudent d'entrer à cette heure, trop matinale, dans un gros village.

Nous serions bien plus remarqués maintenant, qu'en y entrant au grand jour lorsque tout le monde sera levé.

— Ah ! j'aurais cru le contraire.

— Mais, imbécile, on ne se promène pas, généralement à cette heure-ci, dans les campagnes, en chapeau haut de forme et en redingote.

Plus tard, nous pouvons à la rigueur passer pour des gens qui ont affaire chez le notaire, ou ailleurs, des propriétaires venus d'une ville voisine. A présent tout le monde nous regarderait, nous serions vite déshabillés des pieds à la tête.

— C'est juste.

— Allons, acheva Dufresne, d'un ton autoritaire, en route pour le bois.

Puis ayant avisé un sentier qui serpentait à travers les prés dénudés, juste dans la direction indiquée, il s'y engagea résolument, sans même s'inquiéter de savoir si Monseigneur du Surin le suivait.

Dix minutes plus tard, les deux complices pénétraient dans un taillis encore épais, et s'enfonçaient dans les profondeurs protectrices que formait l'épaisseur du bois.

Des grès énormes émergeaient le sol, tout couvert de mousses, leur offrant des sièges naturels.

Ils en choisirent un, le plus commode, et s'y assirent du mieux possible, les jambes lasées, malgré leur vigueur habituelle.

— Ah ! soupira du Surin, ça fait du bien tout de même de s'asseoir un peu.

— Oui, répliqua Dufresne, le fauteuil n'est pas mauvais, malheureusement on n'a pas le droit de s'endormir. Sans ça, j'aurais tout de même fait un petit somme, je sens mes yeux qui papillotent !

— Ben, quoi, riposta du Surin, on pourrait tout de même dormir chacun son tour, celui qui sera de garde n'aura qu'à ouvrir l'oeil et les esgourdes.

— Au fait, tu as raison, petit ; commence donc par roupiller pendant que je vais réfléchir un peu à nos affaires, je te réveillerais quand ça sera mon tour.

— Non, non, t'es le plus vieux, commence d'abord, c'est ton droit, fit du Surin avec une certaine déférence, comique, si elle n'eût émané d'un aussi triste personnage.

— Comme tu voudras.

En disant cela, Dufresne eut un éclair dans le regard, il mordit ses lèvres minces jusqu'au sang, comme pour retenir une parole prête à lui échapper.

Puis accoudant sa tête dans ses deux mains, après s'être installé le plus commodément possible, il ferma les yeux, tandis que son complice demeurait attentif, les regards tournés vers la route, dont il apercevait de loin la traînée blanche.

En réalité, Dufresne ne dormait pas.

Une idée subite, une chance de salut inespérée venait de surgir soudainement en son cerveau fertile en expédients, et suffisait à le tenir parfaitement éveillé, en dépit de la réelle fatigue éprouvée.

Il la ruminait, la retournait sous toutes ses faces, cherchant à plaisir les obstacles qui pourraient s'opposer à son exécution, presque immédiate.

Il en trouva peu, et les jugea véritablement faciles à vaincre. Dès lors, il se laissa doucement envahir par une sorte de somnolence reposante, malgré l'étrangeté de sa situation.

Une heure et demie plus tard environ, il se redressait tout à coup, se secouait un peu, s'étirait les membres comme un félin après le sommeil, il se remettait sur ses pieds d'un bond.

— A toi, dit-il laconiquement à son complice qui le regardait d'un oeil envieux.

— C'est pas trop tôt, je dors tout debout ! maugréa Monseigneur du Surin qui lui, s'allongea tout entier sur l'herbe, abrité derrière le bloc de grès.

Dufresne vint se rasseoir tout auprès, les regards anxieusement fixés sur lui, et le considéra un instant, immobile et narquois.

Puis, le voyant s'endormir réellement, il détourna son regard, et, sans paraître s'en oc-

cuper davantage il fouilla les poches de sa redingote.

Il en sortit d'abord une liasse de lettres et de papiers qu'il compulsa rapidement.

Il y avait là un faux état civil, très adroitement fabriqué de toutes pièces, par lui-même, au nom de Jules Bounod, pasteur protestant, habitant Paris.

Il le réintégra dans sa poche, laissant de côté quelques lettres compromettantes, celles notamment que lui avait adressées, à Paris, la Borgne et Monseigneur du Surin.

Puis, il tira son portefeuille de la doublure de son gilet, où il s'était fait une poche spéciale, sortit de sa réserve pécuniaire un billet de banque de cent francs, et le glissa dans l'une des enveloppes restées sur le grès.

Enfin il prit le crayon qu'il portait toujours sur lui, et, derrière l'enveloppe recelant le billet de banque, il traça d'une grande écriture ces quelques mots.

« Mon ami,

« La contrée est dangereuse, les amis souvent compromettants; on est plus facilement pincé à deux que lorsqu'on est seul.

« Je pars devant, en te laissant cent francs de provision, très convaincu que tu sauras te tirer d'affaire toi-même.

« Ne m'en veux pas, je suis simplement prudent, dans ton intérêt comme dans le mien. Quand tu auras empoché le fafiot, brûle les lettres en t'en allant.

« A te revoir dans des jours meilleurs. »

Ensuite il plaça le tout, bien en vue sur le grès, mit une pierre dessus, en guise de presse-papier, et se remit sur pied doucement.

Puis il sourit, ironique et féroce, en entendant les ronflements sonores qui sortaient de la poitrine de Monseigneur du Surin.

Celui-ci, vaincu par la fatigue, dormait comme une brute.

Et lentement, avec d'innombrables précautions, pour ne point briser au passage des branches mortes, dont les craquements eussent trahi son départ, il sortit du bois et se dirigea résolument vers le bourg.

Mais en y arrivant, il eut une peur effroyable.

Au moment précis où il tournait le coin de la rue principale, il se trouva nez à nez avec deux

gendarmes de la localité qui sortaient d'une auberge voisine.

En un clin d'oeil, il se voûta, plissa ses lèvres, ses paupières, et tout en pâissant affreusement, en dépit de sa volonté, il salua les représentants de l'autorité, d'un air très digne.

Les gendarmes étonnés se retournèrent.

— Drôle de particulier, fit l'un, défiant.

Dufresne tressaillit, sentit ses jambes trembler dans un accès de peur nerveuse.

— Bast! répliqua l'autre, un original, ou un Anglais!

Et sans plus s'en occuper, ils continuèrent leur promenade tout en bavardant.

Alors le misérable respira, se moucha bruyamment, essayant en même temps la sueur glacée qui, instantanément, lui avait trempé le visage.

Et comme il venait d'apercevoir, à sa gauche, un petit magasin de chaussures et rouenneries, il y pénétra très vite, désireux d'échapper à des curiosités, malsaines en l'espèce.

En quelques minutes il eut fait achat d'une longue blouse bleue, d'une casquette de drap gris, d'un foulard rouge, et d'une paire de gros souliers à clous.

Le tout, soldé en menue monnaie, pour ne pas attirer l'attention, il prit son paquet, et sortit en hâte du magasin.

Il n'était encore qu'à l'entrée du pays, dans une sorte de faubourg, bâti de vieilles maisons paysannes, dont quelques-unes abandonnées, tombaient en ruines.

Il en avisa une d'un aspect lamentable et sombre, située au

bout d'une petite ruelle qui débouchait sur les champs.

S'y glisser et s'y cacher dans un coin obscur fut pour lui l'affaire d'un court instant.

Puis il demeura immobile, se ressaisissant peu à peu, tout en épiait les alentours.

Une fois en sûreté dans ce refuge précaire, mais cependant suffisant, il se défit rapidement de son chapeau, de sa cravate et de sa redingote, endossa la longue blouse bleue, enfonça sa casquette sur ses yeux, et roula son foulard autour de son cou, en ayant soin d'en laisser retomber avec contentation les extrémités voyante sur le devant de sa blouse.

Puis il chaussa les gros souliers et se redressa, satisfait, et comme soulagé d'un grand poids. A ce moment, il demeura perplexe un instant.

Qu'allait-il faire du faux état civil du pasteur Bonod?

Vraisemblablement, il ne pourrait pas s'en servir, car il n'avait plus le costume de l'emploi, non plus qu'il n'en reprendrait les allures et le langage.

Donc il ne lui serait d'aucune utilité, bien au contraire; il ne pourrait que le compromettre, si, par malheur, on le trouvait sur lui.

Sans hésiter plus longtemps, il l'enfouit avec ses vêtements abandonnés, sous un gros tas de gravats, dans un coin de la murure; puis avançant prudemment la tête, il explora d'un rapide coup d'oeil la ruelle et les demeures environnantes.

Ne voyant personne, il sortit alors très vite de sa cachette, déboucha dans les champs voisins,

suivit pendant un instant de vieux murs d'enclos, et rentra enfin dans le bourg, par la première issue qui s'offrit à lui.

Il allait maintenant, voûté, se dandinant sur les jambes, l'allure grotesque et fatiguée, parfaitement méconnaissable.

Ayant aperçu l'enseigne classique d'une auberge de la Croix-Blanche, comme il en existe dans tous les villages de France, il s'y dirigea, et pénétra aussitôt dans une vaste salle déserte où il s'attabla.

— Je voudrais bien une chopine de vin blanc, du pain et du fromage? demanda-t-il d'une voix cassée, à la servante qui s'enquêrait nonchalamment.

Et lorsqu'il fut servi, il mangea, non sans gloutonnerie, car la longue marche qu'il avait accomplie dans la nuit surexcitait les besoins de son estomac.

Ses forces réparées en un quart d'heure il se leva, sans se presser, jeta une pièce de vingt sous sur la table, et questionna la fille d'auberge.

— Dites donc, l'enfant, c'est-y que j'ons encore beaucoup de chemin à faire, pour arriver à Creil?

— Deux bonnes heures, mon brave homme.

— Pristi de pristi! c'est ben loin tout de même! vous savez quand on est vieux, les jambes ça ne va pus!

— Oui, ça c'est vrai, mais quoi que vous voulez, le père, on peut pas être toujours jeune, pas vrai? riposta la servante philosophiquement.

— Ben sûr! dit Dufresne, en souriant d'un air bon enfant.

Dans un Salon de Beauté



LOUISE:—Comment, tu l'es fait onduler il y a un mois—On dirait hier! Combien pour ton secret?

THERESE:—Je t'en fais cadeau, ma petite. J'emploie le Pilocarp, traitement tonique.

Achetez en une bouteille aujourd'hui chez le pharmacien, et faites en vous même l'essai 90c. ou 1.50 selon grandeur.
FARLEY-MYERS LTEE, Distributeurs, Montréal

PILOCARP

5-29

COMBIEN POUR LA FLORIDE ?

Pour un grand nombre, l'approche du Bonhomme Hiver sur les ailes du Nord est pleine d'inquiétudes; aussi, pour ceux-là, quel ravissement que la simple perspective d'un séjour en Floride.

C'est la vision d'un réel paradis aux jours ensoleillés, aux sables d'argent où l'on s'ébat à l'aventure; d'un ciel toujours bleu se reflétant sur les flots tièdes; des grands palmiers verts dessinant sur l'horizon leurs silhouettes gracieuses; de tous les amusements—golf, tennis, pêche à la tuna, natation, équitation, voiliers, longues heures de loisir; de doux paysages tropicaux, si reposants pour les yeux habitués aux scènes du nord; de nombreux fruits à la saveur nouvelle; de longues courses en auto par de superbes voies bordant la mer immense; de clairs de lune, de fleurs innombrables, de danses entraînantes, de légendes épiques.

On croirait que c'est bien là que se trouve cachée la fameuse fontaine de jouvence de la mythologie. Tous ceux qui sont allés chercher en Floride un renouveau de santé et d'agrément en ont eu pour leur confiance au fameux Ponce de Léon et à ses récits merveilleux.

La Floride offre une variété considérable de logis et d'hôtels, en rapport avec les éléments cosmopolites qui y affluent, aussi, est-il préférable de retenir ses places à l'avance.

Tout agent du Canadien National se fera un plaisir de fournir des renseignements complets quant aux hôtels, et au service du Canadien National pour la Floride ou bien, ou pourra s'adresser au Bureau des Billets en Ville, 384 rue Saint-Jacques, MArquette 4731.

Le Parfait Point d'Ourlet



ACCESSOIRE POUR POINT D'OURLET PARFAIT ET PICOT — PRIX, \$1.25

Garanti contre remboursement. La plus grande invention pour la ménagère. S'adapte à toutes les machines à coudre. Se pale en 10 minutes. Point d'ourlet aussi beau que celui fait par une machine de \$275. Payez le facteur. Argent remboursé au bout de 5 jours si non parfaitement satisfait.

HEMSTITCHER CO., Box I, Georgetown, Ont.



PARFUM DE CHARME AVEC BAGUE **GRATIS**

Importé d'Orient pays mystérieux d'intrigues et d'amours. Ce flacon contient une once du séduisant parfum COUTTE D'AMOUR dont quelques gouttes suffisent pour charmer. Absolument gratuit avec chaque commande pour une fois.

La bague en ARGENT, GARANTIE. N'envoyez pas d'Argent. Simplement la grandeur de votre doigt avec votre commande et payez sur réception du parfum et de la bague \$1.93. ENVOYEZ VOTRE COMMANDE AUJOURD'HUI si vous ne voulez pas être déçu.

QUEBEC MAIL ORDER Reg'd.

251, RUE ST-JOSEPH QUEBEC

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, 2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

C't'égale, si j'avions trouvé une carriole qui aille par là, pour certain que je l'aurais prise sans barguigner.

— Une carriole? Ben, mais y en a une; tenez, y a le marchand de vin en gros du pays qui va justement à Creil tous les jeudis, y voudrait p't'être ben vous prendre, en lui demandant poliment.

— C'est que je le connais point, je suis pas d'ici, moi.

Tout de même, je paierai ben quèque chose, s'il voulait me conduire?

La servante parut réfléchir un instant à cette proposition, et bientôt elle répondit d'un ton obligeant:

— Ben, tout de même, ça pourrait se faire des fois! Venez donc, je vas vous mener chez lui, c'est not' voisin, on lui demandera.

En même temps, elle sortit de l'auberge, docilement suivie par Dufresne, qui exagérait encore son allure fatiguée.

Cinq minutes plus tard, grâce à l'habile intervention de la servante, le marché se trouvait conclu.

Moyennant vingt sous, Dufresne allait être conduit en voiture, à Creil, où il arriverait en moins d'une heure.

Lorsque, vingt minutes après, le lourd phaéton du marchand de vin s'ébranla au trot allongé d'un vigoureux cheval percheron, Dufresne, assis à côté du propriétaire, eut un sourire de triomphe.

Le mode de locomotion qu'il avait faisait merveilleusement son affaire de toutes façons.

Outre le surcroît de fatigue évité, il gagnait une bonne heure, et, dans sa situation, cela ne manquait ni de valeur ni d'importance.

De plus, la compagnie du marchand de vin, fort connu sans doute dans le pays et ses environs, lui assurait, jusqu'à la gare de Creil, une sécurité parfaite, en lui servant de couverture, ou mieux de garantie honorable.

Il ne lui resterait plus qu'à franchir heureusement la frontière belge, et il serait sauvé!

Une heure plus tard, il arrivait à Creil, en effet, et se renseignait aussitôt sur le passage de l'express.

Il devait attendre, là, quarante minutes encore.

Il mit intelligemment ce temps à profit en entrant chez un coiffeur de la ville, où il se fit couper les cheveux très courts, et raser soigneusement le visage.

Alors toute son assurance reconquise, il se rendit à la gare, prit une troisième pour Bruxelles, acheta deux ou trois journaux du matin, et bientôt monta délibérément dans le train.

IX

Tandis que le train emportait M. Jacques vers Château-Thierry, où l'appelait l'énigmatique et si troublante dépêche envoyée par Doltaire, une scène émouvante se passait à l'hôpital où la Borgne agonisait.

Prévenu dans la nuit, sur la recommandation de Marcel, de l'état lamentable dans lequel se trouvait la victime de Dufresne et de Monseigneur du Surin, le médecin en chef s'était rendu en toute hâte au lit de la servante.

Après l'avoir fait déshabiller par les soeurs infirmières, qui durent, pour y parvenir, couper en morceau les vêtements de la malheureuse, il l'avait fait étendre sur une table d'opération.

Le praticien conclut immédiatement à l'amputation des membres broyés, et décida de pratiquer cette douloureuse opération dès la première heure du matin.

C'était le seul moyen d'essayer de sauver la mutilée, encore qu'il fallut conserver peu d'espoir, car elle avait dû recevoir une si violente commotion que tout son organisme devait être profondément ébranlé.

Tout d'abord, on lava soigneusement la plaie de la tête, puis on y appliqua, ainsi que sur les meurtrissures du torse, un baume calmant recouvert d'un pansement d'ouate et de diachylum.

Ensuite on s'efforça sur l'ordre exprès du praticien, et guidé par lui, de faire sortir à tout prix la pauvre femme de la longue syncope à laquelle elle était en proie depuis son écrasement.

Pendant ce temps, le portier de l'hôpital était allé prévenir d'urgence deux ou trois confrères du médecin en chef, attachés comme lui au service des malades gratuits.

Tout semblait ainsi prévu, le praticien revint chez lui pour y chercher ses instruments chirurgicaux, et s'y reposer, durant les quelques heures qui devaient précéder encore l'apparition du jour.

Alors la Borgne, recouvrant ses sens, commença de gémir d'une façon si lamentable que les bonnes soeurs, installées à son chevet, en furent épouvantées et troublées jusqu'au fond de l'être.

Elles étaient pourtant habituées à voir souffrir, et à se dévouer aux malheureux, mais l'insensibilité ne vient jamais aux coeurs pitoyables.

Puis une sorte d'accalmie factice se produisit, que, sans doute, à l'absorption d'une potion calmante ordonnée par le docteur — et aussitôt préparée — en même temps qu'à l'influence morale des paroles consolatrices, prodiguées par les soeurs à la blessée.

Peu à peu la Borgne, dont le regard jusqu'alors était demeuré vague, et comme égaré, parut recouvrer la raison.

Elle tourna péniblement la tête vers une des soeurs, et d'une voix très faible, à peine perceptible, demanda:

— Où suis-je?

— A l'hôpital, ma brave femme.

— Ah! oui, oui... Et qu'est-ce que j'ai?

— Des blessures aux jambes.

— Aux jambes!...

Et pendant quelques minutes, elle demeura silencieuse, concentrée en elle-même, comme si elle cherchait à se rappeler, à deviner quelque chose.

— Ben, c'est curieux tout de même, ça... reprit-elle, je ne les sens pas... mes jambes!

On dirait que j'en ai plus?...

Elle parlait par petites phrases hachées, d'un accent pénible et haletant.

— Ne vous agitez pas tant, interrompit la soeur d'une voix pitoyable et douce.

— Pourquoi?

C'est-y parce que je vais mourir?...

— Je ne dis pas cela.

— Mais moi, je le sens ben, allez.

Parce que, voyez-vous... quand on en arrive là... ça se devine!...

Allez, je me trompe pas, ma soeur; je dois pas en avoir pour longtemps... pas vrai?

— Si, si, ne vous tourmentez pas, je vous en prie, le médecin va revenir tout à l'heure, il vous soulagera certainement.

— Je ne souffre pas beaucoup!

Elle disait la vérité, si invraisemblable que cela paraisse tout d'abord.

Mais il est parfaitement établi et reconnu que les gens victimes d'accidents très graves, et souvent mortels, causant la fracture d'un membre, restent pendant plusieurs heures, à la suite de leur accident, sans presque s'apercevoir de leur blessure.

Il se produit un engourdissement momentané des muscles,

une sorte d'anesthésie du système nerveux qui supprime les vives souffrances.

Le cerveau, atrophié, ne percevait plus nettement les impressions physiques de l'organisme.

Rosalie la Borgne se trouvait en cet état de presque insensibilité; elle percevait seulement, mais d'une façon vague, qu'un poids énorme, une sensation de lourdeur étrange, comme une sorte de paralysie, semblait retenir ses jambes immobiles et inertes.

Après un instant de silence, pendant lequel elle entreprit vainement de se rendre compte elle-même de son véritable état, elle reprit d'une voix un peu plus ferme :

— Je sais pas ce que j'ai... mais pour sûr c'est grave, très grave !...

— Mais non, pas tant que cela, ma bonne dame. Allons, demeurez tranquille un peu, cela vous fera du bien.

Nous allons prier à côté de vous pour que le bon Dieu vous donne la force et le courage nécessaires à supporter vos souffrances, et aussi pour que vous guérissiez.

— Si vous voulez, répliqua la servante d'un air indifférent, car la malheureuse n'avait jamais eu la foi puissante qui console et soutient aux heures de détresse.

Seulement avant cela, reprit-elle, je voudrais bien... qu'on me fasse une petite commission ?

— Laquelle ?

— Ben, v'là ce que c'est :

Pour le cas... où je viendrais à mourir... j'aurais quèque chose à confier... oui, une chose importante à un monsieur de la ville.

— Vous n'aimez pas mieux un confesseur ?... insinua doucement la soeur.

— Si tout de même... Mais, c'est pas la même chose... pour l'autre... c'est un secret !

Peut-on le faire prévenir... de venir me parler ?

— Oui, dites-moi son nom ?

— M. Jacques.

— Où demeure-t-il ?

— A l'usine Doltaire.

— Ah! très bien, je vois cela... C'est près du pont ?

— Je ne sais pas.

Mais je voudrais ben qu'il vienne... tout de suite.

— Oui.

— Oui.

— Qu'on lui dise que c'est moi... la Rosalie... de la ferme des Fresnes... Et aussi ce qui m'est arrivé... Il se dérangera plus vite.

— C'est bien, répliqua la soeur, dès qu'il sera jour, on ira prévenir ce monsieur, je vous le promets. Maintenant, reposez-vous, ne parlez plus, vous seriez trop fatiguée quand le médecin viendrait.

Et, tenez, je vais vous donner quelque chose de bon.

En achevant cette phrase, la soeur versa doucement, dans la bouche de la blessée, une grande cuillerée de la potion ordonnée par le docteur.

La fièvre naissante de Rosalie tomba par degrés.

La malheureuse se tut, ferma les yeux, mais un travail lent de reconstitution se faisait en elle, presque inconsciemment.

Toute la scène qui avait précédé la tentative de meurtre, dont elle était victime, se repré-senta peu à peu à son esprit, dans tous ses détails, jusqu'au moment où, paralysée par le bâillon que lui avaient appliqué ses agresseurs, et terrifiée par le bruit infernal du train arrivant sur elle, elle s'était évanouie, perdant la notion des choses.

Et aussi toute sa vie, toute son existence première; d'abord misérable, puis indigne, et même criminelle, repassa dans son cerveau, se déroula sinistre et hideuse, lui montrant sa jeunesse infâme, l'abîme de vice dans lequel elle était tombée.

Là se dressait comme un premier châtiment, aussi comme un point d'arrêt, brutal et formidable, le naufrage du Point-du-Jour.

Et la mort de Julot, la perte de l'enfant et le souvenir du propre danger qu'elle avait couru la secouèrent d'un frisson douloureux.

Puis elle revécut les années plus tranquilles, plus honnêtes, et aussi plus heureuses qui s'étaient écoulées depuis.

Et ces présomptions concernant André, le souvenir de ce M. Jacques qu'elle avait bien cru reconnaître, la première fois qu'elle l'avait rencontré, un soir, dans les champs de Blesmes, tout cela revint à sa mémoire.

Aussi, la conversation grave avec lui, une autre fois, près de la Pierre-aux-Fées.

Ah! si elle l'avait écouté; si, moins cupide, elle eût parlé en cette circonstance, elle n'en serait pas là maintenant !...

Et tout à coup, avec une sorte de lucidité somnambu, que extraordinaire, mais attribuable peut-être à un phénomène de suggestion magnétique, elle pressentit qu'elle ne s'était pas trom-

pée, que ses conjectures en ce qui concernait le promeneur triste et solitaire qui l'avait questionnée si avidement devaient être bien fondées.

Oui, M. Jacques était l'homme qui, vingt ans auparavant, lui avait confié cet enfant si beau, cet enfant jadis renié et qu'il recherchait aujourd'hui, poussé, lui aussi, par les remords de sa mauvaise action.

Et, avec le regret de toute sa vie gâchée, inavouable, avec ses remords tardifs, mais d'autant plus puissants, naquit en elle le désir d'effacer, si elle le pouvait, un peu de ses fautes en aidant à une oeuvre de réparation et de justice ardemment souhaitée sans doute.

Cela, pensait-elle, adoucissait un peu l'amertume de l'heure suprême qu'elle sentait venir.

Elle se promit de confier tout ce qu'elle savait à M. Jacques, aussi bien au sujet de son enfant présumé que des machinations infâmes ourdies contre la comtesse de Presles par Dufresne et Monseigneur du Surin.

Dès que tout ceci eût été débattu, classé, puis résolu en son esprit enfiévré, elle s'appliqua de tout ce qui lui restait de force et de volonté, à demeurer calme, ressassant instinctivement les mêmes idées et les mêmes désirs, comme pour ne point les oublier.

Et deux ou trois heures s'écoulèrent ainsi sans qu'elle prononçât de nouvelles paroles, à la grande satisfaction des soeurs qui la veillaient avec sollicitude.

Le jour parut enfin, amenant avec lui l'habituel va-et-vient du personnel de l'hôpital, et cela parut la distraire un peu de ses préoccupations anxieuses.

Puis bientôt vint le médecin en chef, suivi de ses collègues et des soeurs infirmières.

Profondément impressionnée, la Borgne considéra tout ce monde avec un regard d'effroi, mais en quelques minutes, et sans qu'elle ait eu beaucoup le temps de s'en apercevoir, elle eut les narines garnies de tampons d'ouate chloroformée.

Une torpeur étrange engourdit son corps et son cerveau.

Elle ferma les yeux et peu à peu, s'endormit, jusqu'à ce qu'elle devint complètement immobile.

On la transporta rapidement dans la salle d'opérations, et les préparatifs commencèrent.

Le praticien procéda très habilement à l'amputation des deux jambes.

LES GALETTES DE LEVAIN ROYAL

Font
Un
Merveilleux
Pain
de Ménage



La Qualité
la Plus
Élevée
Pour Au
delà de
50 ans

Le Samedi de Noël

Dans notre
Numéro de Luxe de Noël

Commence un nouveau
roman d'amour : —

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

par

Ely Montclerc

Réservez *Le Samedi* de

Noël du 14 décembre

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal.

Essayez le magnésie contre les maux de'stomac

Pour neutraliser l'acidité et la fermentation. Elle prévient l'indigestion et les gaz aigrissant l'estomac.

Les gens qui souffrent d'indigestion ont généralement essayé la pepsine, le charbon de bois, des drogues et divers adjuvants digestifs pour n'en obtenir guère plus qu'un soulagement léger et temporaire — et parfois même moins que cela.

Mais avant de vous résoudre à endurer une dyspepsie chronique, faites donc l'expérience de l'action d'un peu de Magnésie Bisurattée — non pas le carbonate ordinaire du commerce, le citrate ou le lait, mais bien la Magnésie Bisurattée pure que vous pouvez vous procurer chez presque tous les pharmaciens sous forme de poudre ou de pastilles.

Prenez une pleine cuillerée à thé de poudre ou quatre pastilles avec un peu d'eau après votre prochain repas, et voyez le merveilleux effet qui en résultera. La Magnésie Bisurattée neutralisera immédiatement ce dangereux et nuisible acide de l'estomac dont la présence fait fermenter et sùrir les aliments, produit des gaz, des éructations, de la flatuosité, des brûlements, du ballonnement ou cette sensation de pesanteur ou d'obstruction qui semble suivre toute absorption de nourriture. Vous pouvez éprouver le plaisir de manger sans craindre d'indigestion.

Quel Bien Fait-il?

Des femmes disent: "Le Composé Pinkham me permet d'accomplir mon travail". "J'étais nerveuse et épuisée. Je dors et mange beaucoup mieux maintenant". "Il fit un grand bien à ma fillette de treize ans". "J'en pris avant et après la naissance de mon bébé." — "Je me sens plus forte de jour en jour."

Composé Végétal
Lydia E. Pinkham

GRATIS à ceux qui souffrent d'Asthme

Essai gratuit d'une Méthode que tous peuvent suivre sans incommodité ou perte de temps.

Nous possédons une méthode pour enrayer l'Asthme et nous désirons que vous l'essayiez à nos frais. Que votre cas soit déjà ancien ou tout récent, que vous soyez atteint d'Asthme chronique ou occasionnel, vous devriez commander un essai gratuit de notre méthode. Quel que soit le climat où vous vivez, quels que soient votre âge ou votre occupation, si vous souffrez d'asthme notre méthode vous soulagera.

Nous désirons particulièrement en faire profiter ceux dont le cas semble désespéré, qui ont essayé en vain toutes les formes d'inhalateurs, douches, préparations à l'opium, fumées, vapeurs, etc. Nous tenons à démontrer à nos frais que notre méthode peut mettre fin à la courte haleine et à tous les paroxysmes de l'asthme.

Cette offre gratuite est trop importante pour que vous la remettiez au lendemain. Ecrivez aujourd'hui et commencez tout de suite. N'envoyez pas d'argent. Maillez le coupon ci-dessous, aujourd'hui même.

COUPON D'ESSAI GRATUIT
FRONTIER ASTHMA CO.,
800-J. Frontier Bldg.,
462 Niagara St., Buffalo, N.-Y.
Veuillez envoyer un essai gratuit de votre méthode à:

GARÇONS ET FILLES

Gagnez de l'Argent de Noël

Ecrivez pour 50 séries de cachets de St-Nicolas et Noël. Vendez-les 10 cents la série. Envoyez-nous alors \$3.00 et gardez \$2.00. Juste du plaisir.

PAS DE TRAVAIL, JUSTE DU PLAISIR
ST. NICHOLAS SEAL CO.
Dépt. 387, L. S. Brooklyn, N.-Y., U.S.A.

Et, pendant un long moment, on n'entendit plus, dans le silence angoissant de la salle, que les grincements sinistres de la scie chirurgicale sur les os de l'infortunée.

Quand on réveilla Rosalie la Borgne, une heure et demie plus tard, elle se retrouvait dans son lit d'hôpital, sans s'être aperçue même qu'elle en avait été enlevée.

Mais une douleur lancinante lui traversant tout à coup les cuisses, comme une brûlure, elle voulut y porter la main.

Alors elle poussa un gémissement effroyable, devint d'une lividité de spectre, et s'évanouit aussitôt.

La malheureuse venait de s'apercevoir qu'elle n'avait plus de jambes, mais seulement deux moignons, enveloppés d'une couche épaisse d'ouate et de bandes de toile.

Les médecins qui épiaient son réveil avec anxiété se précipitèrent vers elle, mirent en oeuvre toute leur science et tous leurs moyens pharmaceutiques pour la tirer de cet évanouissement imprévu.

Ils y réussirent enfin, et lorsqu'elle eut rouvert les yeux, et jeté un regard d'effroi autour d'elle, la malheureuse mutilée laissa couler de ses yeux de grosses larmes silencieuses.

Et, pendant longtemps, elle demeura ainsi, sous l'influence néfaste et stupéfiante du chloroforme, et aussi de la fièvre d'opération qui l'envahissait par degrés.

Cependant, et comme elle l'avait désiré, une des soeurs de l'hôpital s'était rendue, le jour paru, chez M. Doltaire, pour lui communiquer le désir qu'elle avait exprimé de voir M. Jacques.

L'usinier, frappé par la gravité de l'événement et de l'heure, n'avait pas hésité à télégraphier à son beau-frère la dépêche qui avait provoqué le départ subit de celui-ci, au grand étonnement de Thérèse Ledoux.

Il était dix heures et demie du matin, lorsque M. Jacques descendit du train, en gare de Château-Thierry.

Sans perdre un instant, il se rendit tout droit à l'hôpital, et s'informa de la servante.

Il lui fut répondu qu'il ne pouvait la voir en ce moment.

Le médecin avait absolument défendu toute communication avec elle, jusqu'au lendemain, et d'ailleurs, elle était complètement incapable de parler.

M. Jacques, désappointé, dut se retirer, non sans se croiser, à la porte de l'hôpital, avec le procureur de la République, à qui le portier prévenu faisait une réponse semblable à la sienne.

Obligé d'attendre, l'associé de Doltaire, de plus en plus intrigué, se rendit à l'usine.

Il avait hâte de profiter de sa présence à Château-Thierry pour mettre son beau-frère plus complètement au courant des événements récents, qu'il lui avait signalés dans une lettre.

Il voulait aussi voir Madeleine Dallebois, et pouvoir lui donner l'assurance réconfortante que ce lui pour qui son coeur brûlait d'un amour si profond et si chaste à la fois était sauvé maintenant.

D'ailleurs, en ce qui concernait la jeune fille, il nourrissait encore un autre projet, élaboré rapidement en chemin de fer, pendant son voyage du matin.

Lorsqu'il arriva dans l'usine, et qu'il eut pénétré dans son appartement du pavillon, il s'empressa de faire prévenir son associé de son retour, en lui faisant demander sur-le-champ un entretien.

Entre-temps, il s'informa, près de Marie, sa domestique, de la santé de Madeleine, et aussi de son état moral.

— La pauvre demoiselle est toujours bien triste, monsieur, déclara la servante.

Pourtant elle a l'air tout à fait rétablie, elle mange suffisamment, mais elle dort peu, elle paraît très préoccupée.

— Que fait-elle dans la journée ?

— Le matin elle descend faire une longue promenade dans le jardin, puis elle vient m'aider à préparer le déjeuner.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur, dès le second jour de son entrée ici, elle m'a déclaré, très nettement, qu'elle ne voulait pas rester sans rien faire.

J'ai essayé de l'empêcher de se livrer à ce travail, mais elle m'a tant suppliée que j'ai fini par céder.

Et je ne m'en plains pas; elle est très adroite et très entendue; monsieur sait que je m'y connais !

— Bon, et ensuite ?

— L'après-midi, elle descend encore un peu prendre l'air, puis elle remonte, et elle coud avec moi jusqu'au soir.

— Parle-t-elle quelquefois ?

— Très peu, monsieur: mais tout ce qu'elle dit est très rai-

sonnable, très sensé. C'est une personne bien élevée qui a reçu de bons principes.

Hier elle m'a dit qu'elle priait Dieu tous les soirs pour son père, son fiancé, et pour vous; ça m'a fait plaisir.

— Pauvre enfant! fit M. Jacques, profondément touché. Fasse le Ciel que je puisse quelque chose pour son bonheur futur !

— Oh! oui, elle le mérite bien, la chère demoiselle, approuva Marie compatissante.

— Oh! je réussirai! dit encore M. Jacques avec un accent de ferme conviction.

Il s'interrompit au moment où l'on venait l'avertir que son beau-frère l'attendait dans son cabinet.

— Marie, reprit-il cependant, sur le point de sortir de la pièce, vous prévient Mlle Madeleine, que j'aurai l'honneur de la voir avant le déjeuner; vous la priez de m'attendre au salon.

— Bien, monsieur.

Sur cette assurance, l'excellent homme se rendit au cabinet de l'usinier.

— Ah! mon cher Jacques, quel plaisir de vous revoir, fit vivement Doltaire, en tendant sa main large ouverte à son beau-frère, toute sa franche physionomie subitement éclairée d'un sourire affectueux.

— Moi, je dis quel bonheur! riposta M. Jacques avec une effusion touchante.

— Eh bien, cette femme, l'avez-vous vue? vous a-t-elle parlé? demanda aussitôt après l'usinier, pressé de mettre son beau-frère sur la voie des confidences, et d'ailleurs, fort intéressé de ses joies ou de ses chagrins.

— Non, pas encore malheureusement !

— Vous n'êtes donc pas allé tout de suite à l'hôpital ?

— Pardonnez-moi, j'en arrive tout droit, mon cher ami.

— Alors ?

— Je me suis heurté à une consigne sévère, absolument inflexible. Mais ceci s'explique trop bien, et je n'ai pas le droit de m'en étonner.

Quelques heures avant mon arrivée, la pauvre femme a dû subir l'amputation des deux jambes, et il lui serait impossible en ce moment de prononcer un seul mot.

— Je comprends cela, sans peine.

Si j'en crois ce qui m'a été raconté, il s'agit d'une domestique de maître Dallebois, le fermier des Fresnes.

(A suivre)



Les Aventures de Marcel

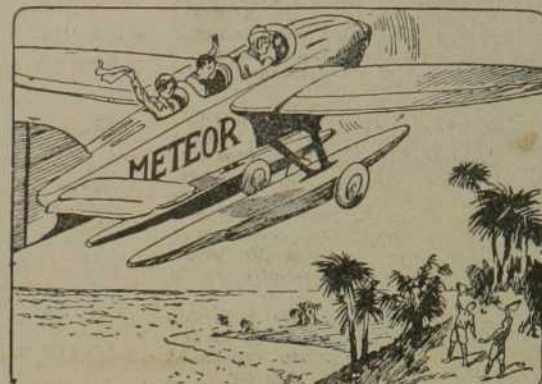
EPISODE NUMERO 153



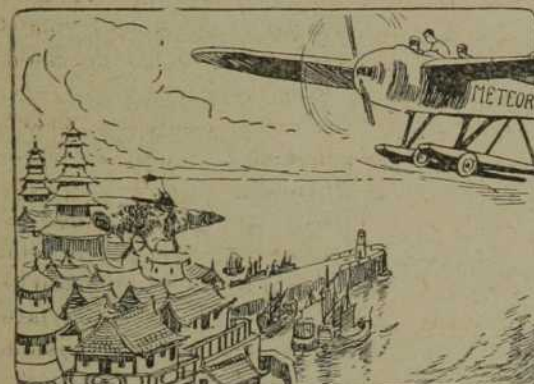
1—Marcel et Marie ainsi que leurs deux amis, arrivèrent bientôt à l'endroit où se trouvait l'oncle René.



2—L'oncle René venait de recevoir une télégramme le demandant en Chine et il devait partir le jour même.



3—Tous embarquèrent dans le Météor en disant adieu aux deux jeunes explorateurs.



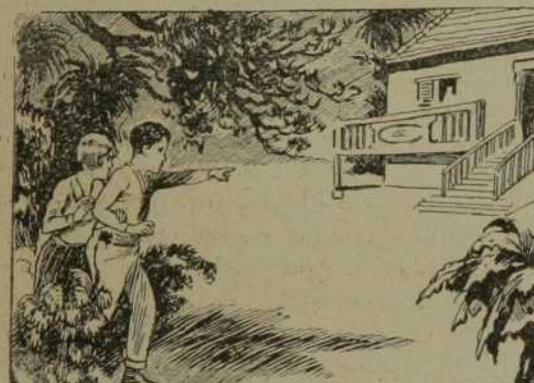
4—Après avoir voyagé durant plusieurs jours ils arrivèrent au-dessus d'une ville immense.



5—C'était Foo Chang, une ville chinoise où l'oncle René avait précisément affaire avec un commerçant.



6—Le commerçant avait un ami, un mandarin chinois, qui n'inspira pas de confiance à Marcel.



7—En effet, pendant que l'oncle René était sorti, Marcel et Marie entendirent des bruits dans la maison.



8—Ils se cachèrent dans les hautes herbes et virent des chinois qui sortaient de la maison en portant un lourd paquet.



9—Tout aussitôt le domestique chinois apparut en frappant lourdement sur un gong pour appeler au secours.



10—Le commerçant venait de s'apercevoir qu'on avait enlevé son jeune fils. Marcel comprit ce que contenait le paquet que le Mandarin avait enlevé.



11—Il se mit à la poursuite des voleurs et ne tarda pas à les rejoindre près d'une rivière.



12—Il lutta avec un des voleurs et il reconnut immédiatement le Mandarin qu'il avait vu chez le commerçant.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

TENDRESSE



—Et si je disais: demain, je vais mourir?
—Oh! tu sais, tes promesses, je sais ce qu'elles valent!

ETERNEL

—J'espère que vous vous êtes fait assez plumer dans le dernier krach de la Bourse, cela va vous servir de leçon?

—Oui, je viens de sauver le peu d'argent qui me reste en achetant des parts de Mines d'Enterrements.

ENQUETE



—Où se trouve cet endroit?
—Là où on va lorsqu'on ne sait pas où aller.

AU TRIBUNAL

La dame.—Je vous jure. Son Honneur, que mon mari m'a rouée de coups.

Le juge.—Mais votre mari est manchot, madame.

La dame.—Justement, il me bat à bras raccourcis.

CONNAIS-TOI TOI-MEME



Les jeunes (regardant l'album de photos des parents).— Oh! ce qu'ils étaient ridicules!

LA PEUR DES REVENANTS

(Monologue comique, par Paul Coulée)

Moé, j'ai peur de rien quasiment, j'vas voir in cheval à l'épouvante, ane femme qui timbe dans ane fitte ou ben in échevin qu'a la conscience aussi nette que les mains, ben ça m'fait pas in pli su la différence.

Mé tout le monde est pas construit d'même. Y a des individus qui sont pas capables de monter au grigner ou descendre à leu cave sans ane chandelle à la main. J'en connais ben du monde de même. Y ont peur de toute de qu'ost-ce qui woyent.

T'nez, la veuve Latulippe, icitte, arra le crique Lauzon, ben alle a peur de son ombre, la veuve. Faut pas y parler de sortir le soir dans la noirceur, a en f'rait ane maladie.

La nuitte a peut pas entendre beugler ane vache, ni chanter un wawaron sans timber en pamoison.

T'nez darnièrement a créyait qui avait des revenants dans sa grange. A woyait des fantômes blancs rôder tout à l'entour et pis qui j'taient des sorts su son bétail.

Alle était ben découragée la veuve Latulippe, lorsqu'alle a pensé à moé.

Moé, chu le septième garçon che nous et pis j'ai in don.

La veuve a m'fait v'nir pis a m'dit: "J'ai des revenants dans ma grange, j'voudrais qu'tu m'débarrasses de ça."

J'l'écoute pis j'y dis: "C'est correct."

Le soir arrive. J'attends les revenants. Y viennent pas. J'me dis dans mon intérieur: "La veuve a cru qui avait des revenants, pis y en a pas."

Ça m'donnait in peu de forces, pas parce que j'avais peur, non, mais, avec les revenants y a pas de fiat à faire.

Proche les minuit, j'dis à la veuve Latulippe que j'voulais aller tirer la grande vache caille afin d'awoir du laitte.

La veuve a dit: "Vas-y mé fais ben attention à toé."

J'pars avec deux choguères, ane dans chaque main pis j'vas tirer ma vache. Y avait pas pu de revenants que su ma main.

Quand j'ons eu fini, j'sors de l'étable là iou qu'était la caillette, j'avais mes deux choguères ben pleines de beau laitte, parce que j'vas vous dire, c'est ane sapré bonne vache que la caillette.

Tout à coup, j'veux que le yabe m'écrase icite si j'dis pas vrai, qu'ost-ce que j'wois: les revenants.

J'bouge pas in pouce. J't'nais mes deux choguères et j'les aurais pas lâché pou ane terre en bois d'bout.

Les revenants, y dansaient tout autour de moé pis y m'chatouillaient en-dessus des bras, pis y m'pinçaient dans l'cou.

Vous m'crérez pas, hein, ben y ont faite ça toute la nuitte jusqu'au petit jour.

Ben j'ai pas tremblé d'in pouce seulement le laitte que j'avais dans mes deux choguères, eh bien, y avait r'tourné en beurre.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans les librairies ou chez l'auteur, M. Paul Coulée, 1226 St-André, Montréal. Un dollar le volume.

DIGESTIF

—Qu'est-ce que tu prends après tes repas?

—Du ventre.

PAUVRE HOMME

—Cette semaine j'ai vu deux fois la mort de près.

—Qu'est-ce qui t'es arrivé, mon Dieu?

—J'ai vu mourir mon oncle et ma tante.

LA FATIGUE

—As-tu été voir ton ami Jules hier soir?

—J'ai fait les deux tiers du chemin, mais j'étais tellement fatigué que le courage m'a manqué, alors je suis revenu.

AU MAGASIN

—Je ne suis pas content de ce que vous m'avez vendu hier.

—Eh bien, cherchez un autre magasin, nous ne vendons qu'au comptant.

REGRETS

—Ma manière de voir me force à quitter l'armée.

—Vous êtes anti-militariste?

—Non, je suis myope.

CHEZ LE RELIEUR

Le relieur.—Que voulez-vous avec votre viande?

Le client.—Voilà deux livres de boeuf que je voudrais faire relier en veau.

EN DOUBLE



—Cet homme mène deux existences.
—Oui?
—Oui, heureuse au bureau, malheureuse chez lui.

UN QUI S'Y CONNAIT

Mais, mon cher monsieur, si au lieu de partir de l'Espagne, Christophe Colomb avait pris le paquebot au Havre il arrivait en Amérique quatre jours après. J'en sais quelque chose, je l'ai fait moi-même ce voyage.

CONDOLEANCES



—Je viens de perdre mon mari.
—Ça, c'est toujours ennuyeux, surtout quand on n'en a qu'un!

LA RAISON

—Il n'y a rien à faire avec ce garçon, il refuse de payer ses dettes, et il doit partout.

—Oui, je sais, il est endetté comme une mule.

SUR LA RUE



Lui.—Il ne faut pas grand chose pour faire tourner la tête d'une femme.
Elle.—Non. Je vois même une folle qui te regarde présentement.

CRITIQUE

—Après tout, Victor Hugo, il n'a jamais écrit que "L'Assommoir".

—Mais "L'Assommoir" n'est pas de lui.

—Eh bien, tu vois, il n'a jamais écrit que ça et encore ce n'est pas de lui.

NOTES POUR ROMAN

Depuis vingt ans il menait cette existence de forçat que tous mes lecteurs connaissent bien.

La pauvre mère criait : Henri, Henri, mon fils, où es-tu? Mais son fils ne lui répondait pas car il s'appelait Charles.

Quand le train se mit en marche il agita son mouchoir pour mieux voir son père resté sur le quai.

Le mineur avait mauvaise mine, le travail de la mine le minait.

Le poète enthousiasmé, enfourcha sa lyre.

En plein désert, il eut crié son secret sur les toits.

CHEZ L'ARTISTE PEINTRE

—Ce tableau est-il à vendre?

—Oui, monsieur.

—Magnifique, étonnant, sublime, prodigieux.

—Pardon, ce tableau est à vendre il n'est pas à louer.

ORDONNANCE RIDICULE

Le médecin.—Une demie heure avant de manger vous prendrez une de ces pilules.

Le patient.—Je veux bien, mais est-ce vous qui me fournirez de quoi manger.

SCENE DE MENAGE

Monsieur.—J'ai le diabète.

Madame.—Tu as toujours manqué d'à-propos, tu deviens diabétique juste au moment où le prix du sucre diminue.

AU MAGASIN

Le chauffeur de taxi.—Je voudrais un chapeau.

Le commis.—Quel est votre numéro?

Le chauffeur.—12.564.

CHEZ LE DENTISTE

Le dentiste.—Oh, madame, vous avez été trop bonne avec vos dents.

La dame.—Comment?

Le dentiste.—Vous les avez toutes gâtées.

AU TRIBUNAL

Le juge.—Vous l'avez d'abord assommé, puis poignardé, n'est-ce pas?

L'assassin.—Oui, j'ai frappé avant d'entrer, c'est plus poli.

CONGE

1er élève.—Pourquoi ris-tu?

2ème élève.—Le maître d'école m'a renvoyé parce que j'ai des poux.

NOTES POUR ROMANS

Pas un instant l'officier de réserve ne se départit de celle qu'il s'était imposée.

Le couvreur criait la vérité sur les toits.

Le chien n'avait pas besoin d'être attaché tant il l'était à son maître.

DOUCE FOLIE

—Mon mari a la folie des grands.

—Oui.

—Oui, il s'imagine être le nain du cirque Barnum.

POPULARITE

—Votre fille me paraît très populaire parmi les jeunes gens.

—Je vous crois, je ne puis stationner mon auto qu'à trois blocs de maisons de chez moi.

GALANTERIE

Juliette.—Voyons, monsieur, sérieusement, combien d'années me donnez-vous?

Gontran.—Oh, mademoiselle, je préférerais vous en retirer une vingtaine que d'en ajouter une seule.

SON CARACTERE

—Alors, ton caractère il est comme ça?

—Oui, il est comme ça, dans un moment de colère je tue un homme et cinq minutes après je n'y pense plus.

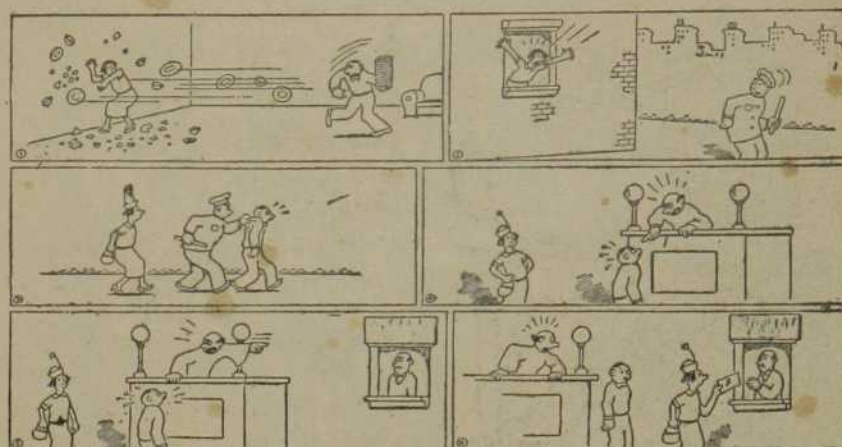
EN TEMPS D'ELECTION

L'électeur.—Je voterai pour vous si vous nous promettez d'obtenir les "trois huit" à la Chambre des Députés.

Le candidat.—Qu'appellez-vous les "Trois-Huit"?

L'électeur.—Huit heures de repos, huit heures de sommeil et huit heures de loisir par jour.

HISTOIRE SANS PAROLES



Madame tient la Caisse

ENTRE FEMMES

—Et votre mari?

—Il voyage.

—Pour son plaisir?

—Et pour le mien.

PREFERENCES

—Aimez-vous les biscuits au soda.

—Je préfère les biscuits de Sèvres.

CAPTIVITE



—Où vas-tu de ce pas?

CHEZ LE MEDECIN

Le médecin.—Vous devez avoir l'estomac paresseux.

Le patient.—C'est vrai, docteur, et pourtant, voyez comme c'est bizarre, mes digestions sont laborieuses.

BENEFICE

Quelle aimable jeune fille votre Rebecca, modeste, toujours les yeux baissés.

—Il faut vous dire, monsieur Jacob, qu'elle espère bien trouver un jour un porte-monnaie.

NON, MAIS...



Sa femme.—J'espère bien que dans cet état-là tu n'as rencontré personne que tu connaisses!
Lui.—Oh non! Mais j'ai rencontré une foule de gens qui semblaient me connaître.

AU BAZAR DU PETIT-TROU-PAS-CHER



—Voulez-vous me donner une brosse à dents ?
—Je regrette beaucoup, Monsieur. Nos nouveautés d'été ne sont pas encore arrivées.

VERNISSAGE

—Qu'est-ce que c'est que ce portrait ?
—C'est la fiancée du peintre.
—Dire qu'il a fait une crouste avec le portrait de sa mie.

CHEZ LE SCULPTEUR

—Comment, vous avez représenté Neptune en train de fumer sa pipe.
—Vous n'avez donc pas vu que c'est une pipe en écume de mer.

MAUVAIS CONSEIL

—Tu as eu un accident d'automobile ?
—Oui, ne m'en parle pas, mon médecin m'avait recommandé comme distraction, le "jeu de l'auto" (loto).

GENTILLESSE

—On dit que les huîtres sont malades cette année.
—Tu as pourtant l'air de te bien porter.

AU MAGASIN



—C'est charmant à vous de m'avoir fait voir quelques chapeaux, mais je crois que je vais prendre un manteau.

AU TRIBUNAL

Le juge.—Pourquoi portiez-vous cette arme sur vous ?
L'accusé.—Je ne sors plus sans armes depuis que j'ai eu un pou-mon attaqué.

AU RESTAURANT

Le client.—Faites donc attention, garçon, vous mettez le doigt dans ma soupe.
Le garçon.—Ça ne fait rien, monsieur, elle n'est pas très chaude.

AU RESTAURANT

—Monsieur prend-il un repas à cinquante sous ou à soixante-quinze sous.
—Quelle est la différence ?
—Vingt-cinq sous, monsieur.

PROJETS

La fillette.—Maman, comme je voudrais être grande.
La maman.—Mais, pourquoi ?
La fillette.—Pour porter des robes courtes comme toi.

DEMANDE

—Combien y a-t-il de milles d'ici au prochain village ?
—En marchant vite il y a deux milles, mais du train dont vous allez vous avez vingt gros milles.

SIC VOS NON VOBIS

Un ivrogne, vautre dans la boue, contemple une automobile qui dévore l'espace.
—Et dire que l'alcool la fait marcher, elle.

AU TRIBUNAL

Le juge.—Vous êtes accusé d'avoir voulu jeter par la fenêtre l'agent qui vous arrêtait.
L'accusé.—Mais ? Son Honneur ? C'est mon affaire si je veux jeter l'agent par la fenêtre.

DERRIERE LE CORBILLARD

—Votre pauvre oncle, 95 ans. Est-il mort en possession de toutes ses facultés.
—Nous verrons ça au dépouillement du testament.

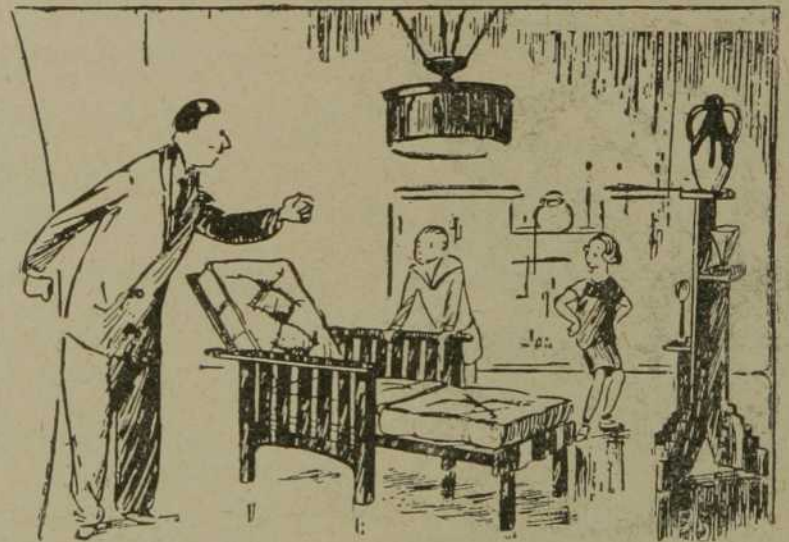
PENETRATION

Le médecin.—Monsieur le curé, vous guérissez les âmes, moi je guéris les corps.
Le curé.—Ah, très bien... vous êtes pédicure.

ACCUSATION

—Vous mêliez à votre farine de la sciure de bois pour en faire du pain.
—Je le reconnais, mais je n'employais que de la sciure du pin.

ETERNELLE HISTOIRE



Le père.—Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?
Le petit garçon.—Nous jouons au papa et à la maman.
Le père.—Et c'est pour ça que vous faites tant de bruit ?
Le petit garçon.—Oui... elle me demande de l'argent pour s'acheter un chapeau.

A L'ARTICLE DE LA MORT

Le mourant.—Cette fois, mon vieux, je crois que je suis foutu.
L'ami.—Voyons, voyons, il ne faut pas te désoler pour si peu.

ORGUEIL

Yvonne.—Alors tu as été fait caporal à l'armée.
Jules.—Oui, Yvonne, comme Napoléon.

CONSEIL

La mère (à son jeune fils).—Ne va pas trop loin dans l'eau c'est très mauvais de se noyer quand on vient de manger.

SECONDES MAINS

—Voyons, cinquante dollars une automobile, c'est une véritable occasion.
—Oui, une occasion de se tuer.

REFLEXION DE VOLEUR

—Ça, c'est drôle, c'est moi qui ai volé la montre et c'est elle qui est arrêtée.

ENQUETE

L'aveugle.—Je suis aveugle de naissance.
Le monsieur.—Quel âge aviez-vous quand ça vous est arrivé.
L'aveugle.—Mais puisque je vous dis que c'est de naissance.
Le Monsieur.—Oui, mais triple idiot, quel âge aviez-vous quand vous êtes né.

ENFANT PRECOCE

—Votre enfant écrit déjà ?
—Oui, sur le tapis, avec l'encrier.

OH, AMOUR

Emma.—Il paraît que Gertrude est en amour depuis six mois avec le garçon de l'épicerie.

Julie.—Oui, mais n'oublie pas que l'épicerie a changé de garçon six fois depuis six mois.

CHEZ LE MEDECIN

Le médecin.—Mon ami vous êtes bien malade, vous avez fait trop d'excès dans votre vie, excès de table, excès de joie, excès.

Le client.—Excès... téra.

PROCEDE

—Comment t'y prends-tu pour écrire une lettre?

—J'écris d'abord ma lettre puis, ensuite, je mets l'orthographe.

MONSIEUR VIENT DE S'ACHETER UN AUTO



Le premier grain de poussière.

AVEC LA POLICE

Le chef.—C'est égal, agent, pour vos débuts, tuer un homme sur le coup.

L'agent.—Justement, chef, c'était mon coup-décès.

RIEN A FAIRE

—Vous ne pourriez pas m'indiquer un logement bon marché.

—On ne trouve plus de logements bon marché à moins d'y mettre un prix fou.

REGRETS

—C'est, madame, en de tristes circonstances que je viens vous offrir mes respects. Mon meilleur ami, Jules, que vous connaissez bien, vient de se faire broyer les deux jambes par un tramway.

—Oh, quel dommage, il valsait si bien.

HISTOIRE NATURELLE

—Papa, écoute comme j'imites bien les animaux.

—Mon fils, pour faire la bête, attendez que vous ayez l'âge de raison.

REGRETS

Une veuve raconte ses chagrins à une amie.

—La nuit, je rêve de mon pauvre mari. Je le revois tel qu'il était.

L'amie navrée.—Quel horrible cauchemar!

COMPLAISANCE

Le voyageur.—Il n'y a pas de punaises dans vos lits.

L'hôtelier.—Non, mais on peut en mettre si vous en voulez.

DANS LE MENAGE

Madame.—Tu ne m'aimes plus, autrefois nous ne faisons qu'un.

Monsieur.—Justement, je m'ennuie tout seul.

APPRECIATION

—Que dis-tu de ces jeunes filles que j'aime.

—La maigre est jolie mais la grasse a une dot.

—Et c'est la grasse que tu me souhaites?

CADEAU

—Chéri, offre-moi cette rivière?

—Non; elle me mettrait à sec, tout en me coulant.

ENTRE PHOTOGRAPHES

—J'ai pris d'excellentes photographies d'éclairs.

—Des instantanées?

PAUVRE MALHEUREUX



—Et vous, docteur, avez-vous commis des erreurs graves dans votre carrière?
—Oui, madame, une fois, j'ai soigné un millionnaire et je l'ai guéri en deux visites.

PRECISION

EN CHEMIN DE FER

—Comment vous ne payez pas vos créanciers et vous voyagez en première classe.

—Naturellement, si je voyageais en troisième classe je les verrais tous.

EVALUATION

L'ivrogne.—Combien y a-t-il d'ici au premier bar.

L'ami.—Cinq minutes.

L'ivrogne.—Cinq minutes pour vous, mais, pour moi?

REVES D'AVENIR

Louise.—Je vous aime beaucoup Albert, mais je ne pourrais pas vous épouser. Je ne crois pas que nous soyons heureux, ensemble.

Albert.—Mais, ma chère Louise, une fois marié, je ne serai pas souvent à la maison.

Le monsieur.—Il y a longtemps que vous êtes veuve?

La dame.—Depuis la mort de mon mari seulement.

ENTRE BONNES AMIES

—Cette Mme X..., elle est bien fin de siècle!

—Dites de "demi-siècle!" Elle est si près de cinquante ans!

LA BRIQUE

Entre bons camarades:

—Qu'est-ce que tu viens faire ici?

—Acheter une cage à serins.

—Tiens! tu te mets dans tes meubles!

EN TEMPS DE CAREME

—Comment, déjà levé?

—Nous sommes en Carême, je ne veux pas faire la grasse matinée.

PROCEDE



—Comment avez-vous obtenu cette jolie couleur mauve dans votre blanc-manger?

—J'ai ajouté un bout de mine violette, madame.

ROMAN
LITTÉRAIRE
DU "SAMEDI"

Idylle Amoureuse

Par EVE PAUL MARGUERITE

No 8 (Suite)

XIV

Stella Louvres est employée comme dactylo dans une grande maison. Elle est orpheline et doit travailler pour gagner sa vie.

En traversant l'avenue de l'Opéra elle est renversée par une torpédo conduite par le jeune comte de Saint-Criq.

Heureusement la jeune fille n'a aucun mal et le jeune comte s'offre à aller la reconduire chez elle. Elle accepte la proposition.

Le comte quitte la jeune fille qui s'est rapidement épris de lui.

Pierre veillait-il donc ? Avait-il pressenti sa venue ? qui l'en aurait informé ? Peut-être savait-il que les domestiques étaient arrivés au château et espérait-il secrètement que Mlle Louvres accompagnerait les Crépinel ?

Soudain, une forme noire traversa la route en courant. Jules l'aperçut heureusement à temps et freina si brusquement que les deux filles vinrent se cogner contre les strapontins du devant.

— Fichu maladroît ! hurla le chauffeur hors de lui... Un peu plus, vous vous faisiez écraser !

Les voyageuses regardèrent par la vitre celui qui avait failli causer l'accident. La silhouette sombre se détachait sur le tapis immaculé. Stella reconnut, dans la lueur du phare, l'homme barbu dont la soudaine apparition hors du bois l'avait effrayée le premier jour de son arrivée à Saint-Criq. L'individu se pencha à son tour, comme pour identifier les automobilistes. Ses yeux s'arrêtèrent, flamboyants, sur Stella, qui se rejeta, effrayée, dans le fond de la voiture.

Déjà, Jules, bougonnant, remettait le moteur en marche.

— Qui est cet homme ? demanda Stella encore palpitante, quel est son nom ?

— Il a un aspect terrifiant, dit Marie en frissonnant.

Cet incident avait assombri Crépinel.

— Il s'appelle Brilat, dit-il, j'ai appris qu'il habitait chez M. de Saint-Criq qui l'emploie, je

pense, pour ses travaux de laboratoire.

Brilat... répéta Stella, comme si ce nom sonnait familier à ses oreilles.

Tout à coup, il lui sembla qu'un voile se déchirait devant ses yeux et une certitude aveuglante l'éblouit. Brilat n'était autre que Vincent Labrit ; Brilat, Labrit, le nom était seulement retourné. Labrit, le frère de Pierre, le faussaire, le forçat, tout fraîchement libéré du bagne !

A cette découverte, elle se mit à trembler de tous ses membres comme prise de fièvre.

— Vous gelez, ma pauvre amie, s'exclama Marie, c'est vrai qu'il fait froid ; heureusement que nous arrivons. La maison doit être chauffée et je pense que les bonnes nous ont préparé à souper. Vous allez prendre un grog bien chaud.

Mais Stella était glacée dans l'âme, jusqu'à l'effroi. Il lui semblait s'enfoncer sous un tunnel sans issue, car au moment où elle se disait : « Cet homme est Labrit, le forçat de la Guyane », un instinct secret l'avertissait : « Il est amoureux de toi ! »

La terreur la prit devant cette évidence contre laquelle Stella en vain essayait de lutter. Elle faillit formuler à haute voix ses craintes. Mais l'auto en s'arrêtant devant le perron l'arracha à son couchemar.

C'était vraiment un cauchemar éveillé que vivait Stella. Elle qui arrivait si pleine d'allégresse. Elle se pinça pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas. Non, tout était bien réel. Le calorifère allumé de la veille, répandait une douce tiédeur dans toute la maison. La salle à manger, avec un bon souper préparé sur la nappe jaune, était accueillante. Il y avait un poulet froid en gelée, un jambon, une terrine de foie gras, une salade russe et des gâteaux. La femme de chambre apportait une soupière d'un excellent consommé fumant.

— Voilà qui va vous réchauffer, dit Marie. Vite, Stella, bu-

vez cette tasse tiens, papa, en veux-tu ?

Soucieux, le père acquiesça, d'un signe de tête affirmatif.

— Vrai, vous n'êtes guère bavards, dit Marie en riant. Vous avez l'air de dormir debout. Les lits sont prêts, heureusement.

Ils firent cependant honneur au repas avant de gagner leurs chambres. Stella retrouva avec plaisir celle qu'elle avait occupée l'été précédent. Les meubles lui semblaient bon l'encaustique. La perse rose à fleurs était gaie à l'oeil. La pièce paraissait encore plus confortable par contraste avec le froid du dehors, le pars recouvert de son linceul blanc, les branches noires chargées de flocons légers. Stella appuya, dans l'espoir de distinguer au delà des arbres dénudés les lumières du Vert-Logis, son front à la vitre. Tout à coup, elle crut percevoir près du vieux cèdre, la silhouette noire de l'homme aux yeux de loup. Il semblait guetter la fenêtre de Stella. Hallucination, réalité ?...

Elle se recula précipitamment et ferma les rideaux de cretonne rose. Son sang battait à coups rapides dans ses artères, sa main tremblait nerveusement. Elle avait hâte d'être au lendemain pour voir Pierre. Avertir son tuteur ? Il n'en pouvait être question, ce serait donner un nouvel aliment à ses griefs contre M. de Saint-Criq. L'irascible Crépinel n'était pas un homme que l'on pût impunément exciter. Stella ne devait se fier qu'à elle seule en cette occurrence. Elle craignait de ne pouvoir dormir, mais la fatigue du voyage eut raison de son inquiétude : elle s'endormit d'un sommeil pesant et se réveilla fraîche et reposée.

Un beau soleil luisait derrière les fenêtres. La neige avait fondu et le ciel était d'un saphir tout neuf, sans nuages. Le moral de Stella s'en ressentit. L'avenir lui apparut moins sombre que la veille au soir. Un rayon de soleil transforme l'univers. La jeune fille s'habilla en chantonnant.

— Je vais faire un tour à la ferme, déclara Crépinel après le petit déjeuner, qui m'accompagne ?

— Moi, dit Marie, il fera bon marcher. Les sentiers sont déjà secs.

Stella ne répondit pas, le nez baissé sur sa tasse : elle avait d'autres projets. Crépinel, soucieux, se garda d'insister. Stella ne reconnaissait plus son tuteur. Le bon vivant de l'été dernier, trivial, au teint coloré, ayant le mot pour rire, avait fait place à un homme sombre, taciturne, de mine renfrognée, rongé par un soucis visible aux yeux des plus indifférents ; était-il malade ? Quel pouvait être son secret tourment ? Stella ne s'attarda pas à déchiffrer cette énigme et remonta dans sa chambre pour revêtir un chapeau et un manteau.

Tout son être volait déjà au devant de l'aimé. Elle allait revoir Pierre ! Une crainte soudaine l'assaillit ; pourvu qu'il ne fût pas absent ! Elle aurait peut-être dû l'avertir ? D'autre part, avec un caractère complexe comme celui de Pierre, écrire eût été imprudent ; qui sait alors si le jeune homme, torturé de scrupules, n'eût pas cru devoir prendre la fuite ?

Stella descendit les marches du grands escalier et sortit dans l'air vif du dehors ; le parc offrait l'harmonie de ses marronniers dénudés en contraste avec la verdure éternellement sombre des pins. Pour gagner le Vert-Logis, Stella au lieu d'enfiler sur la gauche la grande avenue et de traverser le village, passa devant le château d'eau, longea le tennis et sortit du parc sur la droite, pour couper au plus court par la forêt.

Elle savait Pierre matinal. Sans doute le trouverait-elle occupé à écrire à moins qu'il ne fût déjà au travail dans son laboratoire. Elle imagina sa surprise, peut-être même son émoi lorsqu'il l'apercevrait.

Les aiguilles des pins, brunes et décomposées par la pluie, feu-traient le sentier d'un tapis humide. Plus de chant de cigale ou de grillon. Le silence en était accru et la solitude en paraissait plus absolue. Stella distinguait déjà le toit rouge du Vert-Logis dans la verdure sombre; une fumée blanchâtre s'échappait de la cheminée et dessinait une arabesque légère dans l'air pur. La jeune fille se sentit doucement émue et hâta le pas. Elle allait revoir Pierre !

Soudain, du fourré, un homme surgit. Si c'était Pierre ? Elle tourna la tête pleine d'espoir et reconnut l'homme aux yeux de loup. Celui qu'au fond d'elle-même, Stella appelait : le forçat. Elle tressaillit de tous ses membres et regarda autour d'elle d'un air apeuré, comme une biche prête à fuir. Déjà l'individu lui barrait la route. Il avait sur le visage une expression d'ardeur sauvage qui terrifia la jeune fille.

— Ne vous sauvez pas, belle enfant, j'ai à vous parler, dit-il, en étendant les deux bras.

Et, sans transition :

— Stella, je vous aime, voulez-vous m'épouser ?

— Vous êtes fou, monsieur, s'exclama Stella effrayée de cette agression inattendue. Laissez-moi passer !...

Il se rapprocha, lui saisit les deux poignets qu'il serra avec force dans ses mains nerveuses et se pencha comme pour l'embrasser.

La jeune fille prit peur et poussa un cri terrible. Aussitôt l'homme relâcha son étreinte, pe-naud, et Stella d'un bond fut hors d'atteinte. Elle courait, courait de toutes ses forces avec la terreur d'être poursuivie et ralentit seulement essoufflée en arrivant sur le derrière de la maison. La porte de la cuisine était grande ouverte et Louison qui avait entendu le cri poussé par la jeune fille se tenait sur le seuil, intriguée, la main en abat-jour devant les yeux. Derrière elle s'apercevait Lily, la fillette recueillie généreusement par Pierre. Les deux servantes considérèrent avec étonnement le teint animé, les yeux brillants de la jeune fille.

— C'est vous qui avez crié ? demanda Louison.

— Oui, avoua Stella, et rougis-sant de son mensonge : je me suis tordu le pied. Ce n'est rien. Pourrais-je parler à M. de Saint-Criq ?

— Mais oui, mademoiselle, entrez donc, je vous prie. Il est allé au village, voir un enfant malade mais il ne va pas tarder à rentrer.

La vieille gouvernante précéda la jeune fille le long d'un étroit corridor sur lequel donnaient plusieurs portes closes, dont elle ouvrit la deuxième. Stella pénétra dans un joli salon tendu de damas cerise avec un ravissant mobilier Louis XVI en tapisserie de Beauvais représentant les fables de La Fontaine. On devinait que le goût le plus sûr avait présidé à cet aménagement. Il régnait là une atmosphère d'intimité révélant que la pièce était habitée d'une façon constante. Un violon était posé sur le piano comme si l'on venait d'éveiller dans ses cordes l'âme de Bach ou de Beethoven, un livre restait ouvert sur le guéridon en bois de rose. Stella lut involontairement ces lignes soulignées d'un trait d'ongle :

« L'amour passe par des transformations infinies avant de se mêler pour toujours à notre vie et de la teindre à jamais de sa couleur de flamme. »

Louison restait plantée sur le seuil, les poings sur les hanches, visiblement désireuse d'entamer la conversation.

— Monsieur va être rudement content de voir mademoiselle... Il s'ennuie tant, le pauvre. L'hiver est long à la campagne ; il a beaucoup plu cette année, une petite pluie fine qui vous tombe dans le cœur et vous attriste l'âme.

— Oui ? dit Stella.

— Toujours seul ; ça n'est pas gai à son âge, surtout pour un homme qui, avant, habitait Paris presque toute l'année.

Elle baissa la voix :

— Ce n'est pas la compagnie de M. Brilat qui pourrait sortir M. Pierre de ses idées noires... Il est toujours au hameau, M. Vincent ; et plus souvent qu'il ne devrait au cabaret. Il rentre de mauvaise humeur, tout prêt à chercher querelle aux autres... M. Pierre a une patience de saint, mais il se fait bien du souci.

— Qui est M. Brilat ? demanda Stella d'une voix incertaine.

— Vincent Brilat, un garçon barbu. Vous avez dû le rencontrer souvent ; habillé, hiver comme été, d'un méchant costume de toile marron. Malgré les remontrances de Monsieur, il est toujours aussi négligé. Cependant, Monsieur en dépense de l'argent pour ce vaurien qu'il a ramené

Dieu sait d'où et qui ne lui est rien. Je me demande ce qui peut attacher M. Pierre à cette engeance ?

— Y a-t-il longtemps que vous êtes au service de M. de Saint-Criq ? ne put s'empêcher de s'enquérir Stella.

— Depuis quelques mois seulement depuis que M. Pierre s'est installé ici. Avant, j'étais en service à Arcachon. C'est ma belle-soeur qui m'a placée au Vert-Logis et j'y suis bien heureuse, car M. Pierre est la bonté même. De maître plus doux, je crois qu'il n'en existe pas.

« Tiens, j'entends qu'on ouvre la porte d'entrée. Ce doit être lui. Je vais lui dire que vous êtes là. »

Elle sortit vivement et Stella attendit, le cœur battant.

Le bruit de la porte qui se rouvrait la fit tressaillir comme une coupable. C'était lui...

Un même élan les jeta l'un vers l'autre. Stella s'abandonna entre les bras de Pierre qui entourait d'un geste protecteur les épaules de la jeune fille.

— Vous, mon amour, balbutia-t-il.

Et son visage heureux reflétait une joie sans mélange.

Ils goûtaient ce charme inexprimable, teinté de douce mélancolie, de l'amour contrarié.

— Pierre, je vous retrouve enfin, murmura Stella. Si vous saviez comme j'ai pensé à vous.

— Et moi donc ! renchérit Pierre. Votre image ne me quittait pas. Dans mes promenades en forêt, je croyais voir votre robe blanche flotter dans les vapeurs légères qui montaient du sol. Je conversais avec votre ombre. Dans cette maison, vous êtes chez vous. Que de fois, je vous ai vue assise dans cette bergère lisant ou bien jouant pour moi au piano les *Nocturnes* de Chopin.

— Cher Pierre... Je vous trouve changé, l'expression moins soucieuse. Est-ce que je me trompe ?

— Non, chérie, vous ne vous trompez pas. J'entrevois la libération. La possibilité peut-être d'être relevé de mes vœux et de vous offrir une tendresse digne de vous.

— Comment cela ? demanda vivement Stella. Être aimée de vous, Pierre, est un rêve inespéré. Que pourriez-vous m'offrir de plus ?

— N'anticipons pas. Mais je dois vous paraître fou. Sans doute, vous demandez-vous, puisque je vous aime, ce qui m'empêche

de solliciter cette jolie petite main que vous m'abandonnez.

Stella rougit et déclara avec franchise :

— Je crois avoir deviné en partie votre secret. Vous avez un frère.

Le jeune homme laissa échapper un cri :

— Vous savez et je ne vous fais pas horreur ?

Il s'écarta brusquement et Stella devina à la contraction de son visage tout ce qu'il souffrait.

— Pierre, reprocha-t-elle doucement, comment avez-vous pu douter de moi ? Pourquoi le fait d'avoir un frère indigne vous entacherait-il à mes yeux ? Vous n'êtes pas responsable de ses fautes.

— Vous avez appris de quel crime hideux on l'avait accusé ? demanda-t-il vivement.

Stella inclina affirmativement la tête.

— Il a fait un faux et a volé, fit la jeune fille à voix basse.

— Non ! non ! cria Pierre, ce n'est pas vrai !

— Pardon, fit Stella effrayée de son exaltation... je croyais... j'aurais confondu avec un autre... J'avais cru deviner que votre frère n'était autre que Vincent Labrit, le forçat.

— C'est bien lui, en effet, avoua tristement Pierre, mais il a été condamné injustement. J'ai maintenant les preuves de son innocence... Je sais qu'il n'a pas commis le crime dont on l'accuse et, dût toute ma fortune y passer, je le ferai réhabiliter.

— C'est sans doute à quoi s'emploie Me Clamart ? interrogea anxieusement Stella.

— Oui, dit-il surpris, comment savez-vous ?

Elle lui avoua l'indiscrétion involontaire commise par la lecture du relevé de comptes à la Banque, le nom de l'avocat surpris, puis son enquête personnelle à la Bibliothèque Nationale, dans les *Annales judiciaires*.

Pierre parut soulagé.

— Alors, dit-il vivement, vous êtes seule à savoir, vous n'avez parlé de votre découverte à personne ?

— A personne !

Tant mieux ! Tout le monde ici ignore l'identité véritable de mon infortuné Vincent... Cela pourrait lui créer des ennuis. Le malheureux a fait son temps au bagne avec un courage méritoire. Sa bonne conduite l'a fait libérer quelques mois avant son temps...



GARDEZ A VOS CHEVEUX LEUR AIR DE JEUNESSE

Vous commencez à vieillir le jour où vous laissez vos cheveux grisonner ou perdre leur lustre. Les Produits L'OREAL vous offrent les meilleures méthodes de corriger de façon permanente cet état de choses. Vous pouvez, sans aucun ennui, faire usage de

L'OREAL Simplex OU DE L'OREAL Régénérateur

qui rendront naturellement et graduellement à vos cheveux toute la nuance et tout l'éclat de leur jeunesse. Ces produits sont caractéristiquement parisiens et employés par les femmes chics dans tous les pays d'Europe.

GARANTIS INOFFENSIFS

Importés par

HERDT & CHARTON INC.

Agents exclusifs pour le Canada
MONTREAL

Vendus dans les pharmacies, les salons de beauté et les magasins à rayons.

1000 Véritable Diamant Américain
SEULEMENT 10¢
Rien de plus à PAYER
Rien à vendre

La plus parfaite imitation au Monde

Vous pouvez être l'orgueilleux possesseur de cette radieuse pierre ABSOLUMENT GRATIS. Le Diamant AMÉRICAIN est la plus parfaite imitation du diamant au monde. Comparez-le avec un diamant de \$100.00, et vous pouvez trouver la différence, retournez-le.

Vous risquez pas un sou. ENVOYEZ SEULEMENT 10 cts dans une enveloppe, pour nous aider à payer les frais d'emballage et d'expédition. ABSOLUMENT RIEN DE PLUS À PAYER.

Le Diamant AMÉRICAIN 1 karat, vous sera envoyé la même journée sans autres frais. Profitez-en. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus.

Un seul à chaque client. Timbres acceptés.

CANADA DIAMOND CO. REG
Chambre 411-251 St-Joseph Québec, P. Q.

MONTRE ARVIDA NOUVEAU MODELE

Directement de Suisse Boîtier fin Chromium

349

COMPLETE DANS BOITE EN SATIN ARTISTIQUEMENT GRAVEE

Cette jolie montre garantie se vend partout \$10.00. Profitez de notre prix d'annonce. N'envoyez pas d'argent. Payez seulement \$3.49 sur réception.

INTERNATIONAL SALES CO.
251 RUE ST-JOSEPH QUEBEC

L'Huile pour le Fermier.—Une bouteille d'Huile Electrique du Dr Thomas dans la ferme épargnera plus d'un voyage de docteur. C'est non seulement bon pour les enfants atteints de rhume ou du croup et pour le bien de ceux qui souffrent de divers maux ou douleurs mais il y a également la manière de l'employer pour le bétail malade. Il devrait toujours y en avoir une bouteille à la maison.

— Mais, comment l'a-t-on condamné s'il n'était pas coupable? demanda Stella.

— Hélas, toutes les apparences étaient contre lui. Moi-même j'ai cru à sa culpabilité et c'est mon plus grand remords. Mais, maintenant, je sais que mon frère est innocent.

— Qui a volé alors les cent mille francs? demanda-t-elle palpitante.

Pierre baissa la tête, craignant peut-être de laisser lire trop de choses dans son regard.

— C'est ce que nous cherchons à découvrir; nous sommes sur la piste, dit-il seulement.

— Comment votre frère, s'il était innocent, ne s'est-il pas défendu?

Pierre hésita avant de répondre. Il déclara enfin :

— Vincent était lié par un secret d'honneur. Il ne pouvait parler; aujourd'hui, hélas! il n'a plus les mêmes raisons de garder le silence. Ma responsabilité est grande. J'aurais dû deviner alors...

«Excusez-moi de ne pas vous en dire plus... mais je n'ai pas le droit de divulguer encore ce mystère.»

— Ne me dites rien, fit vivement Stella. Il suffit que vous croyiez à l'innocence de votre frère pour que j'y croie. De quel héroïsme a dû en effet témoigner votre frère pour supporter cette condamnation imméritée. L'injustice est dure à accepter.

— Oui, et dans ce cas particulier, elle fut atroce...

Il ajouta d'un ton hésitant :

— Le plus terrible est qu'elle a modifié totalement le caractère de mon frère. Comment en serait-il autrement? Son cœur s'est endurci; il est devenu irritable, soupçonneux. Enfin il a pris, ce qui est pire que tout, l'habitude de boire...

Stella contemplait avec attention la silhouette prostrée du jeune homme.

— Pauvre Pierre!.. La croix est lourde à porter... Ainsi, c'est à cause de ce que estimez une tare familiale que vous n'osiez pas m'avouer votre tendresse?

Pierre inclina tristement la tête :

— Pouvais-je vous demander de devenir la belle-soeur d'un forçat? J'avais juré de ne pas parler tant que mon frère ne serait pas réhabilité.

— Comment pouvez-vous raisonner ainsi? fit Stella avec vio-

lence. C'est vous que j'aime et non votre frère; que m'importe le reste? Et, d'ailleurs, seriez-vous un forçat vous-même, cela ne changerait rien à mes sentiments, car, vous connaissant comme je vous connais, je saurais que vous êtes incapable de la moindre vilénie et que vous ne pourriez être qu'une victime.

— Chère petite Stella, vous êtes un ange. Etendez alors votre indulgence à mon frère qui, lui, est la victime d'une effroyable erreur judiciaire.

Stella repensa à son agresseur barbu et son visage se rembrunit. Fallait-il parler à Pierre? Oui, sans doute.

— Votre frère est peut-être un malheureux, dit-elle, mais il a pris, à vivre loin de vous, de bien mauvaises manières... Il a voulu m'embrasser tout à l'heure dans le bois.

Pierre tressaillit et ses beaux traits se décomposèrent.

— Oh! fit-il seulement, comment a-t-il osé?... Et moi qui hésitais à vous avouer ma tendresse!...

Il se ressaisit par un effort de volonté et déclara :

— Jugez à quel point le bain a changé mon pauvre Vincent! Pardonnez-lui en raison de ce qu'il a souffert! Tout cela est de ma faute...

— De votre faute? protesta Stella. Je me demande pourquoi?

— Oui, si j'avais été plus clairvoyant lors de son procès, je l'aurais défendu, j'aurais empêché qu'il soit condamné et déporté dans ces lieux de perdition où la conscience s'atténue, où le sentiment de l'injustice vous ronge l'âme et vous rend méchant. Mais je n'avais, au fond, aucune véritable tendresse pour mon frère. Je n'ai rien compris, rien deviné, j'ai laissé s'accomplir l'acte inique.

— Comment auriez-vous cru à l'innocence de votre frère, si lui-même ne s'est pas défendu? fit Stella pour calmer les remords de Pierre. C'est déjà bien beau à vous de sacrifier votre fortune pour le réhabiliter. Espérez-vous aboutir bientôt?

— Oui, nous sommes à la veille de réussir; malheur alors au véritable coupable! Vincent n'aura pas de pitié.

Cet accent du justicier fit passer un frisson dans le dos de la jeune fille.

Mille petits faits se coordonnèrent en son esprit; elle se rappela tout à coup que le nom de

Louis Crépinel avait été mêlé au procès; elle repensa aux persécutions dont le nouveau châtelain de Saint-Criq avait été victime l'été précédent; elle eut un éblouissement, un grand froid se glissa dans ses veines.

— N'est-ce pas votre frère, balbutia-t-elle, qui s'était déguisé en ours? N'est-ce pas lui qui excitait les gens du hameau contre mon tuteur et qui une nuit manqua l'assassiner avec la pierre lancé par une fronde?

Ce fut au tour de Pierre de devenir pâle.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit-il d'une voix moins assurée. Quel rapport?

— J'entrevois des choses terribles, dit la jeune fille, tremblante.

— Ne vous forgez pas des idées folles, conseilla Pierre avec une tendre autorité.

Mais Stella avait maintenant sa conviction faite et une terreur s'emparait d'elle à l'idée de la justice en marche. Elle crut voir se profiler l'ombre de l'échafaud. Etait-il possible que Pierre crût Louis Crépinel capable d'avoir commis le vol dont son frère avait été injustement accusé? Oui, sans doute... Mais sur quelles présomptions pouvait-il se baser pour formuler, au-dedans de lui-même, cette redoutable accusation? Stella n'osait plus interroger le jeune homme, regrettant presque d'avoir laissé deviner son inquiétude. Non qu'elle eût une affection spéciale pour son tuteur, dont elle connaissait l'égoïsme et la dureté. Mais enfin cet homme avait été bon pour elle; Stella était reçue chez lui... Voyons, ce serait trop affreux...

Pierre lut sur le visage de son amie le drame qui se jouait en son cœur et les perplexités qui la ravageaient. Il eut pitié.

— Ne parlons plus de tout cela, dit-il, pensons un peu à nous. Croyez-moi, Stella, l'avenir s'arrangera. Un jour, nous serons heureux... Nous oublierons tout ce qui n'est pas notre amour. Je vous aime, ma fiancée chérie!

LE BAUME PERSAN, créateur et préservateur de beaux teints. D'un effet tonique et stimulant merveilleux. Conserve et embellit la peau la plus délicate. Rafraîchit la peau affligée ou irritée par les intempéries. Opère par enchantement. Une friction légère et le teint se rafraîchit et s'embellit instantanément. Adoucit aussi bien les mains et les rend blanches comme neige. L'article de toilette idéal pour la femme particulière.

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belies et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont: Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.
Mme MYRRIAM DUBREUIL
BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2
3902, Parc Lafontaine, Montréal.

Ne Souffrez Plus!

POURQUOI RESTER UNE MALADE LANGUISSANTE QUAND IL NE TIEN QU'A VOUS D'ÊTRE BIEN PORTANTE? LA GUERISON EST ASSURÉE AVEC LE



Traitement Médical GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 22 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION:

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.
Madame MYRRIAM DUBREUIL
3902, Parc Lafontaine, Montréal, Can.
Boite Postale 2353 — Dépt. 25

Stella ne demandait qu'à croire Pierre. Elle lui décida un sourire reconnaissant et la caresse de ses yeux dans lesquels il lut un aveu qui le bouleversa.

Il se pencha vers elle et leurs lèvres s'unirent chastement.

— Stella, ma fiancée.

Ce fut un arrachement quand ils durent se séparer.

— Stella dit Pierre, je vais vous demander un sacrifice qui me coûte à moi aussi...

— Quoi encore? demanda-t-elle effrayée.

— Il ne faut pas nous revoir avant quelques jours. Cela est nécessaire. J'ai besoin de toute ma liberté d'action pour ce que vous savez et aussi pour mes recherches de laboratoire qui sont sur le point d'aboutir.

Elle leva vers lui des regards interrogateurs mais n'osa formuler aucune question.

— Je ne confie mon secret qu'à vous, dit-il, mais je crois avoir découvert le moyen de fabriquer du papier et de la soie artificielle avec les résidus de bois ou «galipes» qui tombent des pins sous le «chapchot», quand on les entaille pour les résiner. Si mes expériences sont concluantes, comme je l'espère je mettrai, ma chérie, à vos chers petits pieds, une fortune incalculable...

— Je ne souhaite pas la fortune, Pierre. Votre amour me suffit. Il ne faut pas être trop riche pour être heureux.

— Chère Stella, je vous reconnais bien là! ne vous inquiétez pas, nous sommes de ceux qui sauront faire un bon emploi de l'argent. Il y a tant de misères à soulager!

— Puisque vous le souhaitez, dit Stella les larmes aux yeux, je ne vous verrai pas. Mais songez que je suis ici pour une semaine seulement et je reprends mon travail lundi prochain.

— Il se passera du nouveau d'ici là, affirma Pierre avec certitude. Voulez-vous que nous nous rencontrions après-demain mercredi au carrefour de l'ours?

XV

LE SECRET DE LA MORTE

— Je ne reconnais plus les gens d'ici, déclara Crépinel avec satisfaction au déjeuner en attaquant les hors-d'œuvre. Plus de mécontents... Quand on traverse le hameau, ils vous saluent fort poliment. D'ailleurs, on ne rencontre presque personne.

— Je ne trouve pas cela rassurant, dit Marie. Attention à l'eau qui dort.

Crépinel qui s'exerçait à l'optimisme, parut mécontent. Il mastiqua sa tranche de saumon fumé d'un air sombre. Stella, qui pensait à sa conversation du matin avec Pierre, restait songeuse. Elle avait l'impression qu'une toile d'araignée subtile et invisible se tissait autour de Crépinel pour l'engluier. L'avertir du danger serait charitable. Mais, prise entre son tuteur et son fiancé, la jeune fille ne savait que décider. Elle essaya de se persuader que Crépinel ne pouvait être coupable, et que, par conséquent, il ne courait aucun risque.

Marie, après le repas, proposa à Stella de faire une partie de tennis, un «single».

— Volontiers! dit Stella; cela me dérouillera les jambes et nous réchauffera les pieds.

Une flambée de troncs de pins brûlait dans la haute cheminée à revêtement de marbre veiné. La résine faisait un joyeux crépitemment d'étincelles; mais, dès qu'on s'éloignait de la cheminée, le froid se faisait sentir, malgré le calorifère.

— Guère moderne, mon châteaueu, constata Crépinel, il faudra que je fasse mettre des bourrelets pour l'hiver.

— Bah! fit Marie, est-ce nécessaire?

— Comme tu dis cela! reprocha le père. N'aimes-tu plus Saint-Criq, ne comptes-tu plus y revenir?

— C'est Saint-Criq qui ne nous aime pas, fit tristement Marie.

Le père crut qu'elle faisait allusion à son amour malheureux pour Pierre et garda le silence.

— Je vais chercher ma raquette, dit Stella.

La journée lui parut longue, d'autant plus que la nuit arrive de bonne heure en cette saison. De plus, vers quatre heures, la pluie se mit à tomber fine et serrée comme elle tombe dans la Gironde, parfois pendant des semaines entières. Savoir Pierre si proche et ne pouvant courir vers lui. Quel supplice!

Désœuvrée, Stella prit un livre et monta dans sa chambre. Elle occupait, comme à son précédent séjour, la pièce voisine de celle de son tuteur.

Un feu clair brûlait dans la cheminée, jetant sur la perse à bouquets roses du mur des reflets fantastiques. Stella tourna le commutateur électrique et une lumière tamisée éclaira doucement la pièce. Un bien-être envahit Stella.

(A suivre)

L'Éclat de la Neige

vous fatigue les Yeux. Reposez-les avec Murine

L'éclat aveuglant du soleil sur la neige a pour effet d'irriter les yeux. C'est souvent ainsi que commencent certaines affections aux yeux. Prévenez-les en y versant quelques gouttes de l'innoffensive Murine en rentrant chez vous. Elle vous repose les yeux et les renforce. Commencez à vous en servir dès aujourd'hui!

MURINE
POUR VOS
YEUX



Une Belle Taille
Aux Lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand, par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées. Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante. \$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Agents

PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

Employez "DEPILO"

pour DÉTRUIRE les Poils et Duvets
Procédé moderne efficace et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlève la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Ecrivez, pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsin Products Co. (10) 55 W. 42 St., New-York

BOUTONS "Tête-Noire" (COMEDONS)

Les boutons à tête noire (comédons) disparaissent rapidement par un procédé simple qui les dissout. Achetez deux onces de peroxine en poudre chez le pharmacien, frottez-en les comédons avec un linge mouillé d'eau chaude et vous serez surpris de les voir disparaître. Satisfaction garantie ou argent remboursé.

Ce qui indique la présence des vers, c'est le manque de repos, le grincement des dents, les démangeoisons du nez, l'extrême faiblesse et souvent les convulsions. Dans ces conditions, un des meilleurs remèdes que l'on peut avoir est Miller's Worm Powder. Il attaque les vers aussitôt qu'administré et ils disparaissent dans les selles. Le petit malade sera aussitôt soulagé et l'on ne craindra plus le retour de ces attaques.



2582—Largeur du bord inférieur, 43 pouces. La grandeur 33 de buste requiert 3 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe de Chine de 33 pouces. Pour jeunes filles et femmes de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 33 de buste. Prix, 50 cents.

2641—La grandeur 33 de buste requiert 3 verges $\frac{3}{4}$ de crêpe de satin de 39 pouces, avec $\frac{1}{4}$ de verge de dentelles de 35 pouces pour col berthe. Pour de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.

2586—Largeur, 2 verges $\frac{3}{4}$. La grandeur 33 de buste requiert 2 verges de soie imprimée de 35 pouces pour le corsage, avec 1 verge $\frac{1}{4}$ d'un de 35 pouces pour la jupe, etc. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 de buste. Prix, 45 cents.

2566—La grandeur 33 de buste requiert 3 verges $\frac{1}{2}$ de crêpe de soie de 39 pouces, avec $\frac{1}{4}$ de verge de tissu contrastant de 35 pouces pour garnir. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 50 cents.

2579—Largeur de la jupe de fond, 42 pouces. La grandeur 33 requiert 3 verges de crêpe plat de

39 pouces, avec 1 verge $\frac{1}{4}$ de 39 pour la partie supérieure. Pour de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 50 cents.

2683—Largeur du bord inférieur de la jupe, 42 pouces. La grandeur 33 requiert 4 verges de crêpe de soie de 39 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 31 à 37 (14 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 50 cents.

2595—Largeur, 2 verges $\frac{1}{4}$. La grandeur 33 requiert 3 verges $\frac{1}{4}$ de crêpe de satin de 39 pouces. Pour de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 à 40 pouces de buste. Prix, 50 cents.

2609—Largeur, 1 verge $\frac{1}{4}$. La grandeur 33 requiert 2 verges $\frac{1}{4}$ de soie novelty de 35 pouces, avec 1 verge $\frac{1}{4}$ d'un de 35 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 37 (15 à 20 ans) et de 38 pouces de buste. Prix, 45 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,
463 Wellington St. West,
Toronto, Ont.



ELEGANCE, SOUPLESSE ET FEMINITE



LES DESSERTS

BLANC-MANGER

MOUSSE D'IRLANDE

$\frac{1}{3}$ tasse de mousse, 4 tasses de lait, $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel, $1\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de vanille.

Faire tremper la mousse dans de l'eau froide pendant 15 à 20 minutes; mettre le lait dans un bain-marie, ajouter la mousse et laisser cuire pendant 30 minutes; saler, couler, ajouter la vanille, couler de nouveau et verser dans des verres rincés à l'eau froide. Ajouter 1 tranche de banane par verre. Servir avec sucre et crème.

ter au lait, cuire pendant quelques instants; retirer du feu, ajouter le blanc d'oeuf battu en neige, la vanille, verser dans un moule rincé et faire prendre sur la glace. Servir avec crème.

CREME AUX PRUNES

$\frac{1}{2}$ livre de prunes, 2 tasses d'eau froide, 1 tasse de sucre, 1 morceau de cannelle, $1\frac{1}{3}$ tasse d'eau bouillante, $\frac{1}{3}$ tasse de fécule de maïs, 1 cuillerée à table de jus de citron.

Laver et faire tremper les prunes dans de l'eau froide pendant 1 heure, les faire bouillir doucement dans la



CREME AU CARAMEL

1 pinte de lait, 3 cuillerées à table de fécule, $1\frac{1}{2}$ tasse de sucre, essence de ratafia, un peu de sel.

Faire chauffer le lait au bain-marie, ajouter la fécule délayée et la moitié du sucre, caraméliser l'autre moitié, ajouter à la crème avec l'essence, laisser cuire. Servir avec crème.

CREME AU CHOCOLAT

2 tasses de lait bouillant, 5 cuillerées à table de fécule de maïs, $\frac{1}{2}$ tasse de sucre, $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel, 3 blancs d'oeufs, 1 cuillerée à thé de vanille, $\frac{1}{3}$ tasse de lait froid, $1\frac{1}{2}$ tablette de chocolat amer.

Mélanger sucre et fécule et délayer avec le lait froid, puis mêler au lait bouillant dans un bain-marie, laisser cuire pendant 20 à 25 minutes; faire fondre le chocolat à la vapeur, l'ajou-

ter même eau avec sucre et cannelle, ajouter l'eau bouillante et laisser cuire; passer au tamis, remettre sur le feu, ajouter la fécule délayée et laisser cuire pendant 10 à 12 minutes; retirer, ajouter le jus de citron, verser dans un moule rincé à l'eau froide et faire prendre au froid. Servir avec crème.

MERINGUES

3 blancs d'oeufs battus très ferme, 1 tasse de sucre.

Ajouter le sucre aux oeufs en fouettant rapidement; beurrer légèrement une tôle, y déposer 1 cuillerée à table de la préparation, en forme de longue écaille, saupoudrer de sucre granulé, laisser sécher dans un four très doux pendant 30 à 35 minutes. Retirer, faire une cavité, laisser sécher, garnir avec de la crème fouettée, des pêches, des fraises en dés, des framboises, ou avec de la crème à la glace.

Muffins, pour être aussi bons que ceux-ci, exigent des Raisins aussi bons que ceux-ci



La jeune fille Sun-Maid symbolise dans le monde entier des produits alimentaires de haute qualité.

CUISINIERS et ménagères modernes savent très bien que les raisins qui entrent dans les muffins, gâteaux et desserts vraiment réussis, ne peuvent pas être des "raisins ordinaires".

Le raisin devant en effet servir d'ingrédient appétissant et constituer un aliment nutritif, les raisins de qualité supérieure Sun-Maid s'imposent dans toute bonne cuisine.

Il existe deux variétés favorites de Sun-Maid, toutes deux préparées au moyen de procédés exclusifs et tenus secrets, qui les distinguent absolument des raisins ordinaires.

Les Sun-Maid Nectars sont des raisins sans pépins, tendres et juteux. Vous notez tout de suite leur saveur et leur rondeur. Les raisins par excellence pour gâteaux, muffins, poudings, desserts,—et aussi comme collations à donner aux enfants entre les repas.

Les Sun-Maid Puffed sont de gros et appétissants Muscats épinés. Et pas collants surtout! Car le procédé d'épépinage secret Sun-Maid conserve le jus et la saveur—à l'intérieur. Ils sortent tout prêts de la boîte. Excellents pour gâteaux, pain aux noix, pain aux raisins, plum-pouding et autres friandises.

Les meilleures grappes seules servent aux raisins Sun-Maid. Ils sont préparés et emballés avec un soin minutieux dans le plus grand établissement de mise en boîtes de fruits secs du monde, où la propreté la plus méticuleuse est strictement observée.



L'étiquette Sun-Maid est la garantie de la qualité supérieure de ces produits.

RAISINS SUN-MAID



*Une robe pour
la fourrure,
une robe pour
le manteau.*



2842—Une robe ensemble avec jupe à godets de deux pièces. Pour 36 de buste, 3 verges $\frac{1}{4}$ de crêpe de soie de 39 pouces. Pour de 32 à 35 (grandeurs 14 à 17) et de 36 à 44 de buste. 50 cents.

2857—Un nouveau manteau droit avec manche kimono. Pour 36 de buste, 2 verges $\frac{3}{4}$ de broadcloth de 54 pouces. Pour de 32 à 35 (grandeurs 14 à 17) et de 36 à 44 de buste. 50 cents.

2840—La robe en velours de cet ensemble est d'une pièce. Pour 36 de buste, 3 verges $\frac{3}{4}$ de velours de 39 pouces. De 32 à 35 (grandeurs 14 à 17); et de 36 à 44 pouces de buste. 50 cents.

ENSEMBLES CONTRASTANTS

L'ENSEMBLE n'est plus aujourd'hui aussi rigoureux que l'an dernier; il se prête à toutes les fantaisies. L'important est que l'ensemble ait tout de même l'air d'un ensemble, une fois complété. Si le manteau et la robe s'harmonisent, c'est un ensemble élégant; s'ils s'harmonisent, c'est bien; s'ils font contraste, c'est mieux. C'est en réalité l'ensemble contrastant qui est de mode.

VOYEZ par exemple le contraste illustré ci-haut, une robe sombre sous un manteau clair. C'est du meilleur goût. On obtient un effet encore plus saisissant en noir et beige,—c'est-à-dire un manteau beige avec une fourrure noire et un manteau noir, ainsi que des accessoires noirs. Ce manteau est droit, car la ligne continue d'être bien portée. Le détail le plus important est l'emmanchure sans couture.

LES accessoires de cet ensemble sont tous noirs, à l'exception des perles, des bas et d'une paire de gants. Feutre noir—sac d'antilope noir—gants de suède noirs—souliers de suède noir et de lézard noir.

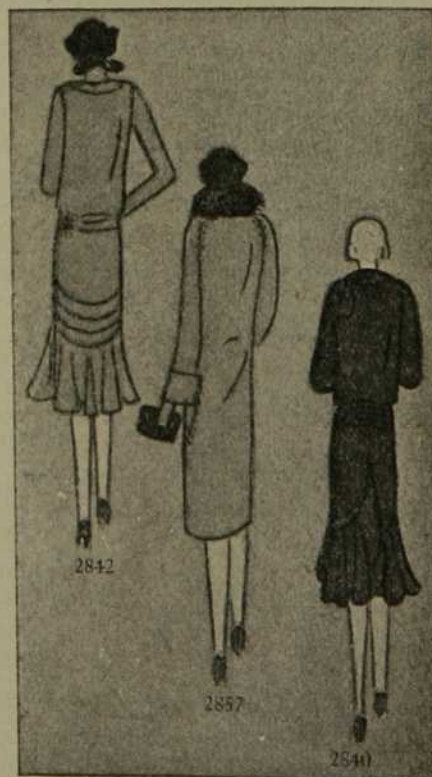
PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :

THE BUTTERICK COMPANY,

468 Wellington St. West,

Toronto, Ont.



La Revenante du vieux Couvent

(Suite de la page 5)

Pierre, qui regrettait de n'avoir pu me conduire à son vaste domaine, situé à quelques kilomètres, dont il surveillait lui-même l'exploitation, me semblait avoir réalisé complètement sa vraie destinée. Lui, qui avait fait son droit et rêvé peut-être, vers sa vingtième année, les honneurs du barreau, ne regrettait rien. Il était heureux. Je le devinais au son de sa voix et plus encore au regard de tendresse dont il enveloppait sa femme lorsqu'il rappelait ses efforts, ses dépenses pour lutter contre l'appauvrissement de la terre.

J'étais attendris par cette étroite union de leurs coeurs, et, par un retour un peu égoïste, je ne pouvais m'empêcher d'envier leur bonheur, leur vie large et saine, loin des agitations fiévreuses du monde, en cette vaste maison aux longs couloirs, aux antiques boiseries, aux salles voûtées du rez-de-chaussée.

Ce fut une soirée vraiment exquise. Vers 10 heures, Mme Albossier nous

ouverte pour renouveler l'air. Dès le premier regard, je fus charmé par l'aspect vieillot des meubles, de la comode aux formes arrondies avec ses incrustations de cuivre, sur laquelle se dressaient deux globes de fleurs artificielles, du fauteuil de vieux style, et, se faisant face sur le papier terni des murailles, des lithographies reproduisaient des scènes de guerre en Algérie aux premiers temps de la conquête. Seule, la table de toilette — près d'une porte basse, à droite, que je n'avais pas remarquée tout d'abord — tranchait sur la tonalité générale par la blancheur de son marbre et les luisances jaunes du pitchpin.

Pierre avait refermé la fenêtre. Il me serra la main et se retira après m'avoir souhaité une bonne nuit. Suivant une habitude machinale chaque fois qu'il m'arrive de pénétrer dans une chambre nouvelle, j'en fis le tour, examinant avec attention tous les objets un peu disparates qui étaient venus



demandé la permission de se retirer pour coucher ses deux fillettes, qui avaient fini par s'endormir, le nez sur la table.

— Tu t'es levé de grand matin, me dit Pierre; tu dois être fatigué après la longue promenade de cet après-midi; je ne veux pas te retenir plus longtemps; je vais te conduire à ta chambre.

Un bougeoir allumé, je le suivis. Nous gravâmes les marches en pierre du large escalier, le long duquel courrait une épaisse rampe de bois dont j'admirais les balustres curieusement sculptées. Au second étage, nous enfilâmes un long couloir briqueté. "Il n'y a, pensé-je, que dans les petites villes de province où l'on trouve encore des maisons aussi spacieuses, construites pour braver les siècles." J'allais faire la réflexion à haute voix, lorsque Pierre s'arrêta devant une porte.

Il ouvrit et je pénétrai dans une chambre dont la fenêtre était grande

garnir celle-ci — sans doute la chambre d'amis — et fort plaisante avec son ameublement ancien, son lit haut, où, sous la courtine à fleurs bleues, on devinait la moelleuse épaisseur des matelas.

Cette comode, ces sièges, ces lithographies évoquant, en cette paisible demeure, avec ses feux de bivouac et ses sentinelles dispersées à travers la plaine, des souvenirs glorieux de guerre, me parlaient des générations évanouies, des traditions pieusement conservées.

Tout en poursuivant mon inspection j'avais — je ne sais pourquoi — soulevé le loquet de la porte basse. Elle était fermée à clé.

Je me mis au lit avec un ravissement de tout l'être fatigué, la délicieuse sensation de pouvoir m'étendre en des draps frais, parfumés d'une vague odeur aromatique. Je soufflai la bougie et ne tardai pas à m'endormir.

(Suite à la page 39)

De l'achat des fourrures

NOUS ne connaissons rien où la qualité soit aussi importante et aussi difficile à juger, à l'exception peut-être des métaux rares et des pierres précieuses, que dans la fourrure.

L'art de transformer les fourrures est aujourd'hui si habilement exercé que des experts seuls peuvent déterminer la valeur exacte des pièces soumises. Une fourrure de qualité inférieure n'est jamais une acquisition avantageuse, et la seule façon sûre de n'être pas trompé, c'est d'acheter d'une maison dont la réputation d'honnêteté et de qualité est établie au delà de toute évidence.

Dans les fourrures exposées chez DESJARDINS l'on trouve des manteaux remarquables par leur grande richesse, leur luxe confortable et enveloppant, leur admirable beauté; l'on en trouve d'autres remarquables aussi par leur utilité, leur durabilité, leur bas prix. Mais quels que soient les modèles choisis, ils auront tous ce cachet d'individualité, de distinction et d'élégance que seuls des maîtres ouvriers savent donner.



CHAS DESJARDINS & C^{IE}
LIMITÉE

La plus grande maison de fourrures de détail au monde

1170, RUE SAINT-DENIS

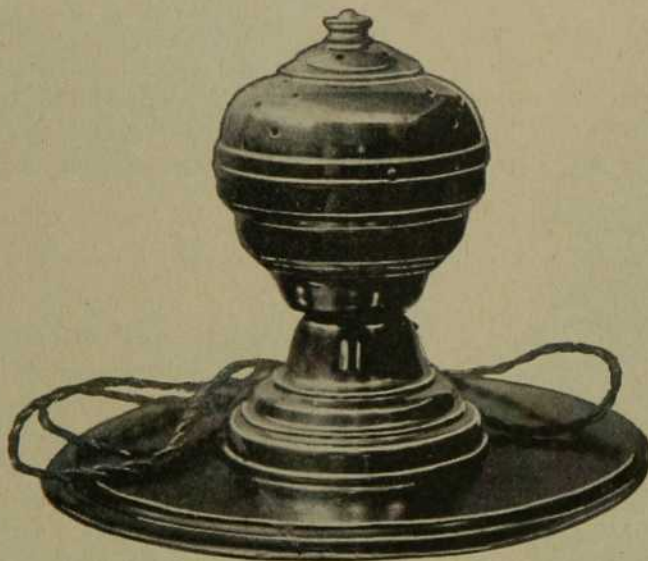
MONTREAL

UN DON de LA SCIENCE à L'HYGIENE
Appareil à Parfumer et Désinfecter
 FONCTIONNANT A L'ELECTRICITE

Une nécessité et un ornement
 dans chaque foyer.

*Parfume l'air, tue les microbes, éloigne
 les insectes.*

Son coût d'opération sur courant alternatif
 ordinaire est moins de 25 cents par mois.



SANS EGAL POUR UN CADEAU

Assortiment complet d'huile de parfums qui
 rendra votre demeure attrayante.

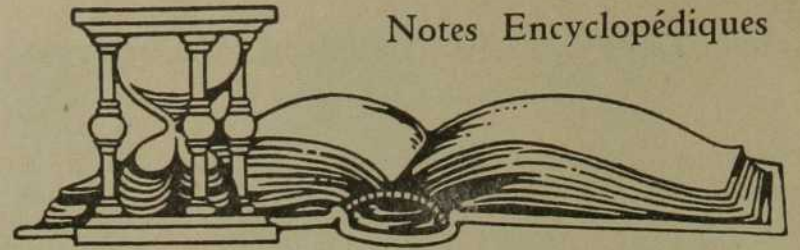
*Démonstration gratuite sur demande avec
 votre parfum préféré ou un désinfectant
 contre tout microbe.*

Téléphonez BELair 3982 ou 3983 ou écrivez à

La Compagnie de Pipe Condenseur, Limitée

4527-29, rue Saint-Denis, Montréal, P. Q.

Notes Encyclopédiques



De 1120 à 1741 il y a eu en France 92 poursuites dont les défenseurs étaient des animaux.

* * *

"Hamlet" de Shakespeare est la pièce la plus longue écrite par le dramaturge anglais, elle comprend 1,569 lignes; "Le Roi Lear" n'en a que 770.

* * *

Le président des Etats-Unis a un salaire annuel de \$75,000.

* * *

De 1820 à 1920 plus de un million de canadiens ont été s'établir aux Etats-Unis.

* * *

La Suède possède une rivière du nom de A; la Chine, une ville du nom de U; une baie du Zuyder-Zee porte le nom de Y.

* * *

La population de l'Angleterre au temps de Alfred le Grand était de 20,000 habitants.

* * *

Bagdad, en Mésopotamie, est considérée comme étant le berceau du genre humain.

* * *

La Norvège est appelée par les Norvégiens Nordrike, ce qui signifie royaume du nord.

* * *

L'âge d'or d'Israël comprend les 80 ans compris entre l'avènement au trône de David à la mort de Salomon.

* * *

Durant la grande guerre les américains ont eu 32,248 hommes tués, 23,430 morts de maladies, 13,700 morts de blessures, 2,019 morts d'accidents, 300 noyés, 272 suicidés, 154 meurtres ou homicides et 10 exécutés par les cours martiales.

* * *

La première pendule a été inventée par Gerbert, un moine français, en 900 avant J.-C.

* * *

Les montres nous viennent de Nuremberg. On les appelait autrefois les oeufs de Nuremberg.

* * *

On retrace la fameuse comte Halley jusqu'à l'an 240 avant J.-C.

* * *

On prétend qu'on cultive, dans la planète Mars, l'aloès, l'anémone, la capucine, les oignons et le tabac.

Il y a eu en France depuis cinquante ans 2,793 tremblements de terre.

* * *

Le volcan le plus haut du monde se trouve en Bolivie.

* * *

La chute Grand, au Labrador, a une hauteur de 2,000 pieds; celle de Montmorency n'a que 265 pieds.

* * *

L'Australie est la plus grande île du monde; elle mesure 2,946,651 milles carrés.

* * *

Le noeud marin a 6,080 pieds.

* * *

Le commerce du port de Montréal est supérieur à celui de Glasgow.

* * *

Le fleuve l'Amazone a 3,800 milles de longueur; c'est le plus long fleuve du monde. Le Saint-Laurent, lui, n'a que 2,150 milles.

* * *

La construction du canal Lachine a coûté la somme de \$14,132,685. Ce canal a huit milles et demi de long.

* * *

Le canal de Suez a 103 milles de longueur et une profondeur de 35 pieds.

* * *

L'Angleterre a plus de dix mille navires de commerce.

* * *

Ce n'est qu'en 1818 que l'on commença à paver les rues en macadam.

* * *

L'Angleterre, toute proportion gardée de sa superficie, a plus de rivières que tout autre pays d'Europe.

* * *

Il y a dans la bibliothèque du British Museum de Londres au-delà de quarante mille tablettes.

* * *

Six mille tonnes de racines de bruyère sont exportées chaque année par la Corse.

* * *

Le nom de Toronto vient de l'indien; il signifie: les chênes derrière le lac.

* * *

L'état du Minnesota aux Etats-Unis ne fait parti de la Confédération américaine que depuis 1858.

* * *

Quarante-deux pour cent des français sont agriculteurs.

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval),

P. Q.



LA REVENANTE DU VIEUX COUVENT

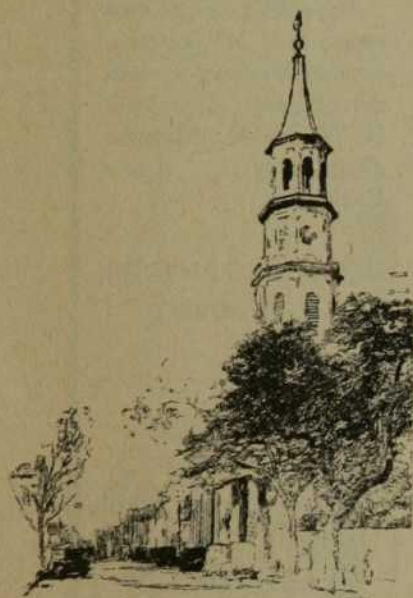
(Suite de la page 37)

III

Combien de temps avait duré mon sommeil lorsque je me réveillai en sursaut? La lune, à travers les fins rideaux de mousseline, inondait la chambre de sa pâle clarté. Les meubles, tous les objets se découpèrent avec la même netteté qu'en plein jour. Au même instant, il me sembla percevoir comme un frôlement de pantoufles en même temps qu'un soupir très léger.

Et j'éprouvai cette impression particulière que l'on ressent dans une pièce où, sans qu'on l'ait encore aperçu, se trouve une personne étrangère. Cette sensation fut très nette et très précise. Je me penchais de côté et vis avec stupeur une forme humaine agenouillée dans un angle de la muraille.

Je retins mon souffle, oppressé par une vague angoisse. La robe couleur



de bure sur laquelle tranchait le cordon blanc qui ceignait ses reins et dont l'extrémité traînait sur le parquet, le voile noir enveloppant la coiffe dont le bord dépassait légèrement, ne me laissant aucun doute: c'était une religieuse.

Était-ce une hallucination. J'avais pourtant la certitude d'être bien éveillé, en pleine possession de ma lucidité, du moins le croyais-je et le crois-je encore, en me remémorant, après les années, les détails de cette nuit étrange.

Un chuchotement de prière, coupé par de nouveaux soupirs, parvenait distinctement à mon oreille. Et je restais penché un peu hors de mon lit, incapable d'un mouvement, captivé, hypnotisé par cette apparition mystérieuse.

Brusquement, après une profonde inclination de la tête, la religieuse se releva avec un bruissement d'étoffes. Elle se détourna à demi et je vis enfin son visage dont la pâleur et l'expression de

(Suite à la page 40)

FABRIQUEES AU CANADA

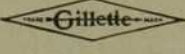


CONNUES DANS LE MONDE ENTIER



Les Lames Originales . . . et le Standard Mondial à la suite de 27 années de perfectionnements continuels.

Pour plus de 100,000,000 d'hommes dans le monde entier  il n'existe pas de problème de la barbe.

 Ces hommes sont tous parfaitement disposés à laisser Gillette, avec son génie inventif, son expérience et ses vastes ressources  déterminer la valeur pratique de toute suggestion apportée pour l'amélioration des lames et des rasoirs.

GILLETTE SAFETY RAZOR COMPANY OF CANADA LIMITED - MONTREAL

Véritables Lames Gillette



King C. Gillette

Le seul homme dans l'histoire ancienne et moderne, dont on trouve le portrait et l'autographe dans tous les villes et villages de tous les pays du monde est King C. Gillette.

AVEC LE MEILLEUR TRANCHANT QUE L'ON PUISSE OBTENIR DE L'ACIER

Pour être au courant de ce qui se passe dans les grands studios de la Californie . . .

LE FILM

est certainement le magazine le mieux renseigné sur les projets des grands directeurs !

LE FILM

est en vente dans tous les dépôts 10 sous le numéro

COUPON D'ABONNEMENT **LE FILM**

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM, 50 cents pour six mois ou \$1.00 pour un an.

Nom

Adresse

Ville Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE,

975, rue de Bullion

Montréal, P. Q., Can.

La Revenante du vieux Couvent

(Suite de la page 39)

jeunesse me frappèrent. Un léger sourire d'une tristesse infinie effleura ses lèvres. Son regard alors croisa le mien. Elle tressaillit, fit un pas vers la porte basse et s'évanouit.

Ce fut tout. Longtemps je me tins éveillé, dans une sorte d'attente anxieuse, mais rien d'anormal ne devait plus se produire, et peu à peu, aux premières lueurs de l'aurore, je me rendormis.

Sept heures avaient sonné quand Pierre vint frapper à ma porte. J'ouvris les yeux, ébloui par les rayons d'or qui projetaient leur gaieté sur les lithographies et les vieux meubles. J'entendais la voix joyeuse de mon ancien camarade.

— Comment peut-on rester au lit avec un pareil soleil!... Ah! ces Parisiens!

Tout en procédant à ma toilette, je cherchais à coordonner mes impressions de la nuit. J'étais sûr de n'avoir pas rêvé, et cependant ce qui s'était passé là, dans cette chambre, était si extraordinaire, si incroyable, que je finissais par me demander, comme au moment même de l'apparition, si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Ainsi que la veille, je soulevai le loquet de la porte basse. Elle était bien fermée.

Cela n'ébranlait pas ma conviction d'avoir vu la jeune religieuse aux yeux sombres, au front si pâle, et au sourire si mélancolique, disparaître par cette étroite porte qui donnait accès sans doute dans une chambre semblable à celle-ci.

IV

Albossier et sa femme m'attendaient dans la salle à manger. Les tasses, à côté du sucrier à filets d'or, étaient installées sur la table. Tandis qu'elle versait elle-même le lait écumeux, Mme Albossier s'informa comment j'avais passé la nuit:

— Avez-vous bien reposé?
— Mais oui, Madame, très bien.
— Vous n'avez pas fait de mauvais rêves?

Par un singulier amour-propre, je n'avais voulu faire aucune allusion à l'apparition nocturne. La crainte du ridicule m'avait empêché d'avouer que je venais au contraire, de passer une

nuit dont le souvenir ne s'effacerait jamais de ma mémoire. Au moment où Mme Albossier m'interrogeait de sa voix douce, j'avais cru surprendre, entre elle et son mari, un bref échange de regards. Pourquoi? On eût dit qu'ils savaient, qu'ils se doutaient du moins de quelque chose. Pour dissimuler mon malaise, je me tournai en souriant vers Pierre:

— Sais-tu que l'on pourrait loger toute une compagnie sous ton toit?

Il sourit à son tour:

— Dame! un ancien couvent.

Je tressaillis.

— Tu dis?... un ancien couvent!

— Oui, un monastère de clarisses, vendu comme bien national sous la Révolution et acheté, quelques années plus tard, au nouveau propriétaire, par mon grand-père. Par conséquent, voilà plus d'un siècle que la maison, dont la disposition intérieure n'a pas été sensiblement modifiée, appartient à notre famille.

Ces explications, données par Pierre avec un soupçon d'insistance, achevaient de me convaincre: c'était une des pieuses femmes, qui jadis habitaient ce monastère, qui m'était apparue pendant la nuit; mais le mystère n'en restait pas moins inexplicable.

Maintenant, si je l'avais osé, je serais revenu sur ma première déclaration. La même fausse honte me retint.

Du reste, l'heure de mon départ approchait. La servante venait de m'apporter ma légère valise. Je me levai et remerciai. Pierre m'accompagna à la gare en me faisant promettre une nouvelle visite, si les circonstances me ramenaient en Dauphiné.

Je n'ai pas eu l'occasion encore de tenir ma promesse et, bien que des années se soient écoulées depuis cette aventure, il m'arrive souvent de songer à ce mystère dont la manifestation, j'en suis sûr, n'a pas été isolée, mais que nul n'éclaircira.

Et je vois la jeune soeur, si belle en sa pâleur, et au sourire si triste, dont l'âme hante cette chambre qui dut être sa cellule, qu'elle emplît jadis de ses regrets ou de ses rêves mystiques, et qui garde peut-être, dans l'impalpable poussière des choses, quelque atome de ce qui fut elle — la vierge vouée à la prière et au renoncement.



La Meilleure Pour la Cuisine

LA VÉRITABLE MÉLASSE
Extra Fancy des
Barbades est immensément supérieure à toutes les autres Mélasses, pour la cuisine. Parce qu'elle conserve toute la riche saveur de la célèbre canne à sucre des Barbades.

Essayez-la une fois, et soyez-en convaincu!

Rappelez-vous! Si vous voulez de la Mélasse pure, exquise, bienfaisante, vous devrez insister pour avoir la **VÉRITABLE MÉLASSE Extra Fancy** des Barbades.

LES BONS EPICIERIS LA VENDENT

187



BAGUE CRUCIFIX



SANTE BONHEUR SUCCES

Vous qui cherchez le bonheur et la consolation. Vous qui souffrez. Portez la Bague du Christ Roi. Cette bague est originaire du 15^{me} siècle et a gagnée la faveur de tous les peuples Chrétiens qui la porte, depuis son apparition chez les Espagnols.

La bague du CHRIST ROI est portée par toutes les hautes sommités ecclésiastiques, par les hommes d'affaires et politiciens célèbres etc. Cette magnifique bague est un véritable chef d'œuvre artistique en 14 karats plaqué.

GARANTIE POUR 20 ANS

Envoyez simplement la grandeur de votre doigt sur une lisière de papier.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT

Sur réception de votre commande, votre bague vous sera expédiée. Vous n'aurez qu'à remettre au préposé des postes, la somme de \$1.98

Adressez à

LA SOCIÉTÉ STE-THERÈSE

Casier 42

St-Roch, Québec

Cheveux Sains
L'usage fréquent du shampoo Evan Williams "Ordinary" garde les cheveux merveilleusement lustrés et sains.
Un shampoo spécial pour chaque teinte de cheveux—chez vos pharmaciens.
Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITEE
MONTREAL
Evan Williams HENNA SHAMPOO

Fait Simple

Les chimistes chercheront longtemps un meilleur dentifrice que la Pâte à Dents à Triple Action Minty. Elle nettoie, polit et protège vos dents, tout en gardant vos gencives fermes et saines. Aucun dentifrice ne peut faire plus

EN VENTE PARTOUT

Pâte dentifrice AUX TROIS QUALITÉS Minty
POURQUOI PLUS? **25¢**

Crème Simon

Crevasses, gerçures, rougeurs, enlaidiraient les visages les plus charmants si la **CRÈME SIMON** ne leur opposait son action bienfaisante. Cette excellente crème de toilette préserve l'épiderme délicat de la Femme des atteintes du soleil, de la chaleur, du vent, et de l'air vif.
POUDRE ET SAVON SIMON
PARIS

Nombre de mères peuvent témoigner de la vertu du Mother Graves' Worm Exterminator parce qu'elles savent par expérience combien il est utile.

L'Infirmière

(Suite de la page 6)

être sans limites et sans mélange. Loin de là, il est comme empoisonné par la pensée de votre départ, de notre nouvelle séparation. J'ai pris l'habitude exquise de vous voir tous les jours, à toutes heures et à tous les repas. Et je vais vous perdre. Je suis très malheureux, me comprenez-vous?

— Je vous comprends, mon ami, parce que je souffre moi aussi. Mais cela je l'avais prévu. Je n'ai vu que le but. Il était noble. Il est atteint. Le reste ne compte pas. Quelque chagrin altère notre joie, acceptons-le. Le sacrifice ennoblit la vie, nous élève au-dessus de nous-même. Peu importe que nous soyons malheureux si nous sommes devenus meilleurs.



— Ah! Hélène, vous valez mieux que moi, comment ne pas vous admirer, comment ne pas...

Mme Chastenois mit un doigt sur sa bouche.

— Chut! dit-elle. Pensez d'abord, pensez surtout à votre femme qui a besoin plus que jamais de votre amour. Et puis, quelquefois, je ne vous le défends pas, pensez un peu à moi qui vais rentrer dans la solitude, tandis que vous serez deux...

— Grâce à vous.

— Grâce à moi et à l'aide du Ciel. Hélène, comparant son sort à celui de Mme de Crémone, aurait dû comprendre qu'il n'était ni à plaindre ni à consoler; mais l'ingrat oubliait déjà le miracle, et penché sur la main qui se tendait vers lui pour l'adieu, il laissa tomber une larme dans un baiser, sincèrement convaincu qu'il avait droit à la compassion.

Il avait un cœur d'homme.

Une belle Election

(Suite de la page 7)

ses mains puissantes, se campa sur ses jambes puissantes et zou... il l'envoya sur la pente.

Ce fut une seconde d'émotion indécidable... On aurait entendu voler un hanneton.

La courge prend le milieu de la rue et la voilà qui roule et sautille, suivie par tous les gamins du pays qui piaillent en lui courant après. Tout d'un coup, on entend un bruit sourd, et chacun de crier: "Elle a rentré!... Elle a rentré!... Vive monsieur le maire!"

L'appariteur mit le feu aux boîtes qui pétèrent à ébranler les maisons... Le sonneur se pendit aux cloches, pendant que le trompetteur embouchait sa trompette et faisait à lui seul plus de bruit que tous les autres, et de tous côtés vous n'entendiez que crier: "Vive monsieur le maire!... Vive monsieur le maire!..."



Hélas!... Pauvres citoyens de Bédigas-sur-Dourgue! Quand ils arrivèrent au bas de la côte, quelle honte fut la leur... Car vous ne savez pas où elle était entrée, la courge? Dans une porcherie!... Elle avait crevé la porte d'une étable, et quand les Bédigassiens arrivèrent, ils trouvèrent Monsieur le maire qui se régala de la courge et en faisait craquer les morceaux sous ses dents, en grognant de gourmandise, comme un véritable cochon qu'il était!...

Et telle est la véritable histoire de l'élection de Bédigas-sur-Dourgue, telle que la racontait, l'an dernier, le Cascarelet, qui est, comme vous ne l'ignorez point, le plus fin galéjeur de Provence...

La silhouette PRINCESSE exige la taille définie, la légère contrainte des hanches le soutien du buste qu'assurent les VÊTEMENTS FONDATION D&A



VÊTEMENTS FONDATION D&A

DOMINION CORSET CO., Manufacturiers
Montréal QUÉBEC Toronto

ATTENTION!

Voici les titres de nos deux romans commençant dans

Le "Samedi" de Noël

— o —

"Le Triomphe de l'Amour"

par Ely Montclerc

et

"L'Amour Commande"

par Georges Ohnet

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA

Pilules ROUGES

Pour les Femmes Pâles et Faibles

Les meilleures années dans la vie sont celles qui se passent dans un état de santé florissante. Avez-vous ce bonheur? Ou bien êtes-vous comme tant d'autres femmes, vous alarmez-vous sur votre état parce que vous êtes *pâle, faible, nerveuse, toujours fatiguée, toujours triste, parce que vous souffrez de maux de tête, de douleurs dans le dos, les reins, d'insomnie, de périodes douloureuses et irrégulières, de troubles internes, d'estomac, du retour d'âge*. Si OUI, prenez les Pilules ROUGES spécialement préparées pour les FEMMES; vous deviendrez heureuse parce qu'elles vous donneront la SANTE.



"Lorsque j'étais jeune fille, j'étais pâle, n'avais pas de force, pas de sang. J'étais nerveuse et souffrais de maux de tête, de douleurs dans les membres, d'étouffement, d'insomnie. On me disait atteinte d'une maladie de coeur.

"Comme les remèdes que je prenais ne me faisaient aucun bien, je les abandonnai pour essayer les Pilules Rouges qui après m'avoir fait du sang et tonifiée, me débarrassèrent de tout ce qui me faisait souffrir. L'appétit m'est revenu, les forces aussi et j'ai beaucoup engraisé. Il y a vingt ans de cela. Depuis je n'ai pris aucun tonique et ma santé s'est maintenue très bonne."

Mme P. MARCOUX, 235, Prince-Edouard, Québec, P.Q.

"Depuis cinq ou six mois, je me sentais abattue, sans force; je me levais le matin fatiguée, toute la journée je travaillais péniblement et chaque soir je me couchais avec un gros mal de tête et de fortes douleurs dans le dos, les reins et dans tous les membres. Je n'avais pas d'appétit et j'étais pâle et maigre.

"J'ai pris les Pilules Rouges et après la deuxième boîte, je me suis trouvée un peu mieux. Encouragée je continuai le traitement. En quelques semaines, mes forces s'accrurent. Je devins gaie, courageuse, pleine d'entrain. Je ne ressentis plus aucun malaise. Depuis ce temps, je ne cesse de recommander les Pilules Rouges." Mme A. BOILARD, 7, Summer St., Biddeford, Me.

CONSULTATIONS MEDICALES GRATUITES. — Afin d'aider votre traitement vous pouvez consulter GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre. Dans les cas impossibles à traiter par correspondance ou requérant une intervention chirurgicale, notre Médecin vous dirigera aux meilleurs médecins et chirurgiens de votre localité.

Les Pilules ROUGES sont fabriquées par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal. Traitement FACILE à SUIVRE à la Maison... au Travail... en Voyage... Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché. 50c la boîte ou 3, \$1.25.

PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ les SUBSTITUTIONS... EXIGEZ les VERITABLES Pilules ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles.

Responsabilité des Mères...

"S. V. P. m'envoyer une bouteille d'OVONOL. Ma petite fille est beaucoup mieux; elle a engraisé de 4 lbs depuis qu'en en prend." Mme F.-A. Plourde, St-Wenceslas, (Nicolet), P.Q.

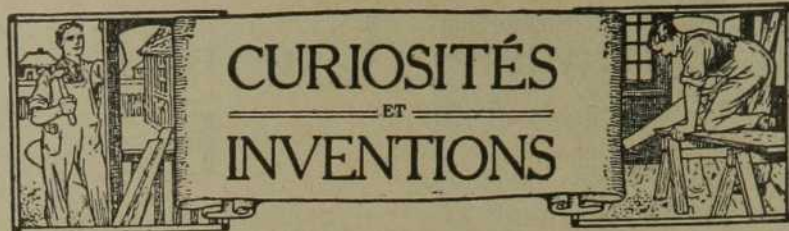


Les mères de famille doivent réaliser que des enfants nés robustes et forts doivent être conservés tels... qu'il faut par une alimentation substantielle et un sommeil réparateur, leur faire acquérir les forces dont ils ont besoin pour se développer normalement. S'ils manquent d'appétit, si leur sommeil est agité, s'ils sont nerveux, revêches, débiles, pleurards, maigres, pâles, s'ils souffrent très fréquemment de maux de gorge, d'oreilles, d'yeux, de risle ou autres éruptions dans la figure et sur le corps. Mères, donnez à vos enfants OVONOL, composé d'Extrait de Foie de Morue, d'Iode, de Jaune d'Oeuf, d'Hypophosphites et préparé d'après une formule du Médecin des Pilules Rouges et avec la même scrupuleuse exactitude.

Partout ou par la poste: Canada, \$1.00; Etats-Unis, \$1.25.

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE LTEE, 1570, rue St-Denis, Montréal.

OVONOL pour les ENFANTS

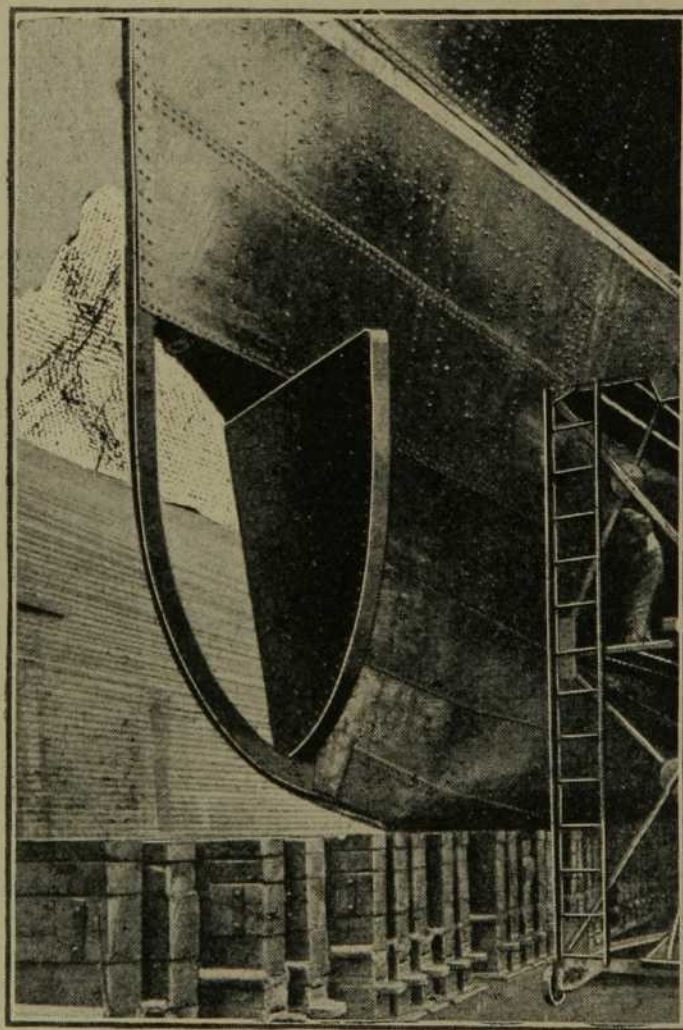


GOVERNAIL DE PROUE POUR COURS D'EAU ETROITS

Pour pouvoir se diriger mieux dans les eaux étroites qui séparent l'île de Vancouver de certains points de la terre ferme, un vaisseau a été pourvu d'un gouvernail à l'avant, dans le genre illustré ci-contre. La première expérience faite avec ce gouvernail a donné exactement les résultats attendus.

Les fleuristes font mieux encore. Pour faire durer les fleurs rares, ils coupent leurs pistils, au moins en partie, avec des ciseaux. Ceci empêche le travail de la fécondation, qui active ordinairement la mort des fleurs.

On peut également leur rendre une fraîcheur momentanée en plongeant leurs tiges dans l'eau bouillante et en coupant ensuite la partie de la tige qui y a baigné.



LA CONSERVATION DES FLEURS

La saison des fleurs reviendra, et nous nous en réjurons toutes, car il n'est pas de plus belle parure pour le logis que les grappes parfumées du lilas et la fraîcheur délicate des roses.

Seulement, les fleurs sont fragiles. Elles meurent vite, une fois coupées. Comment les faire durer davantage?

Il y a plusieurs procédés: vous connaissez peut-être l'emploi, dans ce but, de l'aspirine? On jette un grain d'aspirine dans le fond du vase; il se dissout dans l'eau et s'oppose à la putréfaction trop rapide des tiges.

LES NATTES DE PAILLE

Une natte de paille doit être traitée avec égard, si l'on veut qu'elle dure.

Pour la nettoyer, brossez-la, tout d'abord, avec une brosse fine et douce, en prenant garde de ne pas casser ses brins de paille. Puis frottez-la avec un linge imbibé de lait: celui-ci la nettoiera et, de plus, rendra la paille moins cassante, donc plus durable.

Ensuite, humectez avec un chiffon mouillé d'eau claire, pour enlever les traces et l'odeur du lait.

T'a'pas ?

par — RACEY —



T'AS-PAS DÉJÀ MENÉ UN BEAU CHAHUT À TA FEMME PARCE QUE SA MÈRE ANNONÇAIT SA PROCHAINE VISITE DANS UNE LETTRE—



À TEL POINT QUE TA DIGNE ÉPOUSE JUGE PLUS PRUDENT DE TROUVER UN PRÉTEXTE POUR ÉVITER LA TUILLE—



MAIS LE LENDEMAIN, LORSQUE QUELQU'UN SONNE À LA PORTE, TU VAS OUVRIR ET TE TROUVES FACE À FACE AVEC TA PROPRE MÈRE QUI VIENT S'INSTALLER POUR DEUX SEMAINES.



T'AS-PAS DÉJÀ ESSAYÉ UNE BLACK HORSE ? ÇA ÉVITE LA RUPTURE DES LIENS FAMILIAUX.

73.F

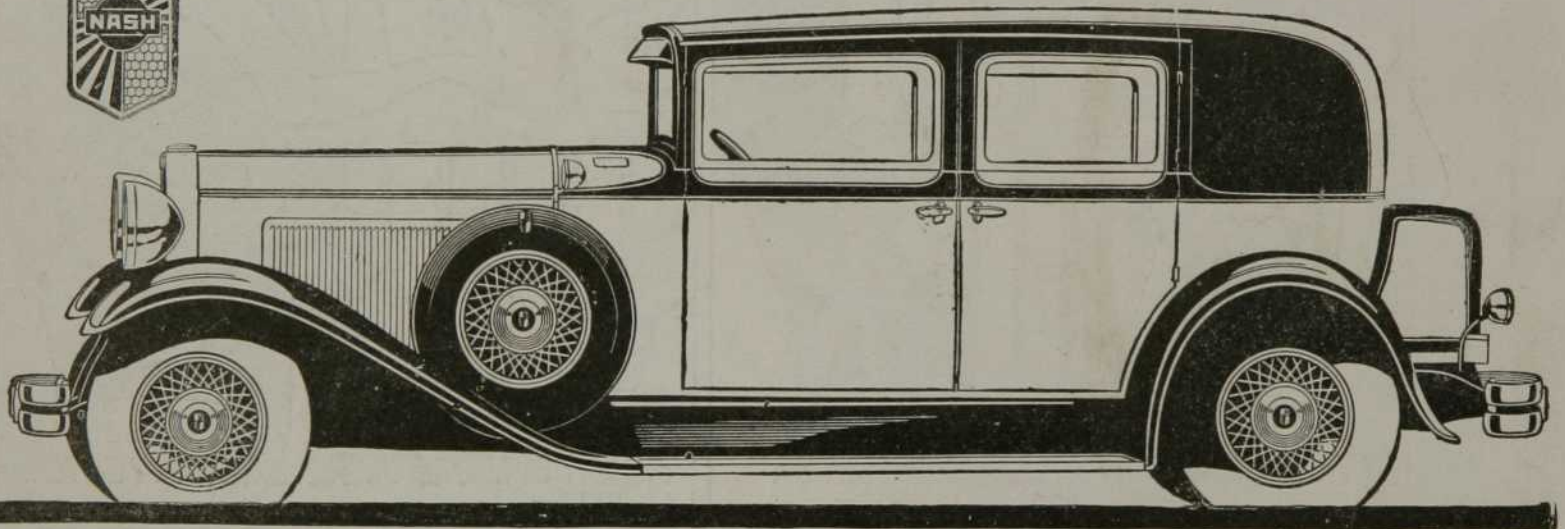
dites simplement—

"Bièrè

Black Horse Dawes
s.v.p. !

1930 NASH "400"

Le Huit à Double Allumage!



Le plus Splendide Huit Jamais Offert!

Un genre entièrement nouveau d'automobile huit en ligne a fait son apparition — attirant immédiatement l'attention de toute une nation grâce à son cachet personnel et à sa performance. « Voici le huit des huit — le huit à double allumage par Nash — avec des caractéristiques qui prévoient l'avenir en fait de dessin d'automobile. « Un huit à soupape en tête avec 16 bougies d'allumage, avec un vilebrequin à 9 paliers à tourillon évidé, complètement usiné et des bielles en aluminium! « Un automobile dessiné et actionné en vue d'accomplir des choses qui n'ont jamais été exécutées dans le passé! « Un huit avec une performance que tous ceux qui le conduisent décrivent comme "parfaite" — se faisant des milliers d'amis parmi les automobilistes expérimentés d'Amérique et même du monde entier! Conduisez-le aujourd'hui. Il est différent. Il est plus beau. Vous le reconnaîtrez immédiatement.

PARTICULARITES DU HUIT A DOUBLE ALLUMAGE

Nouveau moteur huit en ligne, à soupape en tête, à double allumage, à haute compression — Vilebrequin 9 paliers complètement usiné, à tourillon évidé — Bielles en aluminium — Pistons (Invar Strut) en alliage d'aluminium — Antivibrateur contre la torsion — Freins sur les 4 roues à expansion interne, actionnés par câble, multipliant leurs forces — Pompe à essence — Arbre de cames à 6 paliers — Couver-ressorts en acier parfaitement étanches, à lubrification permanente — Lubrification centralisée du châssis Bijur — Elimination de chocs au volant — Conduite la plus facile au monde — Amortisseurs hydrauliques de chocs à double action Lovejoy — Glaces anglaises Duplate n'éclatant pas, pour toutes les fenêtres et portes et de coupe-vent — Siège ajustable du chauffeur — Siège d'arrière plus large — Appui-bras pliant au centre du siège d'arrière dans les modèles Ambassador et à 7 places — Double ventilateur sur le capot — Essuie-glace juméau — Tablier des instruments et ferrements modernes.

HUIT A DOUBLE ALLUMAGE — SIX A DOUBLE ALLUMAGE — SIX A ALLUMAGE SIMPLE

Léger paiement comptant et paiements différés si désiré

LEGARE-NASH MOTORS, 3416-18 Ave du Parc, près Sherbrooke, Montréal.

LINTEAU AUTOMOBILE LIMITEE
94 Ontario Est

VERDUN MOTOR SALES
3391 Blvd Lasalle

PROVINCIAL MOTOR SALES LTD
4040 Lafontaine, près Pie IX

WESTMOUNT GARAGE
4010 Ste-Catherine O.

MILLER MOTORS, 457 rue Wellington

FERLAND AUTOMOBILE, 6340 Blvd St-Laurent

COMPAGNIES SUBSIDIAIRES — Québec — Valley Junction — Chicoutimi — Cowansville — Saint-Evariste Stn — Granby — Joliette — Lachute — Montmagny — Mont-Joli — Sherbrooke — Sorel — Saint-Hyacinthe — Saint-Jean — Saint-Jérôme — Rivière-du-Loup — Thetford Mines — Trois-Rivières — Victoriaville.